

*Des le d'écrit de la qu
de cavalerie allemandes si
ce jour se sont des rencontres
françaises, elles échangent de
vent des coups de sabre, et l
victimes, hommes et chevaux,
le village on a recueilli et
reçu plusieurs coups de lance*

2016 - N°211

RECHERCHES
ALPES-MARITIMES
ET CONTRÉES LIMITROPHES
RÉGIONALES



DÉPARTEMENT
DES ALPES-MARITIMES

SOMMAIRE

RECHERCHES RÉGIONALES

Alpes-Maritimes

Petits réfugiés de la Grande Guerre. Récits
d'écoliers des frontières évacués dans les Alpes-
Maritimes par Hélène CAVALIÉ et Alexandrine
LONGATTE p. 3

Comptes-rendus bibliographiques p. 99

et

contrées limitrophes

57^e année

N° 211

juillet-décembre

2016

ISSN 2105-2891

**PETITS RÉFUGIÉS
DE LA GRANDE GUERRE.
RÉCITS D'ÉCOLIERS DES
FRONTIÈRES ÉVACUÉS DANS LES
ALPES-MARITIMES**

**Hélène CAVALIÉ
et Alexandrine LONGATTE**

INTRODUCTION	9
LA VIE DES ENFANTS	12
• <i>Le grand départ et la longue marche</i>	<i>13</i>
• <i>La faim !</i>	<i>13</i>
• <i>Le sort des vieillards</i>	<i>13</i>
• <i>Sortis du front et des premiers dangers.....</i>	<i>14</i>
• <i>En terre française... ..</i>	<i>16</i>
• <i>Le confort relatif des premières nuits azuréennes.....</i>	<i>16</i>
• <i>La vie d'exil.....</i>	<i>17</i>
TABLEAU DES DESTINÉES	18
LES RÉCITS.....	24
Aisne	24
Tartiers.....	24
<i>Lucienne Berquier.....</i>	<i>24</i>
Alsace [sous domination allemande].....	25
Un village près de Strasbourg ?.....	25
<i>Élisa Heurt.....</i>	<i>25</i>
Ardennes.....	26
Bièvres.....	26
<i>Madeleine Berque</i>	<i>26</i>
<i>Georges Laffineur.....</i>	<i>28</i>
Belgique	30
Dixmude	30
<i>André Vandaele.....</i>	<i>30</i>
Marne	31
Époye et Lavannes.....	31
<i>Simonne Baligout.....</i>	<i>31</i>
Sermaize-les-Bains	35
<i>Madeleine Koquert</i>	<i>35</i>
Meurthe-et-Moselle	36
Rouves	36
<i>Le fils de l'instituteur [Jean Dupuis].....</i>	<i>36</i>
Blainville-sur-l'Eau	40
<i>Lina Birgel.....</i>	<i>40</i>
Bionville	41
<i>Georgette Receveur.....</i>	<i>41</i>
<i>Jules Sayer.....</i>	<i>42</i>

Gerbéviller.....	44
<i>Madeleine Hédin</i>	44
Mamey.....	45
<i>Charles Gosserez</i>	45
Olley.....	46
<i>Albert Henrion</i>	46
Xeuilley.....	47
<i>Marin Mattioli</i>	47
MEUSE.....	50
Apremont-la-Forêt.....	50
<i>Henri Collet</i>	50
Béthincourt.....	52
<i>Anna Périn</i>	52
<i>Suzanne Gérard</i>	54
Billy-sous-les-Côtes.....	56
<i>Angèle Pierson</i>	56
Braquis.....	58
<i>Georges Henry</i>	58
Creuë (aujourd'hui hameau dépendant de Vigneulles-lès-Hattonchâtel).....	59
<i>Simone Courtier</i>	59
Dannevoux.....	62
<i>Lucile Boulanger</i>	62
Dimbley (hameau de Dombras).....	64
<i>Henri Laurant</i>	64
Dombras.....	66
<i>Eugène Lefebvre</i>	66
Gouraincourt.....	67
<i>Émile Rouyer</i>	67
Hattonville.....	69
<i>Marcel Baudin</i>	69
Loupmont.....	70
<i>Gabriel Blanchard</i>	70
Louppy-sur-Loison.....	72
<i>Louis Lorang</i>	72
Malancourt.....	73
<i>Henri (Julien) Remy</i>	73
<i>Roger Prud'homme</i>	75
Récicourt.....	77
<i>Gabriel Creton</i>	77
Saint-Mihiel (ou alentours).....	78
<i>René Cosson</i>	78
Verneuil-Grand.....	80
<i>Yvon Lobreau</i>	80
<i>Lucien Marchal</i>	81
Nord.....	83

La Bassée.....	83
<i>Marie Bouvry</i>	83
<i>Desiré Chuin</i>	84
<i>Marie-Antoinette Cuvelier</i>	85
<i>Adolphe Lemaire</i>	89
<i>Joseph Quesnoy</i>	92
Roubaix	93
<i>Marie-Thérèse Groll</i>	93
Vosges	94
Allarmont.....	94
<i>Jeanne Duvic</i>	94
INDEX DES NOMS DE LIEUX	97

INTRODUCTION

Durant la Première Guerre mondiale, les départements français éloignés du front furent sollicités pour accueillir blessés et populations des zones dévastées. Le département des Alpes-Maritimes, mais aussi la principauté de Monaco, contribuèrent à cet élan de solidarité civique et à ce devoir de fraternité.

Éloignée du front et dotée de grandes capacités d'accueil touristique avec sa batterie d'hôtels, la région reçut des hôpitaux militaires dans ses palaces à larges salles (pouvant servir de dortoirs et de vastes infirmeries) et dans les hôtels de deuxième catégorie les populations évacuées de la zone du front. Toute l'organisation de l'accueil fut suivie à la Préfecture par un service dédié à la Préfecture : le service des réfugiés.

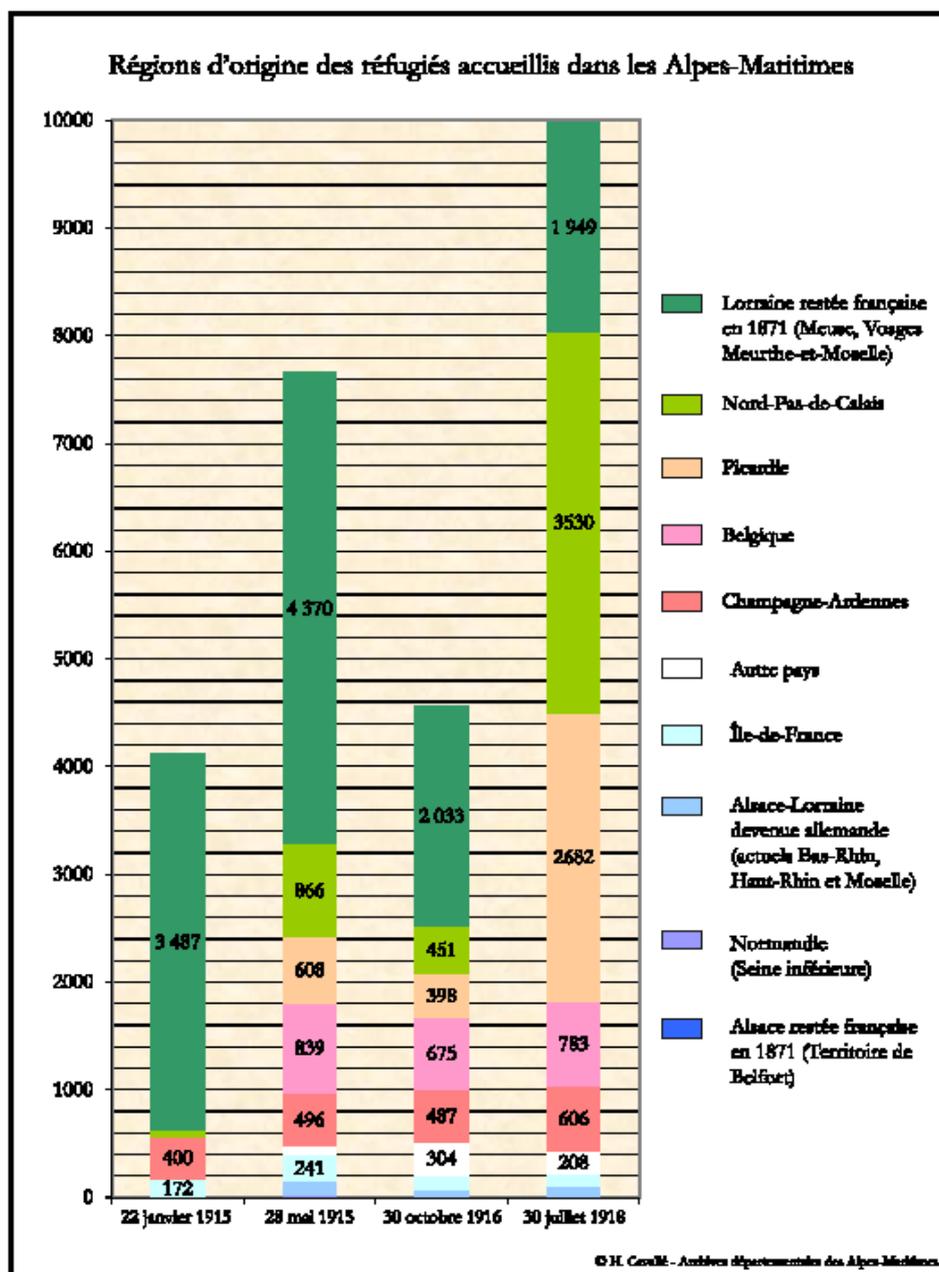
Évacués par les autorités françaises avant les combats ou bien « *bouches inutiles* » renvoyées par l'occupant allemand *via* la Suisse et Annemasse, des villages entiers furent acheminés jusqu'aux gares les plus proches puis *via* de grandes gares de triage et routage en direction de toute la France, et notamment du Sud-Est (en passant en général par Évian, principal centre de triage des réfugiés où plus de 370 000 passèrent entre 1917 et 1919 d'après Ralph Schor¹, et Annemasse en Haute-Savoie).

Le 11 septembre 1914, le premier convoi pour Cannes, Antibes et Nice, transportant 280 personnes évacuées de Pont-à-Mousson, Saint-Dié et Lunéville et quelques Belges, fut accueilli avec solennité par le préfet et le maire de Nice. Les Alpes-Maritimes et la principauté de Monaco accueillirent de gros contingents de la Meuse (jusqu'à 3 000 en même temps), du Nord (jusqu'à 2 250), de la Meurthe-et-Moselle (jusqu'à 800), mais aussi de l'Aisne (jusqu'à 937) et d'autres départements et pays (Belges, Serbes, puis Russes, etc.) en 1914-1916 surtout. Puis le front stabilisé, les migrations s'atténuèrent et on ne vit plus arriver de convoi dans le département après le 12 janvier 1916. On assista même au départ de réfugiés. Mais la reprise de la guerre de mouvement en 1918 entraîna à nouveau des évacuations du Nord et de l'Est.

<i>Département ou pays</i>	<i>chiffres en janvier 1915</i>	<i>chiffres en mai 1915</i>	<i>chiffres en octobre 1916</i>	<i>chiffres en juillet 1918</i>
Aisne		434	367	937
Ardennes	173	228	164	214
Aube		15	0	0
Belfort		0	11	
Haute-Marne		27	0	0
Haut-Rhin		0	0	16
Haute-Saône		11	0	0
Marne	227	215	323	392
Meurthe-et-Moselle	804	1 029	415	527
Meuse	2 683	3 033	1 526	1 355
Nord	60	669	372	2 256
Oise		80	17	86
Pas-de-Calais		197	79	1274
Seine	172	241	115	104

¹ Ralph SCHOR, « Les réfugiés dans les Alpes-Maritimes pendant la guerre de 1914-1918 », *Provence historique*, tome XIX, fascicule 75, janv.-mars 1969, p. 49 ; Jean-Bernard LACROIX, Hélène CAVALIÉ, *Les Alpes-Maritimes et les guerres du XX^e siècle*, 2012, Milan, Silvana editoriale, 240 p (tableau et graphique ci-dessous).

Seine-Inférieure		29	0	0
Seine-et-Oise		0	18	11
Seine-et-Marne		0	0	1
Somme		94	14	1 659
Vosges		308	92	67
Alsace-Lorraine		125	68	93
Belgique		839	675	783
Autres pays		81	304	208
Total	environ 5 500	7 655	4 560	9 983



Région d'origine des réfugiés accueillis dans les Alpes-Maritimes

On trouve trace de ces arrivées dans la presse locale du pays abandonné et dans celle du pays d'accueil², dans des bulletins associatifs, dans les inscriptions à l'école³ et surtout dans les archives du service des réfugiés aux Archives départementales⁴ : la préfecture mit à jour régulièrement, au fil des années de guerre, des états nominatifs précis de ces populations, par département ou par pays d'origine des réfugiés⁵, il y eut aussi des distributions de pensions. À Nice, les établissements qui logèrent des réfugiés par périodes, essentiellement de septembre 1914 à février 1916 puis d'avril 1918 à mai 1919, furent l'hôtel Volnay, l'hôtel de Venise, l'hôtel d'Ostende, l'hôtel Terminus, l'hôtel Métropole, l'hôtel des Nations, l'hôtel Belgravia et l'hôtel de Suède. D'autres locaux furent également utilisés à divers moments comme le garage Schneider rue Verdi, la Bourse du Travail, le couvent du Bon-Pasteur, la brasserie Rubens, la Maison Draghi ou encore ceux de la Protection de la jeune fille, du Foyer et du Lait maternel. On trouve encore des liasses de documents sur les solidarités forgées autour de groupes territoriaux (le comité de l'Aisne, la société amicale de la Marne, le Secours de la Meuse, le Secours du Pas-de-Calais, etc.)⁶.

Dans ces mètres d'archives, se trouve cachée une toute petite et très émouvante série de récits d'enfants de 9 à 15 ans environ, appelés par leur instituteur à raconter leur exode. En voici l'origine.

L'archiviste départemental, Henri Moris, lorrain d'origine, avait été nommé responsable du service des Réfugiés à la Préfecture et eut l'idée d'instituer un concours d'écriture dans les écoles d'accueil vers 1916 où les petits réfugiés devaient raconter ce qu'ils venaient de vivre :

« I. Comment les Allemands vinrent dans mon pays.

II. Comment j'en fus chassé.

III. Comment je suis venu dans le département des Alpes-Maritimes »⁷.

Quarante et un récits nous sont parvenus. Une quête de plusieurs mois, relayée entre autres par *L'Est républicain* et des communes lorraines a permis de retracer la destinée de la plupart de ces enfants et de retrouver des familles émues qui nous ont confié, outre l'autorisation de diffuser ces récits, des photos et souvenirs personnels⁸. Onze familles ont été retrouvées, quelques enfants n'ont cependant pu (encore) avoir leur vie retracée jusqu'à leur mort. C'est à ces enfants, à leur famille et à tous ceux qui nous ont aidés, envoyé des ouvrages, qu'est dédiée cette édition des récits de ces enfants ballotés, déracinés, exilés et accueillis durant la Première Guerre mondiale.

² *L'Est républicain*, *Le Petit Niçois*, etc.

³ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 1 T 712.

⁴ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R.

⁵ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 153.

⁶ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 194.

⁷ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 198.

⁸ Les recherches ont ensuite été les suivantes : aux Archives départementales des Alpes-Maritimes ont été vues systématiquement les archives du service des réfugiés, spécialement les listes 10 R 150 et 153 et pour les enfants dont on savait qu'ils avaient vécu par la suite dans la région les relevés hypothécaires de propriété et annuaires téléphoniques jusque 1938. N'ont pas été dépouillées les tables des successions et absence. Puis des demandes d'état civil et de renseignement ont été faites systématiquement dans toutes les communes d'origine des enfants (lorsque les recherches en ligne n'étaient pas possibles faute d'état civil numérisé) afin de trouver les filiations et mentions marginales sur leur acte de naissance permettant de retracer toute leur vie, mariage et décès. Les recensements de 1911 et 1926 ont tous été dépouillés pour ce qui est de la commune d'origine quand ils étaient sur internet. La vérification du patronyme sur le monument au mort du village d'origine et la recherche corollaire dans les fiches des morts pour la France, puis les registres matricules militaires a été faite pour les pères et frères aînés dont on connaissait des éléments de vie ou de décès sur le front. La presse ancienne niçoise et lorraine a pu donner quelques résultats (*L'Est républicain*, *Le Petit Niçois*). L'annuaire des postes actuel a servi d'investigation pour les patronymes les plus rares encore présents dans les régions d'origine, et Internet, avec quelques arbres généalogiques offerts, a permis de retrouver quelques familles. L'appel relayé dans *l'Est Républicain* le 10 novembre 1914 fut celui qui porta le plus de fruits.

Leurs récits vivants, parfois terribles, l'orthographe et la ponctuation de leur jeune âge ont été retranscrits fidèlement dans le chapitre des récits pour nous plonger dans leur enfance, dans les événements nationaux, dans les épreuves de l'exode, les terreurs et souffrances. Ils ont rencontré la faim, le froid, la peur, et bien souvent la mort sur leur trajet. Tout est raconté à leur hauteur, et les détails vus par leurs petits yeux d'enfants donnent une force à cette guerre. L'un des récits les plus terribles est sans conteste celui du fils de l'instituteur de Rouves, racontant les heures qui ont précédé l'assassinat du maire de la commune.

Bien nombreuses sont les communes de France, de Belgique, d'Allemagne, et de Suisse, qui trouveront quelques pages douloureuses de leur histoire ou quelques passages sur l'arrivée des Allemands, sur les réfugiés qu'elles ont vu naître, vivre, passer ou qu'elles ont hébergés :

Abreschviller, Allarmont, Annemasse, Antibes, Apremont-la-Forêt, Armentières, Avignon, Bar-le-Duc, le duché de Bade, La Bassée, la Bavière, Beine (Beine-Nauroy), Béthelainville, Béthincourt, Berru, Bièvres, Billy-sur-les-Côtes, Blainville, Bischwiller, Bionville, Bouchain, Boulogne-Billancourt, Braquis, Broussey-en-Woëvre, Cabris, Cadaujac, Cannes, Le Cannet, Cassel, Celles-sur-Plaine, Chalindrey, Charleville, Charmes, Charny-sur-Meuse, Chattancourt, Châtillon-sur-Seine, Chaumont, Clavy-Warby, le moulin de Clémery, Coaraze, Colombey-les-Belles, Commercy, Contes, Coulommès, Creuë, Dannevoux, Dieuze, Dijon, Dimbley, Dixmude, Dombras, Domremy-la-Canne, Drap, Dugny-sur-Meuse, Éply, Époye, Esquelbecq, Évian-les-Bains, Genech, Gerbéviller, Genève, Gijenrinkhove, Golfe Juan, Gouraincourt, Grand Verneuil, Grasse, Hattonville, Illkirch-Graffenstaden, Iré-le-Sec, Is-sur-Tille, Kutzenhausen, Lamorteaux, Lavannes, Levens chez M. Gasiglia, Lexy, Lissey, Loupmont, Louppy-sur-Loison, Lyon, Malancourt, Mamey, Marcq-en-Barœul, Marquette-lez-Lille, Marseille, Mécrin, Metz, Mirecourt, Monnetier, Mougins, Muizon, Neufchâteau, Nice, Nompatelize, Olley, Pagny-sur-Meuse, Paris, Port-sur-Seille, Pouxieux, Puye, Rastadt (Allemagne), Récicourt, Rethel, Rilly-la-Montagne, Roanne, Roubaix, Rouves, Saint-Dié, Saint-Dizier, Saint-Laurent-du-Var, Saint-Masmes, Saint-Mihiel, Saulmory-et-Villefranche, Sermaize-les-Bains, Savoie, Schaffhouse, Schirmeck, Sepsarges, Soulosse, Sospel, Spéracèdes, Stenay, Strasbourg, Suisse, Templeuve-en-Pévèle, Thionville, Toulon, Tournes, Troyes, Valenciennes, Vallauris, Verdun, Verneuil-Grand, Verzy, Villefranche-sur-Mer, Xeulley.

Mais ce sont surtout les villages de Lorraine, de la Meuse et de la Meurthe-et-Moselle, pays d'origine du chef du service des Réfugiés, qui seront les plus touchés par ces récits, ainsi que la commune de La Bassée dans le Nord.

Les périodes d'exils et d'accueil de réfugiés que nous vivons ne sont pas si éloignées du sort de ces 41 enfants.

LA VIE DES ENFANTS

Si l'on devait réunir ces 41 récits, quand il n'y a pas eu d'atrocité des Uhlans ou de tragédie à raconter, comme ce fut le cas dans les communes de Rouves, Gerbéviller ou Mamey (en Meurthe-et-Moselle), ou encore à Apremont-la-Forêt et Malancourt (dans la Meuse), ce qu'endurent les enfants, c'est la marche, la faim, les bombardements jusqu'au train, puis enfin, ce qui ressort de leurs récits, c'est la bonté des organismes de charité à chaque étape de leur exode.

● Le grand départ et la longue marche

Le départ n'a pas toujours été prévu, et il est synonyme de perte de tout, de fatigue, de peur, de longue marche, de faim.

Marin Mattioli, d'origine italienne, provenant de Xeuilley (Meurthe-et-Moselle), a 12 ans. C'est lui qui rend le mieux compte des souffrances de l'enfant sur les routes : *« Il est presque nuit et maman nous dit "Il faut marcher, petits" Mon plus jeune frère pleure, il ne peut plus avancer et pour comble de malheur, il pleut. Que fait maman ? Elle pousse un bout de chemin la petite voiture puis revient chercher mon frère qu'elle porte sur son dos, moi, je ne puis pas l'aider car je porte un petit paquet d'effets et je suis aussi fatigué. Il fait nuit. »*

Madeleine Berque, enfant de 12 ans, venant de Bièvre (dans les Ardennes) se désolé : *« Quel triste spectacle que de voir tant d'enfants en bas âge ou nouveau-nés et tant de vieillards infirmes pleurant, criant et fuyant sous une grêle d'obus ».*

Simonne Baligout, 13 ans, d'Époye (dans la Marne) est prise de pitié pour une famille : *« nous suivons la foule, nous sommes groupés par villages ; une pluie fine tombait, nous étions glacées, nous avons de la boue jusqu'en haut des souliers ; une pauvre femme d'Époye avait cinq petits enfants ; il fallait en porter trois, les deux autres pouvaient marcher seuls : ils étaient âgés, l'un de six ans, l'autre de quatre ; elle avait beaucoup de paquets, dans le train, elle avait déchaussé les deux plus petits et n'ayant pas eu le temps de leur relacer les souliers, ils les ont perdus dans la boue ; malgré tout le monde qui l'aidait, elle avait bien de la peine ».*

Charles Gosserez, 10 ans, de Mamey (Meurthe-et-Moselle) a peut-être eu le plus long périple à pieds. Il le raconte pudiquement : *« Je suis parti avec ma famille et après avoir marché pendant plus de cinq jours nous sommes arrivés à Pagny-sur-Meuse. Là on prit le train »*

Et **Angèle Pierson**, 11 ans, de Billy-sous-les-Côtes (Meuse) doit endurer *« une marche de 25 kilomètres ayant traversés les bois de Deuxnoud de Lavignéville, Lamorville sous une pluie d'obus »* avant de rejoindre son père.

● La faim !

Combien de fois voit-on passer les détails autour du pain, du sucre, ce manque de sucre, et les repas de café, le ventre vide, que les enfants boivent difficilement ! **Lucile Boulanger**, 10 ans, de Dannevoux (dans la Meuse) raconte l'attitude des Allemands avant son départ : *« ils nous ont fouillés ils ne voulaient pas qu'on prenne rien pas même un morceau de sucre, et le révolver à la main ; et nous avons fait 5 kilomètres à pied ».* Même comportement de guerre au moment du départ à Béthincourt (toujours dans la Meuse), raconté par deux fillettes, **Anna Périn**, 11 ans (*« un vieillard ayant un bout de pain dans sa poche, un Teuton le lui enleva et le jeta »*) et **Suzanne Gérard**, 12 ans : *« Mon oncle avait un morceau de pain dans sa poche : l'officier lui a jeté à terre »*

Lucienne Berquier, 9 ans, passée par l'Allemagne raconte une anecdote partagée par beaucoup d'enfants : *« Ils nous nourrissait le matin avec du café noir sans être passé et sans sucre ».* Et **Simonne Baligout**, passée par un camp de transit allemand souffre : *« les gens du pays viennent nous vendre du lait, des œufs, du chocolat et des chaussures car nous en avons grand besoin ; ceux qui avaient de l'argent ont pu s'empêcher de mourir, car la nourriture était insuffisante ».*

● Le sort des vieillards

Le sort des vieillards et des nouveaux-nés marque profondément les enfants. Au moment du départ, les plus âgés ne pourront pas partir.

À Béthincourt, l'ordre est rapporté par **Anna Périn** : *« Tous ceux qui persisteront à rester ou qui désobéiront à cet ordre seront fusillés ; tout le monde partit sauf quelques vieillards et un malade ».* À Gouraincourt (dans la Meuse), **Émile Rouyer**, 10 ans et demi, est

témoin du pire : « *Les Allemands [...] ils emmenaient les vieillards sur les voitures et ceux qui voulez pas monter ils les fusillaient* ». À Braquis (dans le même département), pas de précision sur leur sort, **Georges Henry** indique : « *Il y a des vieillards de 70 ans qui sont restés et des hommes pour garder la mairie* ».

Marie-Antoinette Cuvelier raconte l'héroïsme et la mort d'un autre à La Bassée (dans le Nord) : « *Un peu plus loin c'était un pauvre cordonnier, ils voulurent l'emmener pour travailler pour la troupe, il refusa en disant : Je suis bon français et je ne travaillerai jamais pour l'Allemand, alors ils se sont emparé de lui, ils ont mis un peloton de douze hommes et ils commandèrent feu sur ce pauvre vieillard qui tomba en criant : Vive la France* ».

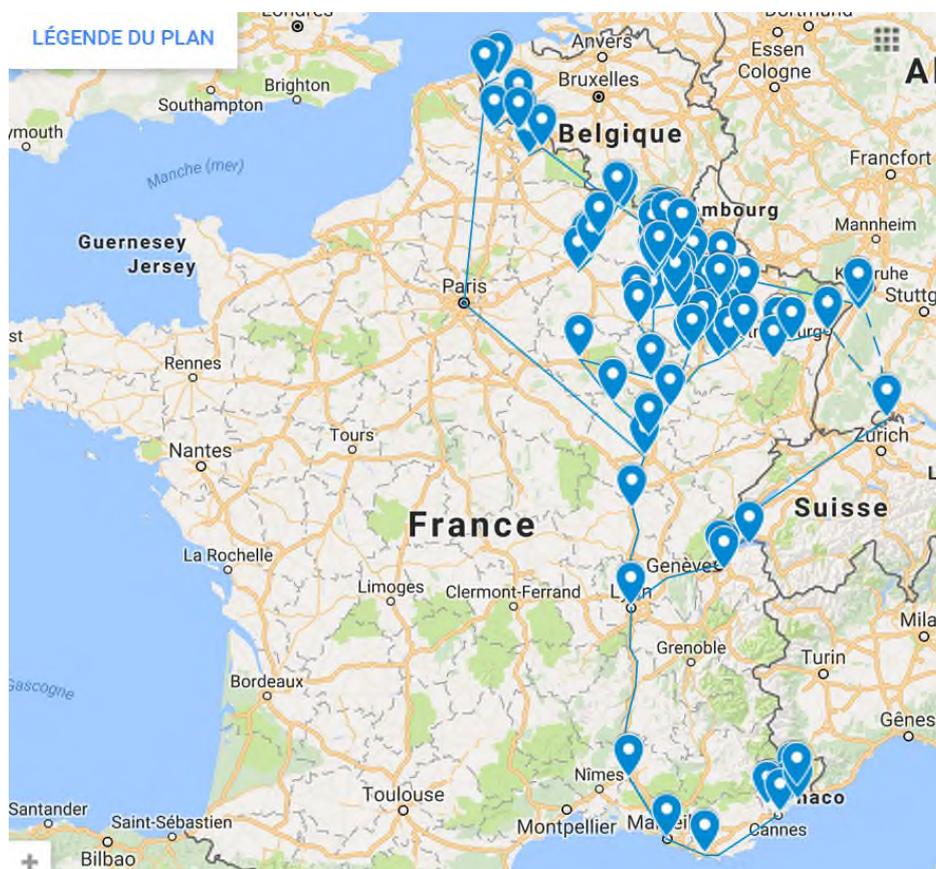
Simonne Baligout, dans son camp de transit allemand voit ceux qui ne supporteront pas le voyage « *Le soir, nous recevons un petit morceau de pain noir et du thé qui est seulement de l'eau jaune. Au bout de quelques jours, beaucoup de vieillards tombent malades et meurent. On commence à murmurer* ».

• Sortis du front et des premiers dangers

Une fois passé l'embarquement dans le train, toute une organisation de charité s'est mise en place. Si les wagons ne sont pas bombardés⁹, ils sont désormais sauvés.

La destination finale n'est pas toujours connue. On embarque dans le train à bestiaux. Les récits permettent de retracer la plupart des itinéraires. Deux trajets possibles :

- celui de ceux évacués par les Allemands, sur les positions allemandes, via l'Allemagne, Strasbourg, la Suisse, Annemasse et la vallée du Rhône,
- celui depuis les positions françaises, à travers la Bourgogne puis la vallée du Rhône.



Lieux d'origine, de transit (connus) et d'arrivée des enfants des récits, © H. Cavalié

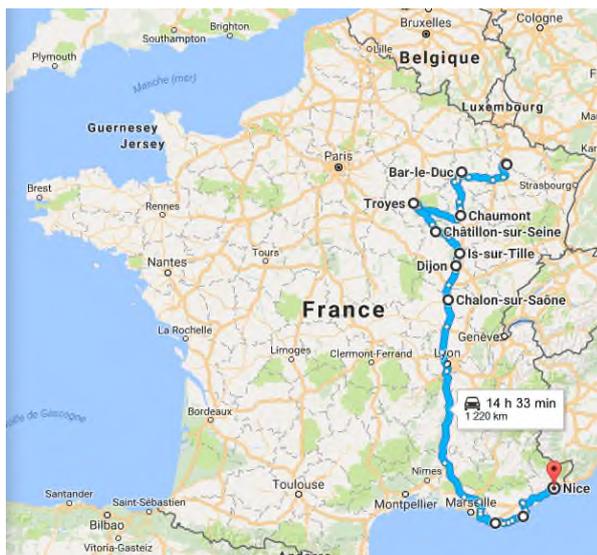
⁹ C'est le cas des trains de Madeleine Berque et Gabriel Creton.

Les enfants de Bièvres dans les Ardennes, village évacué le 17 août 1914, suivent l'itinéraire français, par la France, en descendant la Bourgogne puis la vallée du Rhône. **Georges Laffineur**, 12 ans, a compté 56 heures en train sans en descendre.

La famille de l'instituteur de Rouves (Meurthe-et-Moselle), évacuée le 20 août 1914, effectue quant à elle des méandres à la recherche des autres évacués du village dispersés entre Champagne et Bourgogne avant de rejoindre l'itinéraire classique de la vallée du Rhône.

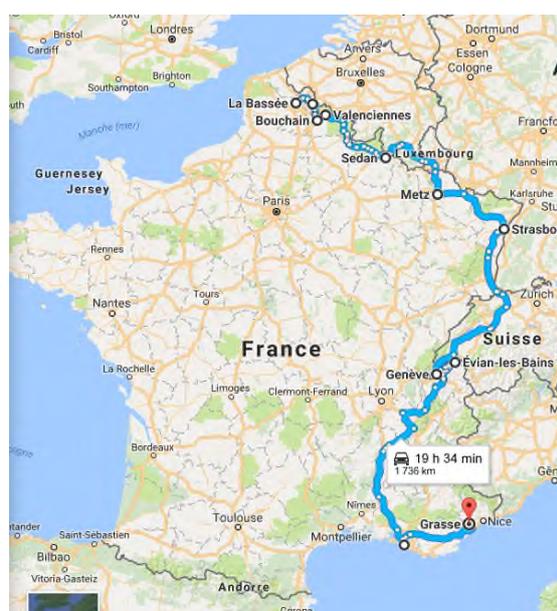
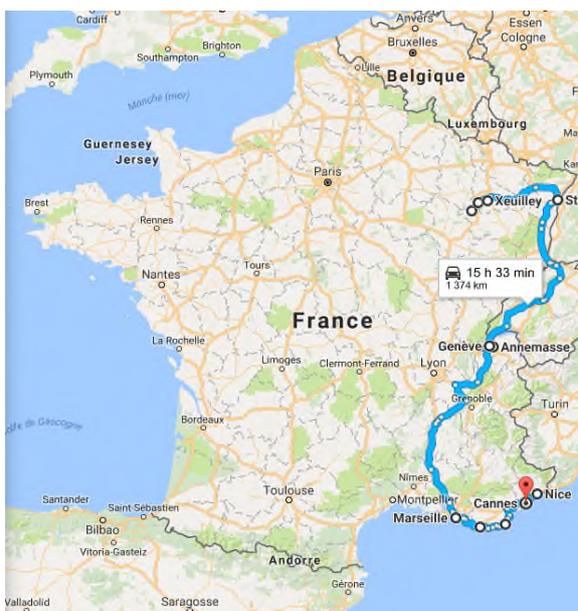
Quant aux enfants de La Bassée (dans le Nord), tous partis suite à l'ordre d'évacuation du village par les Allemands le 4 avril 1915, ils suivent tous le même trajet pour arriver entre mai et juin dans les Alpes-Maritimes.

Voici les points d'itinéraires *via* les terres allemandes, la frontière Suisse puis française et Marseille, Cannes, Nice.



Un itinéraire français droit, évacuation de Bièvres (Ardennes), 17 août 1914 (à gauche)

Un itinéraire à complications, de Rouves le 21 août 1914 à Nice (à droite)



Deux itinéraires allemands : celui de Marin Mattioli, évacué de Xeuilley (Meurthe-et-Moselle) le 8 sept. 1914 (à gauche) ; et celui des enfants de La Bassée (Nord), le 4 avril 1915 (à droite)

© H. Cavalié

Sur l'itinéraire français, l'avis de chaque enfant rejoint celui de **Lina Birgel**: « à chaque gare des dames de la croix rouge nous offraient à boire et à manger ».

Marin Mattioli, se souvient de son passage à Dijon et Lyon : « Puis nous couchons dans un beau théâtre tout neuf rempli de paille ; il y fait bon, mais cela ne vaut pas mon bon lit. Le lendemain c'est samedi. Des dames de la Croix-Rouge sont venues et nous font changer de chemises et nous donnent l'indispensable pour continuer car nous allons repartir. Après un bon diner l'on nous ramène vers la gare [...] Nous reprenons le train jusqu'à Lyon où nous arrivons à 7 heures du matin. La salle d'attente se remplit de réfugiés, mais des dames de la Croix rouge donnent du lait et du chocolat aux enfants, du saucisson et du fromage aux grandes personnes. Ma sœur a un furoncle à la cuisse, c'est encore ces dames qui lui font un pansage provisoire et lui bandent toute la jambe ».

Mes enfants apprécient les soupes de Chalon-sur-Saône. **Anna Périn** (« à Chalon-sur-Saône où les dames de la croix rouge nous donnent de la soupe ») comme **Suzanne Gérard** (« À Châlons-sur-Saône les dames de la Croix-Rouge ont fait descendre tout le monde et ont donné une bonne soupe cela nous a fait du bien »).

Ceux qui sont passés par l'Allemagne : à Strasbourg, **Jeanne Duvic**, 11 ans et demi, d'Allarmont (Vosges), est pleine de reconnaissance car « Il y avait à Strasbourg de bonnes dames qui nous apportaient quelques douceurs et quelques effets pour nous recharger car nous n'avions rien apporté sans quoi on n'aurait pas été trop bien ». D'autres apprécient ces gestes davantage à partir de la Suisse : c'est le cas de **Louis Lorang**, 10 ans, de Louppy-sur-Loison (Meuse) : « en arrivant en Suisse ils nous ont rhabillé puis [on] avait à goûter du café au lait avec du gâteau puis on a soupe le soir ».

● En terre française...

Pour ceux qui ont été renvoyés par les Allemands et qui ont traversé les terres allemandes, suisses, rien de plus rassurant que de retrouver la terre patrie.

Adolphe Lemaire, 10 ans, de La Bassée (dans le Nord), décrit longuement la ville frontière d'accueil : Annemasse : « Nous avons vu pour la première fois note emblème sacré qu'une vieille dame à cheveux blancs balancé de ses mains ridées sur tous le parcourt on ne voyait que des femmes et écolier en criant "À bas les boches vive la France" ».

Marie-Antoinette Cuvelier, 11 ans, de la même commune admire aussi les drapeaux « Annemasse, où nous étions attendus dans une grande salle toute décorée de drapeaux tricolores, ainsi que ceux des alliés. Sur une grande toile qui était suspendue, elle portait ces inscriptions : "La France souhaite la bienvenue à tous ses enfants venant d'Allemagne" ».

Plusieurs enfants d'ailleurs y séjournent quelques semaines avant qu'on leur trouve un sort définitif : c'est le cas d'**Élisa Heurt** en provenant de Strasbourg qui y reste 7 semaine, **Jules Sayer** (de Bionville, Meurthe-et-Moselle) et **Jeanne Duvic** 3 mois, et **Louis Lorang** (de Louppy-sur-Loison, Meuse) 24 heures.

● Le confort relatif des premières nuits azuréennes

Après un nouveau trajet en train, enfin une destination ! et la mer Méditerranée en vue pour la première fois de leur vie¹⁰ !

Les hôtels niçois affectés par la préfecture sont bondés, et peuvent devenir inconfortables à souhait si l'on y dort la première nuit à terre ou dans des fauteuils, afin que tout le monde trouve un accueil. Dix-sept des 41 petits réfugiés racontent plus ou moins longuement leur arrivée à l'issue de leur long trajet en trains à bestiaux. Plusieurs passent par une série d'hôtels consécutifs avant d'avoir un logement plus définitif. Le principal hôtel des récits enfantins est celui de Venise.

¹⁰ Exclamation dans les récits d'Émile Rouyer (10 ans ½) et de Madeleine Koquert (10 ans).

<i>Hôtel de Venise (Nice) :</i>	<i>9 enfants (de passage)</i>
<i>Hôtel Terminus (Nice) :</i>	<i>4 enfants (de passage)</i>
<i>Hôtel du Tsarévitch (Nice) :</i>	<i>2 enfants (en logement définitif)</i>
<i>Hôtel Victor Hugo :</i>	<i>1 enfant</i>
<i>Hôtel Belgravia :</i>	<i>1 enfant</i>
<i>Hôtel de Suède :</i>	<i>1 enfant</i>
<i>Hôtel Paradis (Cannes) :</i>	<i>1 (de passage)</i>
<i>Hôtel de France (Cannes) :</i>	<i>2 (de passage)</i>
<i>Hôtel Montfleury (Cannes) :</i>	<i>1 (trois mois)</i>

Mais cet accueil ne peut pas toujours se faire à l'hôtel la première nuit en fonction des heures d'arrivée et l'on peut aussi passer ensuite par une série d'hôtels de transits : **Lina Birgel**, 12 ans, originaire de Blainville (Meurthe-et-Moselle) en est un exemple à Cannes : « *En arrivant à Cannes il y avait toute la population Cannoise qui nous regardait puis on nous a fait rentrer dans une grande salle d'attente là on nous a donné du café au chocolat pour les grandes personnes et du lait pour les petits bébés quand nous avons fini de manger on nous a conduits dans une petite salle où on nous a fait rester toute la nuit puis vers 6 heures du matin on nous a conduits à l'hôtel Paradis puis à l'hôtel de France et puis à l'hôtel Montfleury où nous restâmes trois mois* ».

Les hôtels de passage pour les premières nuits sont combles et aménagés pour accueillir le maximum de personnes afin que nul ne reste dehors : **Simonne Baligout**, raconte : « *Nous arrivons à dix heures du soir, le 24 avril, on nous conduit en tramway à l'hôtel Belgravia, on nous sert du café au lait puis on nous donne des chambres : deux pour huit et trois lits, sans drap, sans couvertures, rien que les matelas ; le lendemain, encore du café au lait !* »

À l'hôtel de Venise, **Anna Périn**, raconte « *l'on nous donna une tasse de café noir et du pain. Nous couchâmes sur des tapis que l'on étendit sur le plancher et des fauteuils pour les vieillards* » et une compatriote du même village, **Suzanne Gérard**, 12 ans : « *en arrivant nous avons eu du café et du pain, ensuite on nous a mis des tapis à terre puis nous nous sommes couchés, les vieillards sont dans des fauteuils. Mais le lendemain il y a une dame qui est venue nous chercher et nous conduits à l'hôtel du Tzarewitch* »

Certains connaissent des mois d'itinérance dans la ville, tel **Marin Mattioli** : « *lorsque nous descendons du train on nous emmène : une partie à l'hôtel de Suède, l'autre, je ne sais où. L'on nous apporte des sièges pour nous reposer. Après avoir délibéré sur ce qu'on allait faire de nous, on nous conduit dans un garage où nous pouvons nous coucher sur de la paille que l'on nous apporte toute propre, d'autres avaient déjà dormi là avant nous. Le lendemain un Monsieur venait nous demander et nous emmenait dans une grande maison (rue Grimaldi) où il nous logea au 5^{ème} étage. Pendant près de 2 mois nous sommes restés là allant prendre les repas au Lait Maternel (Rue Fodéré), nous allions à l'école (Rue des Baumettes). Puis un beau jour vint où la personne chez laquelle nous restions voulut louer sa maison et l'on nous envoya à l'hôtel de Venise. Nous restâmes juste un jour pour repartir à Levens où nous nous efforçons d'apprendre le plus à l'école en attendant le jour prochain nous l'espérons ou nous retournerons en toute sécurité dans notre village de Xeuilley* »

D'autres ont plus de chance à l'instar d'**Henri Laurant** originaire de Dimbley (Meuse) : « *On nous logea dans un très joli hôtel appartenant à un boche qui avait dû l'abandonner hué par les Niçois. Nous y restâmes le lendemain pour nous reposer, et le surlendemain on nous embarqua pour venir coucher à Grasse.* »

● La vie d'exil

À l'échelle des enfants, c'est la famille qui prime, la réunion du père quand elle est possible. Les conditions de vie ou de travail matériel des parents est peu racontée. Ce qui compte, c'est l'école pour certains, l'accueil pour d'autres. En général peu de tristesse sur ce

point, sauf chez **Eugène Lefebvre**, 11 ans de Dombras (dans la Meuse) installé à Spéracèdes, dans l'arrière-pays grassois « *Dans ce village ils y a beaucoup de gens bons et serviables, mais beaucoup ne sont pas humains, ils nous traitent d'Allemands et de Boches, ils ne savent pas ce que c'est que la guerre et la misère* », même village où son compatriote **Henri Laurant**, du même âge et de Dimbley (Meuse), note « *nous nous souviendrons toujours de l'accueil chaleureux qu'on nous fit* ».

RETOUR ET CONCLUSION

La guerre finie, chacun put regagner les villages évacués, après des travaux de reconstruction. Pour inciter les réfugiés à quitter le département, la suppression des allocations fut fixée au 1^{er} juin 1920 si la vie pouvait reprendre normalement dans leur région d'origine. Dans les zones les plus touchées, elles furent maintenues jusqu'au 1^{er} octobre, puis finalement jusqu'au 20 avril 1921. À cette date, le département comptait encore 1 132 réfugiés. Ils n'étaient plus que 221 en janvier 1922.

Si à l'issue de la guerre bon nombre de nos familles sont retournées dans leur village d'origine, les années passées sur un terroir ont marqué ces enfants. Des vies personnelles entrent parfois en jeu, certains y sont demeurés, certains y sont retournés ou y ont rencontré leur conjoint : **Jean Dupuis** de Rouves vécut longtemps entre Nice et Sospel, la sœur aînée d'**Anna Périn** s'est mariée à Nice, **Madeleine Hédin**, devenue Mme Martini est décédée en 1953 dans la ville qui l'avait accueillie enfant, **Gabriel Blanchard** s'est marié à Nice en 1927 et y est décédé en 1969.

TABLEAU DES DESTINÉES

Voici un résumé qui permettra après une première lecture de retrouver aisément chaque récit.

Département ou pays d'origine	Ville d'origine	Nom prénom	Âge ou date de naissance	Lieux de transit indiqués	Détails à noter	Longueur et détails apportés au récit	Date et lieux d'arrivée dans les A-M
Aisne	Tartiers	Lucienne BERQUIER	9 ans	Allemagne, Suisse, Nice	Rédigé le 16.02.1916	Récit court	Nice, juin 1915
Alsace	Strasbourg	Élisa HEURT	15 ans	Strasbourg, Schaffhouse, Annemasse, Nice		★★★	Nice
Ardennes	Bièvres	Madeleine BERQUE	12 ans (1914)	Stenay, Saulmory-et-Villefranche, Dugny-sur-Meuse, Verdun, Saint-Mihiel, Neufchâteau, Grasse, Cabris	Récit détaillant : périple, frère mobilisé, souffrance froid, faim, train bombardé	★★★ ★	Cabris / Grasse
Ardennes	Bièvres	Georges LAFFINEUR	12 ans	Stenay, Dugny-sur-Meuse),	Court, orthographe et	★★★	Grasse

				Commercy, Dijon, Marseille, Nice, Grasse	grammaire difficiles, peu de détail sinon sur les menus		
Belgique Flandres	Dixmude	André VANDAELE	11 ans	Gijenrinkhove, « Overghem », Paris, Antibes	Blessé, famille séparée	★★ (atypique)	Antibes 14.02.16
Marne	Sermaise- les-Bains	Madeleine KOQUERT	10 ans	Saint-Dizier, Chaumont, us Dijon, Lyon, Marseille	Marche, découverte de la mer	Récit court	Nice
Marne	Époye	Simonne BALIGOUT	13 ans	Époye, Rilly-la- Montagne ; Saint-Masmes, Tourmes (près de Charleville- Mézières), Rethel, Alsace, frontière, Suisse, Évian, Nice	Complet : faim, pillage, uhlans (séjours chez des proches), collocation avec l'armée allemande	★★★ ★	Cannes 02.02.16
Meurthe-et- Moselle	Bionville	Georgette RECEVEUR	10 ans	Schirmeck, Strasbourg, Monnetier, Suisse, Nice	Détails sur la nourriture	Récit court	Nice
Meurthe-et- Moselle	Bionville	Jules SAYER	12 ans	Strasbourg, Suisse, Annemasse, Nice, Cannes (hôtel de France)	Détails sur l'itinéraire et les informations circulant avant l'arrivée des Allemands, transport en automobile	Récit court	Nice
Meurthe-et- Moselle	Mamey	Charles GOSSEREZ	10 ans	Pagny-sur- Meuse, Nice (hôtel de Venise)	Vieillard tué et otages	Récit court	Nice / Rothschild
Meurthe-et- Moselle	Olley	Albert HENRION	Né en 1905	Allemagne (Rastadt), Suisse, Savoie (hôtel de la Gronette), Nice (hôtel de Venise)	Arrivée de la guerre par l'aéroplane allemand	Récit court	Nice, 1915
Meurthe-et- Moselle	Xeuilley	Marin MATTIOLI	12 ans	Colombey-les- Belles, Soulosse, Neuchâteau, Dijon, Marseille, Nice, Levens	Évacué le 08.09.1914 Détail sur les conditions de trajet, couchage, psychologie de ceux qui l'entourent et discours rapportés	★★★ ★	Levens
Meurthe-et- Moselle	Rouves	Anonyme, fils d'instituteur [Jean	Né en 1891	Moulin de Clemery, Port- sur-Seille, Bar- le-Duc,	Complet : il parle du port de Rouves – pillages,	★★★ ★	Cannes

		Dupuis]		Chaumont, Troyes, Châtillon-sur- Seine, Is-sur- Tille, Dijon	otages, mort du Maire – traumatisme indéniable, long exode à pieds		
Meurthe-et- Moselle	Blainville	Lina BIRGEL	10 ans	Mirecourt, Dijon, Marseille, Cannes (hôtel Paradis, hôtel de France, hôtel Montfleury, Le Suquet rue du Pré)	Détail sur les itinéraires et menus	Récit court	
Meurthe-et- Moselle	Gerbéviller	Madeleine HÉDIN	12 ½ ans	Charmes, Mirecourt, Nice (hôtel de Venise)	Atrocités et destructions de la commune qui a longtemps conservé l'épithète de commune « martyr »	Récit court	Nice
Meuse	Verneuil- Grand	Lucien MARCHAL	12 ans	Allemagne (Bavière), Genève, Évian- les-Bains, Cannes		Récit court	Cannes
Meuse	Apremont- la-Forêt	Henri COLLET	13 ans	Mécrin, Commercy, Dijon, Lyon, Marseille, Nice (hôtel Terminus, hôtel de Venise), Levens chez M. Gasiglia	Récit d'une famille de Montsec tuée sans sa maison par une bombe : 7 morts	★★★	Levens
Meuse	Béthincourt	Anna PÉRIN	01.04. 1903	Charny-sur- Meuse, Verdun, Commercy, Neufchâteau, Chalindrey, Is- sur-Tille, Dijon, Châlons-sur- Saône, Lyon, Avignon, Marseille	Détail sur les premiers jours et couchage à Nice	★★★	Nice
Meuse	Béthincourt	Suzanne GÉRARD	25/12/ 1902	Esnes, Monzéville, Dombale, Baleycourt, Charny-sur- Meuse, Bannoncourt, Dijon, Nice	Dureté des troupes au départ des populations	★	
Meuse	Billy-sur- les-Côtes	Angèle PIERSON	12 ans	Lamorville, Menonville près de Saint-Mihiel, Lérouville, Commercy,	Détails sur l'itinéraire	★★★	Drap 18.02.16

				Dijon, Lyon, Avignon, Marseille, Cannes, Nice, Drap			
Meuse	Braquis	Georges HENRY	9 ½ ans	Avignon, Antibes		Récit court	Antibes
Meuse	Creuë	Simone COURTIER	12 ans	Saint-Mihiel, Commercy, Lyon, Marseille, Nice, Contes	Joli éloge de la Côte d'Azur à la fin du récit, très détaillé	Récit court	Contes
Meuse	Dannevoux	Lucile BOULANGER	11 ½ ans	Béthincourt, Charny, Bannancourt, Lyon, Marseille, Nice (hôtel de Venise)	Fouille des allemands avant départ	★★	Nice 13.09.14
Meuse	Dimbley	Henri LAURANT	11 ans	Sepsarges, Dugny-sur-Meuse (près de Verdun), Nice (villa allemande réquisitionnée en hôtel), Grasse, Spéracèdes	Récit du front	★★	Spéracèdes
Meuse	Dombras	Eugène LEFEBVRE	11 ans	Verdun, Dugny-sur-Meuse, hôtel Terminus, Grasse, Spéracèdes	Entrée des Allemands	★★★	Spéracèdes
Meuse	Gouraincourt	Émile ROUYER	10 ½ ans	Ornes, Dombasle-en-Argonne, Rampont, Dugny-sur-Meuse, Marseille, Nice	Violence de l'envahisseur	★★★	Mougins
Meuse	Grand Verneuil	Yvon LOBREAU	11 ans	Montmédy Longuyon Suisse Genève Frontière française [Annemasse ?]	A vécu sous occupation allemande	★★	Cannes
Meuse	Hattonville	Marcel BAUDIN	Né le 25.07.1901	Saint-Mihiel, Commercy	Bombardement du pays	★★	Contes
Meuse	Loupmont	Gabriel BLANCHARD	11 ½ ans	Aucun détail sur le trajet ; vraisemblablement par la France ; Saint-Laurent-du-Var	Raconte le système défensif des forts	★★★	Saint-Laurent-du-Var, 21.10.14
Meuse	Louppy-sur-Loison	Louis LORANG	12 ans	Rastadt (Allemagne), Suisse, Genève, Annemasse, Cannes,	Vie avec les Allemands, "réquisitions" de guerre	★★	Cannes

Meuse	Malancourt	Henri Julien REMY	12 ans	Chatancourt, Bethelainville, Verdun, Dijon, Lyon, Marseille, Golfe Juan, Vallauris (chez Mme Rienort)	Villages brûlés, nourriture précise	★★★	Vallauris
Meuse	Malancourt	Roger PRUD'HOMME	11 ans	Chattancourt Bethelainville, Verdun, Dijon Lyon Avignon, Marseille Toulon, Vallauris	Détail sur la rencontre avec un aviateur et le bombardement de son village	★★	Vallauris
Meuse	Récicourt	Gabriel CRETON	14 ans	Verdun, Nice, Cannes	Train bombardé coupé en deux	Récit court	Cannes 23.02.16
Meuse	Saint-Mihiel	René COSSON	Inconnu	Saint-Mihiel, Commercy, Dijon, Lyon, Marseille, Villefranche- sur-Mer, Nice		★	Nice
Nord	La Bassée	Marie BOUVRY	Née le 12/04/ 1904		Évacuée le 4 Avril 1915, arrivée le 1 ^{er} juin	Récit court	Saint- Laurent- du-Var, juin 1915
Nord	La Bassée	Désiré CHUIN	12 ans	Genech, Bouchain (Nord), Allemagne, Genève, Nice (hôtel Victor Hugo)	Arrivé à Nice le 6 mai 1915	Récit court	Nice
Nord	La Bassée	Marie- Antoinette CUVELIER	Née le 10.07. 1903	Lille, Templeuve, Genech, Templeuve-en- Pévèle, Bouchain, Valenciennes, Sedan, Metz, Strasbourg, Genève, Annemasse, Évian-les-Bains, Cannes, Grasse	Complet	★★★ ★	Grasse
Nord	La Bassée	Adolphe LEMAIRE	10 ans	Lille, Templeuve-en- Pévèle, Genech, Bouchain, Suisse, Annemasse, Marseille, Cannes, Mougins	Évacué le 4 avril. Concerne plusieurs villages	★★★ ★	Mougins
Nord	La Bassée	Joseph	10 ans	Suisse, Nice,	Père mort au	★★	Antibes

		QUESNOY		Coaraze, Antibes	front		
Nord	Roubaix	Marie-Thérèse GROLL	Née le 14/06/ 1907	Valenciennes, Charleville, Metz, le duché de Bade, Suisse, Annemasse, Nice	Partie le 17 septembre 1914	Récit court	Nice
Vosges	Allarmont	Jeanne DUVIC	11 ½ ans	Schirmeck, Strasbourg, Suisse, Schaffhouse, Genève, Annemasse	La meilleure écriture : raconte la mort du maire et du curé, les soldats alsaciens gentils, etc.		Nice

LES RÉCITS

Aisne

TARTIERS

Lucienne Berquier

Une liste des réfugiés de Nice dressée en août 1915 mentionne à l'hôtel de Venise la présence de Marie Berquier avec Adrienne, Lucienne et Lucien Berquier sans autre détail¹¹. Une autre de juillet 1916 mentionne une Marie Berquier, 43 ans, manœuvre de profession mais sans travail. En 1919, Marie Berquier née Piquet, est entourée d'une liste plus nombreuse, Adrienne, Lucienne, Lucien, Alexina, Hélène, Simon et Simone Berquier, tous venant de Tartiers dans l'Aisne et toujours à Nice¹².

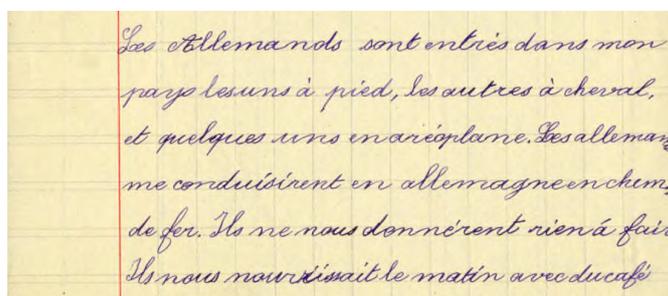
Berquier
Lucienne
9 ans

Mercredi 16 Février 1916
Ecole Fuon-Cauda [Nice] 4^e Classe

Comment les Allemands vinrent dans mon pays ?
Comment ils me conduisirent en Allemagne ?
Comment j'ai vécu là-bas ?
Comment je suis revenue en France ?

Les Allemands sont entrés dans mon pays les uns à pied, les autres à cheval, et quelques uns en aréoplane. Les allemands me conduisirent en allemagne en chemin de fer. Ils ne nous donnèrent rien à faire. Ils nous nourrissait le matin avec du café noir sans être passé et sans sucre et un peu de lait pour les petits enfants et à onze heures de la soupe à lavoine et des pommes de terre avec de betteraves et quelque fois de la confiture ou du saucisson ou du fromage et le repas du soir était le meme. Je suis rentrée en France par la Suisse et arrivée à Nice au mois de juin 1915

Berquier Lucienne



Les allemands sont entrés dans mon
pays les uns à pied, les autres à cheval,
et quelques uns en aréoplane. Les allemands
me conduisirent en allemagne en chemin
de fer. Ils ne nous donnèrent rien à faire.
Ils nous nourrissait le matin avec du café

Récit de Lucienne Berquier

¹¹ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150, listes des réfugiés de Nice, août 1915 (n° 118-121), juillet 1916 (n° 101).

¹² Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150, liste des réfugiés de Nice en 1919, et 10 R 153, liste des réfugiés de l'Aisne en 1919. Arch. dép. Ardennes, tables décennales et état civil de Tartiers, 1873 à 1905 : aucun Berquier.

Alsace [sous domination allemande]

UN VILLAGE PRÈS DE STRASBOURG ?

Élisa Heurt

Aucun élément sûr n'a été trouvé sur cette enfant.

15 ans

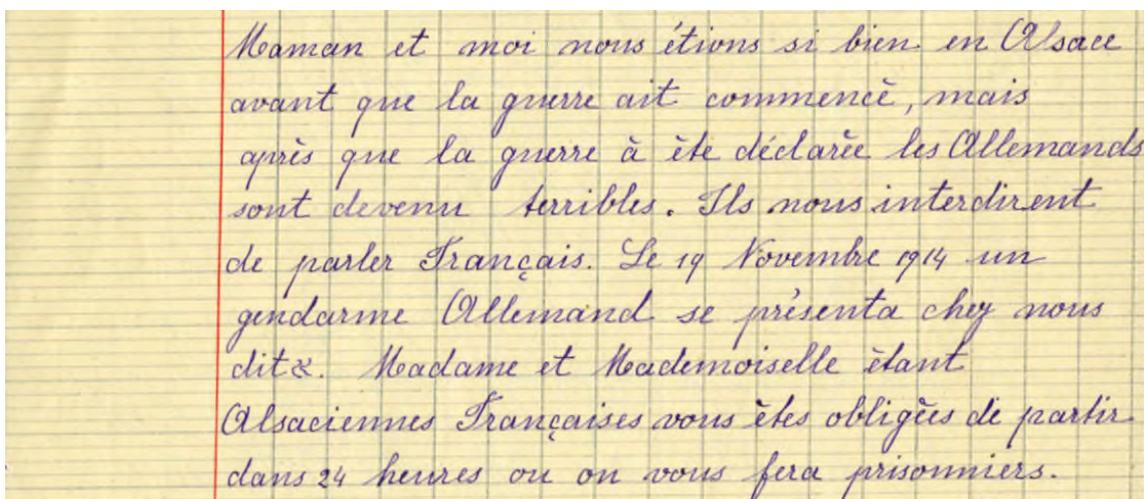
Heurt Elisa
Ecole Fuon-cauda

Composition française

Comment les Allemands vinrent dans mon pays
Comment j'en fus chassée
Comment je suis venue dans le département des Alpes-Maritimes.

Maman et moi nous étions si bien en Alsace avant que la guerre ait commencé, mais après que la guerre à été déclarée les Allemands sont devenu terribles. Ils nous interdirent de parler Français. Le 19 Novembre 1914 un gendarme Allemand se présenta chez nous dit « Madame et Mademoiselle étant Alsaciennes Françaises vous êtes obligées de partir dans 24 heures ou on vous fera prisonniers.

Nous étions peinées de quitter notre chère pays. Le gendarme revint encore l'après-midi nous dire que le Prefet nous autorisait rester jusqu'au prochain ordre et nous ne devions rien apporter ni malle ni rien. Il nous laissa un papier que nous devions aller faire signer à la mairie tous les jours, pour faire voir que nous n'étions pas parties. Les jours passèrent et le 20 Décembre arriva, dans l'après-midi le gendarme est revenu. J'avais le cœur gros quand je l'ai revu. Maintenant, nous dit-il c'est fini vous devriez partir demain à 2^H½. Nous n'étions pas seul à partir dans notre village nous nous rendimes à préfecture pour chercher notre laissez-passer A ½ nous prenions le train à Strassbourg pour l'Allemagne. Nous sommes restées dans une gare toute la nuit et le lendemain matin à 6^H nous reprenions le chemin de fer pour Schaffhouse dans la Suisse Allemande où nous sommes restes jusqu'à 2^H ½. Pour la troisième fois nous prenions le train pour la Suisse Française nous sommes enfin arrivés, à Annemasse première ville Française où avons sommes restés sept semaines. Le commissaire spécial nous fit partir pour Nice. Le 30 janvier et voilà un an que nous sommes à Nice où nous nous trouvons très bien.



Maman et moi nous étions si bien en Alsace avant que la guerre ait commencé, mais après que la guerre à été déclarée les Allemands sont devenu terribles. Ils nous interdirent de parler Français. Le 19 Novembre 1914 un gendarme Allemand se présenta chez nous dit. Madame et Mademoiselle étant Alsaciennes Françaises vous êtes obligées de partir dans 24 heures ou on vous fera prisonniers.

Récit d'Élisa Heurt

Ardennes

BIÈVRES

Madeleine Berque

Cabris a recueilli pendant la première guerre mondiale des contingents de Lissey dans la Meuse et un petit groupe de Bièvres. Marie Robens, veuve de 75 ans, journaliste, Éléonore Gillet, 48 ans, veuve, journaliste, Marcel Felix Henry, célibataire de 19 ans, ouvrier, Léa Jeanne Henry, enfant de 6 ans.

Madeleine Berque apparaît dans la première liste des réfugiés dressée dans la commune de Cabris le 23 septembre 1914¹³. Elle est indiquée comme enfant de 12 ans venant de Bièvres dans les Ardennes. On y trouve aussi un certain Gabriel Berque, 19 ans, ouvrier originaire de la même commune (déjà évoqué) et sa mère Marie Demeyer, 44 ans, journaliste divorcée (née vers 1870). Il n'est pas question de son père, Irénée (manœuvre à Bièvre lors de sa naissance). Madeleine Berque n'apparaît plus dans l'état nominatif des réfugiés de Cabris en juillet 1916 ni dans ceux de Grasse en septembre 1919¹⁴.

La recherche du destin de Madeleine n'a pas été achevée. La commune de Bièvres conserve dans son état civil plusieurs naissances pour ce patronyme, dans les années autour de sa naissance : Germaine Louise Berque (née le 8 décembre 1893), son frère Pol Gabriel Berque (né le 23 septembre 1895-décédé à Audun-le-Roman, le 13 janvier 1977) et Clotilde Henriette Berque (née le 24 juin 1905). A priori, sauf oubli, point de Madeleine née dans la commune.

Madeleine Berque

Composition française

Comment les Allemands vinrent dans mon pays.

Comment j'en fus chassé.

Comment je suis venue dans le département des Alpes-Maritimes.

Développement

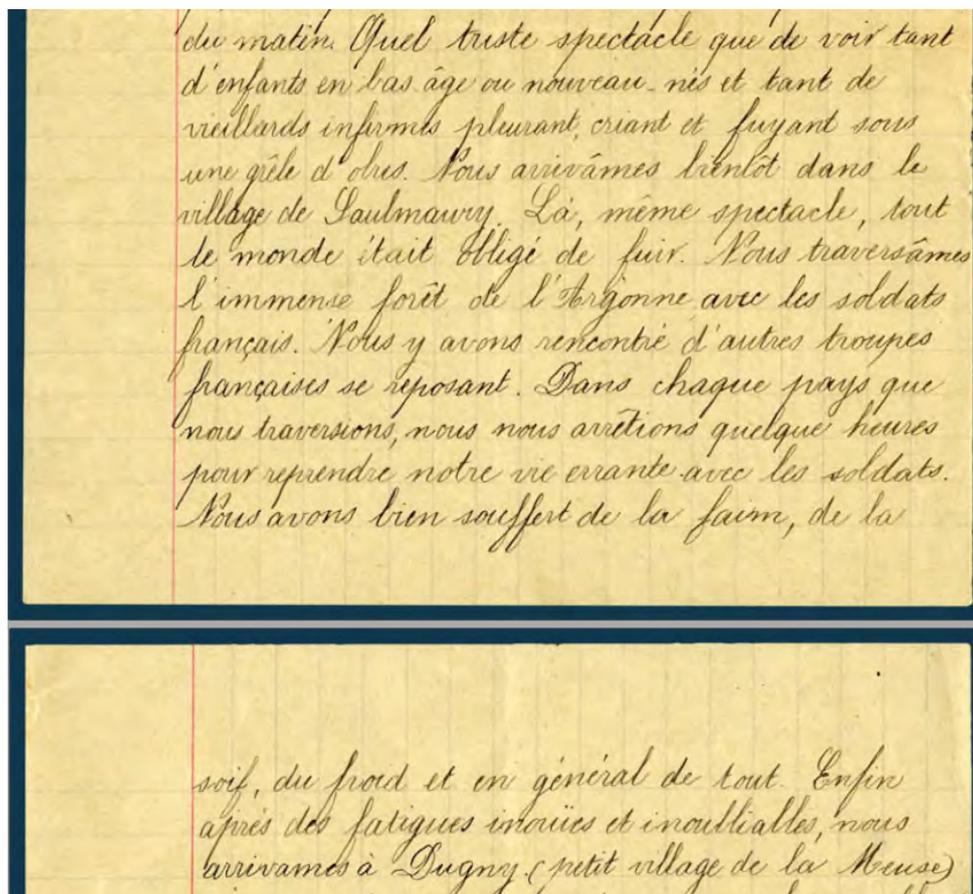
Avant la guerre j'habitais le riant et paisible petit village de Bièvres (Ardennes) avec ma famille. Le jour de la mobilisation générale mon frère aîné partit rejoindre son régiment. A la frontière franco-belge on entendait sans répit le grondement du canon. Les Allemands avançaient rapidement tandis que nos soldats reculaient. Ils étaient dans le bourg voisin de mon pays et le bombardaient quand vers quatre heures de l'après-midi du dix-sept août, un capitaine d'infanterie ordonna à la population de fuir le plus rapidement possible car l'ennemi avançait avec rapidité sur le pays. Nous préparâmes à la hâte chacun un petit paquet car nous n'avions qu'une demie-heure pour sortir du village. Les uns montaient sur des chars, d'autres fuyaient en criant : « Voici l'ennemi ». Les obus pleuvaient de toutes parts. C'était un affolement de la foule indescriptible. Enfin ayant pu échappé à l'ennemi, nous sommes arrivés à Stenay. Là, nous nous mîmes en quête d'une grange, après bien des recherches nous en trouvâmes une. Nous nous sommes endormis sans manger. Vers une heure du matin, l'autorité militaire nous éveilla, nous conseilla, nous, les autres réfugiés et les habitants de Stenay et des environs d'avoir passé les ponts de la Meuse pour sept heures du matin. Quel triste spectacle que de voir tant d'enfants en

¹³ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150.

¹⁴ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150.

bas âge ou nouveau-nés et tant de vieillards infirmes pleurant, criant et fuyant sous une grêle d'obus. Nous arrivâmes bientôt dans le village de Saulmaury¹⁵. Là, même spectacle, tout le monde était obligé de fuir. Nous traversâmes l'immense forêt de l'Argonne avec les soldats français. Nous y avons rencontré d'autres troupes françaises se reposant. Dans chaque pays que nous traversions, nous nous arrêtions quelque heures pour reprendre notre vie errante avec les soldats. Nous avons bien souffert de la faim, de la soif, du froid et en général de tout. Enfin après des fatigues inouïes et inoubliables, nous arrivâmes à Dugny (petit village de la Meuse) où nous restâmes une journée et nous fûmes obligé le lendemain soir par un train qui nous conduirait, nous ne savions où. Nous avons attendu, par une pluie battante l'arrivée du train. Lorsqu'il arriva, il était six heures du soir. Nous étions mouillé jusqu'au os. Nous n'y fîmes même pas attention. Nous précipitâmes chacun où nous pouvions. Nous ne pouvions nous asseoir car c'était un train de bestiaux. Enfin le train s'ébranle et nous voilà partis. Entre Verdun et Saint Mihiel, notre train fût bombardé deux fois ; Quelle panique ! Tout le monde était glacé d'effroi. On entendait de toutes parts des cris déchirants. Nous eu vite fait de retrouver notre sang-froid. Notre voyage s'effectua sans autre incident. Le premier arrêt fût Neufchâteau. Là, nous vîmes que nous avions échappé à la horde barbare. Dans les autres villes d'arrêt, on nous distribua quelque chose de réconfortable. Enfin, nous arrivâmes à Nice, nous y restâmes un jour et nous repartis pour Grasse. On nous fit monter au funiculaire, de là dans une voiture qui prit la direction de Cabris. Nous arrivâmes à Cabris à dix heures du soir, on vous fit souper, coucher et le lendemain on nous logea jusqu'à la fin de cette terrible guerre.

Berque Madeleine réfugiée des Ardennes
Traverse de la gare du Sud. N°1
Grasse (A.M^{mes})



Récit de Madeleine Berque

¹⁵ Saulmory-et-Villefranche (Meuse).

Georges Laffineur

Jeanne Laffineur née Aubry, âgée de 35 ans, ménagère, employée pour faire la cuisine à Grasse apparaît lors du recensement des adultes réfugiés à Grasse en juillet 1916. Elle y demeure avec ses sept enfants de 13, 11, 8, 7, 5, 3 et 2 ans¹⁶, tous nés à Bièvres. Georges (1903-1958) est l'aîné, suivi de Paul (1905-1984), Georgette (1908-2003), Émile (1909-1991), Justin (1911-1992), Jean (né en 1912) et François (1914-1971).

Georges Laurent Laffineur est né le 7 septembre 1903. Sa famille se souvient que son père avait été mobilisé pour la guerre et n'est revenu qu'en 1921 ou 1922. Laurent est soutien de famille et fait des écritures chez un notaire à l'âge de 13-14 ans. La famille part après Grasse à Vic-Fezensac dans le Gers. Après la guerre, devenu adulte, Georges Laffineur s'y marie le 23 août 1930 avec Valentine Deuze, et a deux enfants. Il est décédé le 10 juillet 1958 dans le Gers où sa famille a gardé encore aujourd'hui des attaches¹⁷.



*Mariage de Georges Laffineur le 23 août 1930 avec Valentine Deuze.
On reconnaît le marié, Georges, à sa droite, sérieuse, sa mère Jeanne Laffineur née Aubry.
Parmi ses frères et sœur : Georgette au dernier rang au milieu de la photo en robe claire sans
manche. Au dernier rang, de droite à gauche : Émile et Justin. Entre eux, un rang devant,
François, avec grand col ouvert et œillet dans la poche
© Collection et autorisation Nicole Laffineur*

¹⁶ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150.

¹⁷ Nous remercions la famille pour cette biographie et leur autorisation d'édition.

Laffineur
Georges
12 ans

Ecole primaire publique de Grasse

Composition française

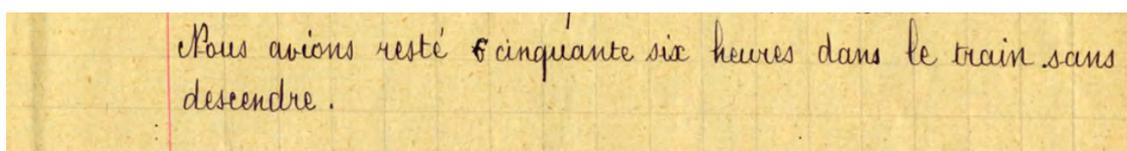
Comment les Allemands vinrent dans mon pays.
Comment j'en fus chassé.
Comment je suis venu dans le département des Alpes-Maritimes.

Développement

Avant la guerre j'habitais dans le département des Ardennes, au village de Bièvres.

Je restais avec mes parents, mes frères et ma sœur. Le jour de la mobilisation générale mon père alla rejoindre son régiment. Alors je restais seul avec ma mère et ma famille. Au mois d'Août, on entendait déjà le canon à la frontière franco-belge. L'ennemi avançait rapidement et les soldats français reculaient. Le dix-sept août l'ennemi était déjà dans le bourg voisin et bombardait notre village. Les Français en reculant nous disaient de fuir le plutôt possible. Nous préparâmes à la hâte un petit baluchon et nous partîmes en pleurant. Il était temps, l'ennemi était dans le village et y mettait le feu. En nous en allant nous jetâmes un dernier regard vers nos maisons qui brûlaient. En arrivant dans une ville de la Meuse, à Stenay, nous cherchâmes une grange pour nous reposer, car nous étions brisés de fatigue, après bien des recherches nous en trouvâmes une, nous nous couchions sans manger car nous étions très émotonné. Vers une heure du matin nous étions déjà sur pied, nous regardions les soldats qui allaient se battre. A cinq heures nous fûmes obligés de partir car les Allemands étaient tout près et nos soldats faisaient sauter les ponts de la Meuse. Les habitants de cette ville et des environs fuyaient avec nous. Nous traversions beaucoup de villages et nous nous arrêtions quelques moments pour prendre un peu de repos. Nous arrivâmes dans le village de Dugny auprès de Verdun et nous y restâmes trois jours. Le troisième jour un train de bestiaux arriva, on nous y fit monter dedans car il n'y en avait pas d'autres, le wagon où j'étais avec ma famille était à découvert, ce jour là il pleuvait et nous étions très mouillés. Vers dix heures du soir, entre Dugny et St Mihiel, les Allemands qui étaient tout près nous bombardèrent deux fois, la deuxième fois le train fut coupé en deux, deux personnes furent tuées et le chauffeur blessé mortellement et le tender endommagé. Nous continuâmes notre chemin sans autres accidents. A Commercy et à Dijon on nous donna à chacun quelques friandises. A Marseille on nous distribua du pain avec quelques aliments. De cette ville nous fûmes dirigé sur Nice où l'on y resta deux jours. De Nice on nous renvoya à Grasse, nous y arrivâmes vers huit heures du soir. On nous conduisit au Fourneau Economique et on nous fit manger car nous avions très faim. Le lendemain on nous placa dans une maison.

Nous avons resté cinquante six heures dans le train sans descendre.



Nous avons resté cinquante six heures dans le train sans descendre.

Récit de Georges Laffineur

Belgique

DIXMUDE

André Vandaele

Un état des réfugiés adultes d'Antibes le 25 juillet 1916 indique la présence d'Alphonse Vandaele, un Belge de 41 ans (n° 144) employé à l'imprimerie Roux pour 3 F 50 par jour, et de Rénilde Vandaele, 29 ans, sans profession¹⁸. Un autre état du 1^{er} août 1915 par pays d'origine indique l'imprimeur avec deux enfants¹⁹.

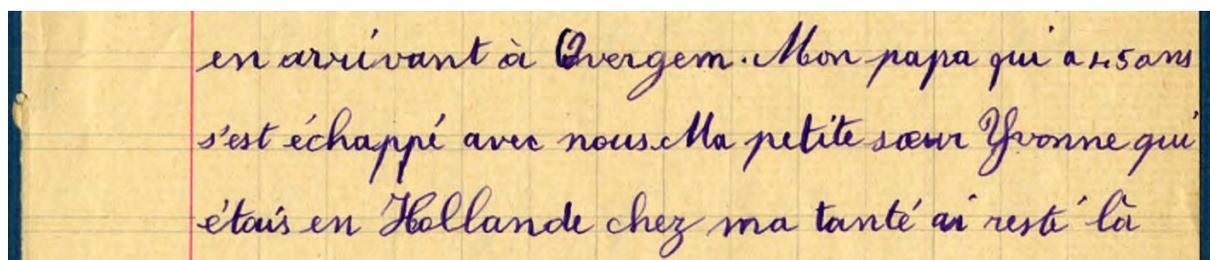
11 ans
Ecole de Garçons d'Antibes – 4^{ème} Classe

André Vandaele

Lundi 14 Février 1916
Comment les Allemands vinrent dans mon pays
Comment j'en fus chassé
Comme je suis venu dans le département des Alpes-Maritimes.

Je suis belge. Les allemands vinrent dans mon pays de Dixmude par Namur et Liège. Ils ont commencé à bombarder la ville de Dixmude le 7^e Octobre 1914. Je suis resté cinq jours et nuits dans la cave, le 12 Octobre. Dans un moment de calme je suis parti à Ghÿverinchove²⁰ à 4 ½ heures de l'Yzer où je suis resté chez M^{er} l'Instituteur jusqu'au 26 Février. En sortant de Dixmude j'ai été blessé au coude droit, le docteur de la troupe m'a soigné en arrivant à Overgem²¹. Mon papa qui a 45 ans s'est échappé avec nous. Ma petite sœur Yvonne qui était en Hollande chez ma tante a resté là-bas nous ne l'avons plus vue et nous avons resté 8 mois sans nouvelles.

Puis nous avons venu par Paris le 1^{er} Mars dans le Département Des Alpes Maritimes, papa, maman et moi. Depuis nous habitons à Antibes, papa travaille dans l'Imprimerie Roux. Yvonne elle écrit 2 fois par mois de Hollande.



Récit d'André Vandaele

¹⁸ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150.

¹⁹ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 153.

²⁰ Aujourd'hui Gijzenrinhove.

²¹ Faut-il comprendre Alveringem à mi-parcours du trajet qui mène de Dixmude à Gijzenrinhove en 3h30 de marche ?

Marne

ÉPOYE ET LAVANNES

Simonne Baligout

La famille Baligout habite un relai de chasse à l'écart entre quatre communes : Beine, Berru, Lavannes, Époye. La fillette dit venir d'Époye²² mais a été recensée administrativement en 1911 sur la commune de Lavannes, comptant 171 maisons, 153 foyers et 434 habitants. Le père, Abel, né en 1874 à Coulommès, est garde-chasse employé par Béry. Il est marié à Eugénie Joachim (née à Rilly-la-Montagne en 1876), et a deux enfants : Simone, née à Verzy en 1903 et Louis à Muizon en 1907. Le relais de chasse, à plusieurs kilomètres du village en direction de Berru a été complètement détruit par des bombardements français, étant en zone allemande²³. Des quelques Baligout demeurant dans la Marne, aucun n'a reconnu une parente en cette enfant.

Mercredi 23 Février 1916

Simonne Baligout
âgée de treize ans

Ecole de la Ferrage – Cannes –A[lpes]-M[aritim]es Cours supérieur

Comment les Allemands vinrent dans mon pays. Comment j'en fus chassée. Comment je suis venue dans le département des Alpes Maritimes.

Mon village était une petite commune de trois cent huit habitants, située dans le département de la Marne, à dix kilomètres de Reims, canton de Beine ; il s'appelle Epoye.

Nous ne demeurions pas au village, notre habitation était un rendez-vous de chasse. Mon père était garde-chasse et s'occupait en même temps des bois pour vendre et abattre les sapins. Ma mère gardait toujours la maison ; au moment de la chasse, c'était maman qui entretenait les appartements des propriétaires, riches industriels de Reims.

Nous dépendions de quatre communes : Beine, Berru, Lavannes, Epoye, mais pour aller aux trois premières, la route était mauvaise, il n'y avait une belle route que pour aller à Epoye ; comme j'avais une bicyclette, j'allais à l'école à Epoye. C'était une école mixte de quarante élèves.

En Août 1914, la guerre éclate, mon père part soldat à Sainte Marie à Pie, il gardait la voie de chemin de fer. Pour ne pas rester seules, nous avions un ami de Papa, un vieux monsieur, qui restait toujours avec nous ; nous ne pensions pas aux Allemands. Les journaux donnaient de mauvaises nouvelles ; malgré cela, nous disions « Oh ! ils ne viendront jamais jusqu'ici ». Un jour, nous étions sur la route, maman parlait avec des gendarmes, beaucoup de personnes s'approchaient. Avec la jumelle nous vîmes qu'elles portaient des paquets. Lorsqu'elles furent tout près, nous reconnûmes avec stupeur des réfugiés belges, la route en était noire, ils pleuraient, ils nous racontèrent que les Allemands les avaient chassés et avaient brûlé leurs villages ; c'étaient des femmes, elles avaient faim et soif. Nous avons beaucoup de pommiers, nous leur donnâmes des pommes, mais il n'y en avait presque plus, car nous avons

²² Arch. dép. Marne, 122 M 342, recensement de 1911 à Époye, commune de 92 maisons et 303 habitants en 1911 ; 122 M 343, recensement 1911, famille n° 3 (Lavannes).

²³ Éléments fournis par M. Alain Grethen.

tout distribué quelques jours avant aux soldats. Le lendemain, ce furent des réfugiés français et nous entendîmes le bruit du canon ; le soir, pour comble de malheur, un officier français à bicyclette vint à la maison et l'examina ; maman inquiète, lui demanda ce qu'il faisait « Madame, répondit-il, je vous engage à partir dès que nous verrez les troupes françaises repasser, car votre maison est le point de mire des canons des forts de Berru et de Nogent ». Maman se mit à pleurer et dit

« Je vais conduire les enfants chez maman, moi je saurai mieux me sauver seule ». Le lendemain, nous voilà partis, emportant tout ce que nous avons de précieux, nous avons caché du linge dans des placards sous la terre ; nous arrivons chez grand'mère à Rilly-la Montagne, elle fut contente de nous avoir près d'elle et elle ne voulut pas laisser aller maman le soir. Le lendemain matin, maman voulut prendre le train, mais il n'y en avait plus. Maman partit quand même à pied, en dépit des vingt kilomètres qu'il y avait à faire. Lorsqu'elle arriva, il n'y avait plus rien chez nous, les troupes françaises occupaient la maison et avaient tout pillé, tout saccagé, ils avaient lâché tous les chiens un seul restait ; lorsqu'il vit maman, il sauta au devant d'elle pour lui témoigner son contentement, la chèvre se promenait au milieu de la grande salle à manger ; maman pleurait en voyant tout ce désastre ; les officiers français lui criaient « Sauvez-vous, sauvez-vous, voilà les ulhans ». En effet, la fusillade crépitait, maman partit, le chien et la chèvre ne la quittaient pas d'un pas, elle passa ainsi devant plus de dix mille soldats. En arrivant à Berru, la chèvre entra dans une maison abandonnée [*sic*], maman poussa la porte et se sauva, suivie seulement du chien. Elle prit un litre d'eau à une fontaine et repartit. Elle arriva le soir à Rilly-la-Montagne chez ma grand'mère, exténuée, ayant fait quarante kilomètres dans la journée et n'ayant pris pour toute nourriture qu'un litre d'eau. Nous prîmes le parti de rester là et dans le cas où il faudrait partir, nous le ferions tous ensemble, mes grands parents, mon oncle, ma tante et nous. Le canon des forts faisait trembler la maison, l'ennemi avançait toujours, nous fîmes nos préparatifs pour partir dans la forêt, ma tante nous dit : « J'ai fait une bonne soupe, nous allons la manger avant de partir ». Nous déjeunions quand nous entendîmes crier : « Les Anglais ! » Vivement nous sortîmes. Des canons suivis de caisson, passaient sur la route, les hommes qui étaient dessus portaient des casquettes analogues à celles des Anglais et criaient : « Alliés, Alliés », les uns disaient : ce sont des Belges ; d'autres, mais non ce sont des Anglais ; enfin, peu importe, ils se disaient alliés. Le maire les régala au champagne, les habitants leur jetaient de l'argent, du tabac. Mais voilà qu'au milieu des autres passe un général coiffé du casque à pique. Stupeur générale ; tout le monde s'enfuit, remportant des bouteilles à moitié vides. Beaucoup se sauvèrent dans la forêt ; nous, nous restâmes car maintenant le danger était passé, ce qu'on redoutait, c'était leur arrivée. Ils s'établirent immédiatement en maîtres, mais ne commirent aucune atrocité. Ils nous dirent même que nous pouvions rentrer chez nous et que nous pouvions rentrer chez nous et nous n'avions rien à craindre, ils nous délivrèrent des laissez passer. Maman déclara qu'il y avait autant de danger chez grand'mère que chez nous et qu'il valait mieux aller sauver ce qui nous restait. Nous partîmes cinq jours après en voiture avec d'autres réfugiés. En arrivant, il y avait quatre chevaux morts dans la cour et cela infectait²⁴ ; nous prévînmes les autorités et le soir on venait nous débarrasser de cette pourriture. Comme les Français et les Allemands avaient passé très vite, ils n'avaient pas découvert le linge. Nous remîmes la maison en ordre et nous restâmes huit jours sans voir personne.

Les Allemands avançaient toujours sur Paris. Mais voilà qu'un jour, six cents prisonniers français passent, escortés d'Allemands, derrière eux passent des troupes allemandes et bientôt la maison est envahie. Que faire ? partir ? C'était le plus prudent, car les Allemands commençaient la retraite de la Marne et ils étaient plus méchants. Nous partîmes à Epoye et nous nous réfugiâmes chez l'homme qui était resté chez nous au mois d'Août. Alors commença une triste vie. Les Allemands ne nous donnaient pas à manger, de plus ils avaient pris le peu de vivres que les Français avaient laissés ; lorsqu'ils ne nous voyaient pas, nous allions rechercher sur les

²⁴ *Sic* pour infestait.

lieux où ils avaient abattu des moutons et des bœufs, les foies et la graisse qu'ils avaient laissés. Nous n'avions pas de pain, excepté un peu de pain noir que nous trouvions n'importe où. Un mois dura cette triste existence ; j'en tombai malade ; à ce moment un ami de papa nous offrit la maison de son beau-père qui était parti ; maman accepta et nous allâmes demeurer seules dans cette maison. Mais la maison était occupée par des Allemands ; on leur fit entendre qu'on ne les dérangerait pas, qu'on occuperait seulement la petite chambre qui ne leur servait pas ; ils acceptèrent et, à partir de ce moment, ils devinrent moins sauvages et nous donnèrent à manger. Cette fois, nous mangions à notre faim. Il fallait leur obéir, mais ils n'étaient pas cruels, ils n'ont fusillé qu'un homme, un ancien combattant de mil huit cent soixante-dix, ils avaient tort et ils ont fait preuve de lâcheté, mais l'homme avait tort aussi ; il avait consenti à boire avec eux, puis, pris de boisson, les Allemands et le malheureux Français s'étaient pris de querelle. Lorsqu'ils devinrent moins sauvages, ils vinrent demander qu'on lave leur linge ; comme maman n'avait pas de travail et que les vivres qu'ils nous vendaient étaient hors de prix, elle accepta ; il en vint d'autres, si bien que, pendant sept mois que nous sommes restés avec eux, maman n'a pas arrêté de laver ; ils ont bien payé, soit en monnaie, soit en vivres. Ils conduisaient le pays en maîtres, ils avaient nommé un maire, ils faisaient refaire les routes et battre le blé pour eux par les hommes du pays qui étaient revenus. Nous avons obtenu du commandant la permission d'aller visiter notre maison. A peine si nous la reconnaissions, tout était transformé : d'abord il y avait au moins mille soldats, ils avaient transformé les communs en chambre à coucher, les greniers de même, et ils avaient creusé des maisons sous terre dans tous les bois. Nous n'avons pas à nous plaindre des Allemands, leur tenue était correcte, car ils avaient des chefs très sévères.

Nous avons vécu sept mois avec eux ; pendant un mois nous avons été malheureux, et pendant six mois, la vie fut supportable. Ce que nous redoutions beaucoup, c'était le bombardement : chaque jour, les matelas et les vivres étaient descendus dans la cave, nous couchions les trois quarts du temps avec nos habits. Les maisons tremblaient à chaque coup de canon ; nous entendions aussi la fusillade et les cris des assauts à la baïonnette, les soirs où le temps était calme et quand le canon ne tonnait pas ; mais nous étions habitués à cette vie et nous n'y pensions plus. Un jour nous fûmes prévenus secrètement par la dame du maire que nous étions sur la liste des évacués, les Allemands avaient absolument défendu d'en parler.

Nos sommes partis vingt et une personnes du pays, le quatre Avril à huit heures du matin, on nous conduisit jusqu'à Saint-Masmes en autobus ; là, on nous embarque en chemin de fer et nous voyageons toute la journée, puis voilà que nous nous arrêtons et des soldats crient « Les hommes d'abord, dix minutes plus tard, c'était au tour des femmes, mais les hommes avaient disparu et nous ne savions pas où nous étions. Des femmes se désolaient, les vieilles surtout, pleuraient en appelant leurs maris ; enfin nous suivons la foule, nous sommes groupés par villages ; une pluie fine tombait, nous étions glacées, nous avons de la boue jusqu'en haut des souliers ; une pauvre femme d'Epoye avait cinq petits enfants ; il fallait en porter trois, les deux autres pouvaient marcher seuls : ils étaient âgés, l'un de six ans, l'autre de quatre ; elle avait beaucoup de paquets, dans le train, elle avait déchaussé les deux plus petits et n'ayant pas eu le temps de leur relacer les souliers, ils les ont perdus dans la boue ; malgré tout le monde qui l'aidait, elle avait bien de la peine. Enfin, après une heure de marche, nous arrivons devant un vieux moulin, les soldats ouvrent les portes des écuries et nous désignent nos chambres. Nous sommes harassés de fatigue, nous tombons les uns sur les autres, nous sommes au moins cent vingt dans cette toute petite étable ; il n'y a que très peu de paille et c'est dur, personne ne peut dormir, nous sommes si serrés. Enfin le jour se lève ; nous constatons que nous ne sommes pas seuls ; tous les bâtiments sont occupés, nous sommes onze cents et les hommes ne sont pas avec nous. Une cloche sonne, c'est l'appel au déjeuner ; le menu est simple et modéré : un peu de cacao à l'eau, sans sucre ; il me semble boire de l'eau avec du sable. Nous nous nettoyons comme pouvons, nous en avons grand besoin. Une voiture de foin arrive et l'on distribue le fourrage dans chaque étable. Comme le bâtiment est grand, beaucoup de personnes cherchent

asile ailleurs, nous ne sommes plus que soixante-trois personnes dans notre dortoir. A midi, nouveau menu, un peu de semoule délayée dans de l'eau chaude et c'est tout, ce n'est guère nutritif, mais il faut se résigner. Dans la journée, nous apprenons que nous sommes à Tournes, dans les Ardennes, près de Charleville et que les hommes sont dans un [sic] grande grange, près de la gare. Le soir, nous recevons un petit morceau de pain noir et du thé qui est- seulement de l'eau jaune. Au bout de quelques jours, beaucoup de vieillards tombent malades et meurent. On commence à murmurer, le commandant est un vrai type allemand de forte taille, la figure grosse et rouge, il a une forte moustache rousse, il nous assure que nous partirons bientôt, qu'il faut préparer les trains, mais nous n'y croyons pas, on parle de fuir. Parmi les réfugiés se trouve un prêtre qui a une certaine influence sur les Allemands, il nous rassure et nous dit de ne rien tenter, que nos partirons sous peu. Enfin, notre calvaire se termine un peu ; les gens du pays viennent nous vendre du lait, des œufs, du chocolat et des chaussures car nous en avons grand besoin ; ceux qui avaient de l'argent ont pu s'empêcher de mourir, car la nourriture était insuffisante. Le 18 Avril, on vient nous prévenir que c'est pour demain ; on nous groupe par communes et cinq cents sont désignés pour partir le lendemain matin à cinq heures ; nous sommes du nombre.

Le lendemain matin, des autobus viennent nous chercher pour nous conduire à la gare. On nous met dans un train de voyageurs allemand, les infirmières sont toutes gracieuses et pour qu'on ne dise pas de mal d'eux en arrivant en France, elles nous distribuent du chocolat. Enfin, nous voilà partis pour une destination inconnue. A Rethel, distribution de lard fumé et de pain noir ; la ville est bien ravagée, ce qui nous fait beaucoup de peine, mais au fur et à mesure que nous avançons, cela devient plus navrant ! Nous mourons de soif, il fait une chaleur épouvantable et le lard nous a altérés.

De temps en temps, on nous distribue un peu de thé et un peu de pain : voilà toute notre nourriture. Nous traversons le reste de la France, nous arrivons en Alsace ; deux petits garçons sont près du poteau frontière et agitent un petit drapeau français ; dans le jour, nous ne voyons rien que des saluts ; le soir, les fenêtres ouvertes laissent apercevoir des drapeaux français déployés dans l'intérieur éclairé ; tout le monde pleure ; nous continuons toujours ; une après-midi, je regardais à la portière, le train s'arrêta tout à coup et les Allemands descendirent accompagnés des infirmières ; ce qu'il y avait de surprenant, c'est qu'il n'y avait pas de gare ; à la gare voisine, le mystère s'éclaircit, un flot de demoiselles portant des brassards pénètrent dans le wagon suivies de soldats qui portent à leur képi des pompons rouges ; les demoiselles s'emparent des enfants, les soldats, des paquets, ce sont les Suisses, ils nous conduisent dans un hôtel ; là nous avons mangé du pain blanc et du café au lait, le pain nous semblait être du gâteau et nous en mangions par gourmandise ; on nous donna des vêtements, nous nous nettoyâmes, ce dont nous avons grand besoin. On nous fit visiter la ville, le soir, après le dîner, on nous chanta la Marseillaise et nous répondîmes par le cri de « Vive la Suisse » ; les Suisses sont compatissants ; tout le long du chemin, on nous donna des friandises. Nous fîmes encore un arrêt à Schaffausen où nous avons encore été très bien reçus.

Enfin, nous voilà en France : arrêt de deux jours à Evian-les Bains. C'est la première fois depuis dix-neuf jours que nous couchons dans un lit ; que cela semble bon ! Puis nous voilà encore repartis, cette fois pour Nice. Nous arrivons à dix heures du soir, le 24 Avril, on nous conduit en tramway à l'hôtel Belgravia, on nous sert du café au lait puis on nous donne des chambres : deux pour huit et trois lits, sans drap, sans couvertures, rien que les matelas ; le lendemain, encore du café au lait ! comme ma cousine demeure au Cannet, maman fait les démarches au bureau pour pouvoir y aller, on accepte et le soir nous sommes en famille, bien contents après tant d'épreuves de nous retrouver sains et saufs ; mais une mauvaise nouvelle nous attendait, papa était malade, dans un hôpital en Bretagne ; cependant depuis il a été réformé et il est venu nous retrouver ; tout le monde a été heureux de pouvoir revivre au milieu des siens et espérer.

SERMAIZE-LES-BAINS

Madeleine Koquert

Ce patronyme n'est pas recensé à Sermaize-les-Bains en 1911 et ne se trouve a priori pas dans les listes de réfugiés de la Marne accueillis à Nice en 1914, 1916 et 1919²⁵. Mais les enfants ne sont pas toujours recensés...

Madeleine Koquert – 10 ans

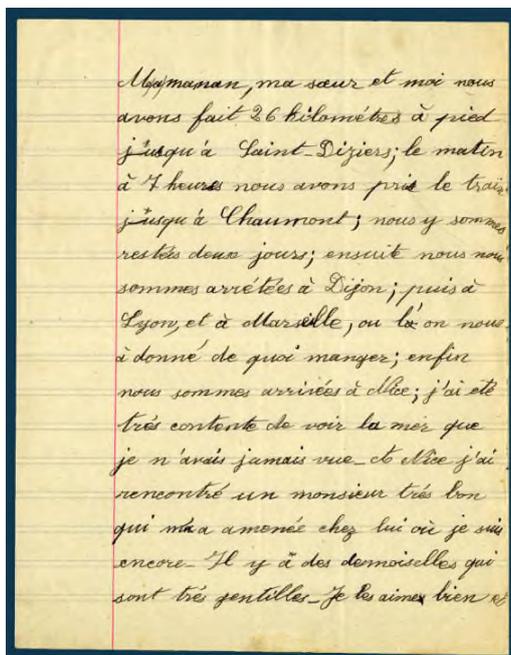
Cermaise-les Bains (Marne)
Rédaction

Comment les Allemands vinrent dans mon pays.
Comment j'en fus chassée
Comment je suis venue dans le département des Alpes-Maritimes

Les Allemands vinrent dans mon pays le lundi à 7 heures en chargeant à la baïllonnette.

J'en fus chassée par les Allemands qui lançaient des bombes sur les maisons. Nous nous étions réfugiées dans la cave. Mais à minuit les soldats français nous ont dit de partir.

Ma maman, ma sœur et moi nous avons fait 26 kilomètres à pied jusqu'à Saint-Diziers ; le matin à 7 heures nous avons pris le train jusqu'à Chaumont ; nous y sommes restées deux jours ; ensuite nous nous sommes arrêtées à Dijon ; puis à Lyon, et à Marseille, où l'on nous a donné de quoi manger ; enfin nous sommes arrivées à Nice ; j'ai été très contente de voir la mer que je n'avais jamais vue. A Nice j'ai rencontré un monsieur très bon qui m'a amenée chez lui²⁶ où je suis encore. Il y a des demoiselles qui sont très gentilles. Je les aime bien et je les remercie beaucoup du bien qu'elles me font.



Récit de Madeleine Koquert

²⁵ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150 et 153, recensements des réfugiés de Nice, 1914-1919.

²⁶ Il serait peut-être identifiable aux Arch. dép. Alpes-Maritimes, sous-série 10 R.

Meurthe-et-Moselle

ROUVES

Le fils de l'instituteur [Jean Dupuis]

L'arrivée des Allemands le 20 août 1914 dans Rouves est un des récits les plus terribles²⁷. Claude Georges, petit-fils du maire de Rouves, Alexandre Georges, abattu par les Allemands à leur arrivée, a identifié ce fils de l'instituteur de Rouves comme Jean Dupuis.

Jean Dupuis est né le 16 décembre 1891 dans le village. Son père Camille (né à Éply en 1864) y est instituteur et secrétaire de mairie depuis 1890 environ. Sa mère, Louise Gigneux (née en 1864), vient de Clémery²⁸.

À leur arrivée le 20 août, les Allemands, prennent l'instituteur pour le maire.... La famille part en exode. Après la guerre, l'instituteur achèvera sa carrière où il l'avait commencé, dans le village de Rouves. Son attitude à l'arrivée de l'ennemi et sa longue carrière dans le village sont couronnées en 1921 par une mention dans le journal officiel et en 1923 par une médaille de chevalier de la légion d'honneur et le titre de citoyen d'honneur de la commune décerné lors d'une cérémonie simple et émouvante avant son départ à la retraite, après 33 ans de service, en présence du préfet et non loin de la tombe du maire tué exécuté le 21 août 1914. La presse s'en fait l'écho²⁹.

Quant à son fils Jean, notre écolier, il a habité Nice très longtemps en tant qu'agent principal d'assurance 8, rue Blacas et s'y est marié avec Charlotte Borgio le 13 septembre 1934. Il a pris sa retraite à Sospel dans l'arrière-pays niçois. Il est resté en lien avec les communes de Rouves et Clémery en Meurthe-et-Moselle et notamment avec la famille Georges, se rendant régulièrement chaque année dans la région. Gardant un fort attachement pour la Lorraine et ses mirabelles, il avait fait venir de la terre de Rouves à Sospel pour ses plantations de mirabelliers. Il est décédé à Nice, le 19 septembre 1976 sans enfant³⁰.

DÈS LE DÉBUT DE LA GUERRE, des patrouilles de cavalerie allemandes sillonnent le pays, chaque jour se sont des rencontres avec des patrouilles françaises, elles échangent des coups de fusil et souvent des coups de sabre et l'on doit faire enterrer les victimes, hommes et chevaux.

Dans le village on a recueilli et caché un blessé qui avait reçu plusieurs coups de lance et de sabre au cours d'une rencontre. Ce blessé ayant fait le mort pour ne pas être fait prisonnier, pour être bien sur qu'il était mort, les allemands lui tirent trois coups de revolver, mais

²⁷ Voir le récit de l'abbé Charles Rolin, *La Défense du couronné de la Seille*, éd. Berger-Levrault, 1934 (référence aimablement communiquée par M. Maurice Bielebot, de Rouves).

²⁸ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, 6 M 33/463, recensement de la population, 1911.

²⁹ *L'Est républicain*, 13 février 1921 (journal officiel) ; 3 et 20 mai 1923, 22 juin 1923 (légion d'honneur) ; 9 juillet 1923 (citoyen d'honneur). En ligne sur : <http://www.kiosque-lorrain.fr/> (vu le 10 août 2006).

³⁰ L'ensemble des éléments nous a été indiqué par M. Claude Georges.

heureusement aucune des balles ne l'atteint ; de plus, ils lui donnent un nouveau coup de lance sur le pied, ce coup lui écrase un doigt. Après quelques jours de soins, ce blessé est déguisé en moissonneur et accompagné de jeune femme également déguisée, il regagne les lignes françaises à la barbe des Allemands.

Le 20 Août, vers neuf heures du matin deux compagnies du 8^{ème} régiment bavarois de Metz arrivent dans le village, tirant des coups de fusil dans toutes les directions poussant des hurlements de bêtes fauves. A coups de hache ou de crosse de fusil, ils brisent les portes et les fenêtres et mettent le feu à cinq maisons.

Pendant ce temps, d'autres gardent toutes les issues de la nôtre (maison d'école, mairie, téléphone), mon père est brutalement tiré dehors et fouillé. Il a sur lui un petit canif ; l'allemand lui bourre [*sic*] sur la figure puis il lui rend. Mon père rentre à la maison et il est gardé en otage avec ma mère.

Un sous-officier, qui parlait très bien français, baïonnette au canon me fait faire le tour de la maison, il me fait passer le premier ; dans toutes les pièces, il pique les murs avec sa baïonnette, fouille les murs et les armoires. A la salle de mairie, au premier étage, il jette par la fenêtre, les fusils de chasse que les habitants du village avaient apportés avant l'invasion, d'autres soldats les ramassent et s'en servent pour briser les fenêtres de la maison d'en face, (maison du Maire), et je suis poussé dans la chambre où sont mes parents ; nous sommes gardés comme otage.

Peu de temps après, mon père et moi sommes conduits près de la fontaine, un capitaine nous bourre brutalement un quart d'eau dans la bouche (il craint que l'eau ne soit empoisonnée) et nous oblige à boire.

Nous sommes reconduit à la maison, mais bientôt nous sommes incommodés par une fumée âcre, nos yeux et ceux des sentinelles qui nous gardent coulent, cette fumée provient des maisons voisines car elles flambent toutes. Pendant que les écuries et les engrangements de la maison qui se trouve en face la nôtre brûlent, les soldats pillent le corps de logis, ils attèlent les chevaux et voitures et emportent tout, linge, literie, provisions de ménage, vins, etc..., nous voyons un soldat qui sort de la maison avec un jambon piqué dans sa baïonnette, une saucisse dans la main gauche et dans la main droite il tient un gros morceau de lard dans lequel il mord à pleine bouche....., la sâle brute, la graisse lui coulait de chaque côtés de la bouche.

Vers deux heures de l'après-midi, nous sommes conduit devant un capitaine entre quatre soldats, baïonnette au canon. Celui-ci est assis près d'une maison qui brûle, et à quelques mètres de lui il y a un cadavre, c'est celui du cafetier du village que ce célèbre capitaine a tué lui-même de deux coups de revolver au cœur.

Le capitaine s'avance vers nous, le revolver au poing, il cause français mais très lentement car il cherche les mots qu'il faut employer.

Il demande à mon père s'il était le bourgmestre ; il lui répond que non, qu'il est l'instituteur ; alors il nous tient le langage suivant :

Votre village il est très mauvaise, les habitants ils ont tiré sur nous. Mon père lui dit que c'est impossible, toutes les armes du village ayant été remises à la Mairie, et qu'un sous-officier en a pris possession. Sur un ton de grande colère il dit « Che vous dit que si ». A ce moment un obus français éclate à une petite distance de nous, il baisse le dos et la main qui tient le revolver sur la poitrine de mon père. Puis il continue, voici ses paroles « Vous allez recommander le calme à votre population, si le village il n'est pas calme, je vous fusillerai, votre dame et votre fils, puis se tournant vers le cadavre : voilà un mort, il faut le faire enterrer dans le cimetière, vous chercherez du monde pour l'enterrer. ».

Puis sur un commandement bref, les quatre soldats nous encadrent et nous ramènent à la maison. Dans cette partie du village, trois autres maisons flambent.

Le capitaine nous avait causé en français et les militaires qui nous gardaient n'avaient pas compris, je faisais tout ce qu'il m'était possible pour leur faire comprendre qu'il fallait nous

laisser sortir pour exécuter les ordres de leur chef, mais à tout ce qu'on leur disait ils répondaient invariablement « c'est fou restez z'écôle ». Voyant qu'il était impossible de nous faire comprendre, nous attendions les foudres du capitaine, quand ils amenèrent un nouvel otage, c'est un luxembourgeois naturalisé français depuis 25 ans et qui a un fils et un gendre à la guerre, ce dernier est blessé – nous expliquons les ordres du capitaine à cet homme qui les traduit aux sentinelles, et lui-même nous déclare qu'il vient d'enterrer le cafetier et un jeune homme de seize ans qui avait également été tué.

Alors seulement une sentinelle consent à accompagner mon père dans le village pour recommander le calme à la population, tous ces pauvres gens étaient bien calme, tous étaient terrorisés par ces brutes.

C'est en faisant le tour du village que mon père rencontre le Maire³¹, et lui rend compte des ordres du capitaine ; spontanément il veut prendre ses responsabilités et se fait conduire devant le capitaine par un soldat.

Au bout d'un certain temps, le Maire et sa famille sont amenés avec nous en otage. A chaque instant, se sont des officiers qui viennent nous voir, c'est d'abord un officier de hussard de la mort, puis un officier de ulhan, le monocle à l'œil qui tient ces propos en français au Maire « M. le Maire je ne vous félicite pas, votre commune il n'est guère calme. » Après, c'est un médecin major, qui, dans un français très correct reproche au Maire que les habitants du village sont mauvais, et qu'ils ont tiré sur la troupe, le Maire prétend que non, et que toutes les armes qui étaient dans le village étaient à la Mairie, mais ce major nous dit que le matin même, il a dû se baisser dans un sentier entre des murs, pour éviter des coups de feu. Ce qui démontre qu'il est menteur ce major, c'est qu'il n'y a aucun sentier du côté du village qu'il désignait. – Après, c'est un sous-officier qui vient réclamer du pain, posant son revolver sur la poitrine de ma mère.

Vers cinq heures, on amène encore des otages, ce sont trois hommes, qui depuis le matin ont les mains liées derrière le dos, ils ont été promenés partout, plusieurs fois, les soldats qui les conduisent font fait [sic] le simulacre de tirer sur eux.

A six heures du soir, tous les habitants sont chassés de chez eux, sans avoir le temps ni le droit de prendre ni un vêtement, ni leur argent, ceux qui ne sortent pas assez vite sont menacés de la baïonnette, les otages sont également chassés, sauf le Maire qui est gardé. Nous sommes tous réunis au milieu du village, gardés par un bande de soldats. A ce moment le capitaine s'approche de nous le revolver au poing et nous crie « Vous êtes tous des vaches ».

Après divers commandements en allemands, une trentaine de soldats nous conduisent au moulin de Clémery. Il est sept heures du soir, nous sommes environ 120, notre triste cortège comprend cinq septuagénaires et vingt trois petits enfants dont l'ainé n'a pas sept ans. Là, nous prenons de la paille dans la ferme du moulin qui est abandonnée, et nous nous installons sous des peupliers ; les enfants pleurent, ils ont faim, un jeune homme qui a trouvé une gamelle de soldat va traire des vaches abandonnées qui cherchent leur nourriture dans les prés, le lait est donné aux enfants, un de mes amis qui a trouvé un paquet de biscuits de soldat m'en donne un, je le mange, car depuis sept heures du matin nous n'avons pris aucune nourriture.

Vers huit heures, un soldat nous dit qu'il faut immédiatement partir, si nous ne partons pas de suite ils vont tirer sur nous, et défense de passer la seille sur ce pont du moulin de Clémery, il faut aller au pont de Port sur Seille qui se trouve à trois kilomètres en aval.

Nous partons à travers les prés, à travers les champs, il fait nuit, arrivé au pont de Port sur Seille, comment passer, allons nous trouver les français ou les allemands ?

Après bien des hésitations, nous nous avançons, le pont est barré à l'aide de voitures, de herses, de fagots, de chaines, de fil de fer barbelé, nous passons ce barrage avec bien des difficultés. Au village de Port s/ Seille, presque tous les habitants vont dans les caves, les

³¹ Il s'agit d'Alexandre GEORGES. Un portrait a été publié dans *L'Est républicain* le 21 août 2014 : <http://www.estrepublicain.fr/guerre-et-conflit/2014/08/21/il-y-a-100-ans-jour-pour-jour-le-martyr-d-alexandre-georges>.

prussiens ont bombardé le pays dans la journée et quelques maisons brûlent : mais nous apprenons que l'armée française s'est retirée du côté de la forêt, nous nous dirigeons de ce côté.

Au bout d'un certain temps, nous rencontrons une patrouille française ; enfin nous respirons librement, nous ne verrons plus de prussiens.

Immédiatement, nous sommes conduit de poste en poste et nous arrivons dans un petit village le 21 Août vers deux heures du matin. Là, nous nous reposons dans une grange jusque quatre heures puis nous continuons notre chemin.

Ce jour là, nous nous mettons en relations avec la préfecture de Nancy qui prend des mesures nécessaires pour évacuer les habitants de Rouves et d'autres localités qui avaient subi le même sort.

Le samedi 22, mon père tombe malade et nous ne pouvons accompagner ces malheureux, mais nous promettons de les rejoindre, ce que nous essayons de faire le cinq Septembre. A cette date, nous quittons Bar-le-Duc, pour Chaumont et Troyes, car d'après certain renseignements nous pensions retrouver les habitants de notre village dans une de ces deux villes. Nous arrivons à Chaumont le 6, vers sept heures du matin. Dans la matinée, nous nous rendons à l'Hôtel de Ville et à la Préfecture, mais on ne peut nous dire où sont dirigés les habitants de Rouves. A midi, nous prenons le train pour Troyes, nous arrivons dans cette ville le lendemain 7 à quatre heures du soir, nous avons mis vingt huit heures pour faire 97 kilomètres. Pas plus qu'à Chaumont, à Troyes nous ne trouvons traces de nos compatriotes. Impossible de sortir de cette ville, on ne peut pas pénétrer à la gare, enfin le 9 nous apprenons par les journaux que tous les étrangers sont priés de quitter la ville et doivent se trouver à l'Hôtel de Ville à une heure de l'après-midi. A l'heure indiquée nous sommes à l'Hôtel de Ville, là, nous trouvons une grande quantité de réfugiés et le Maire conduit tout le monde à la gare. Nous attendons jusqu'à six heures du soir le train qui doit nous emmener mais à ce moment, l'administration de la gare fait annoncer qu'elle ne peut emmener personne. Nous voulons sortir de la gare, impossible, la consigne est formelle, personne ne rentre en ville, nous sommes obligés de passer la nuit dans la cour de la gare. Enfin le 10, vers six heures du matin, je rencontre un officier de connaissance qui faisait les fonctions de sous-chef de gare, il nous fait prendre des billets pour Chatillon s/s Seine, nous pensions rester dans cette ville ou dans les environs quelques jours seulement, car mon père voulait retourner en Meurthe-et-Moselle avant le premier Octobre se mettre à disposition de L'Inspection académique.

A Chatillon s/s Seine, défense de descendre du train, l'état major du général Joffre est là, nous continuons jusqu'à Is-sur-Tille, à la gare de cette dernière localité on nous fait partir sur Dijon, car Is-sur-Tille est occupé par la manutention d'un corps d'armée. Nous arrivons à Dijon à 4 heures du soir, nous sommes conduits dans un refuge où l'on nous sert un bouillon et nous sommes bien aise de nous étendre sur de la paille, où l'on fait comme dit Paul Déroulède, son lit à sa taille.

De Dijon, nous voulons retourner en Meurthe-et-Moselle mais l'autorité militaire refuse de délivrer des billets pour ce département, de plus on nous oblige à partir sur le midi.

On nous fait quitter Dijon le 11, nous passons par S^t Amour, Lyon, Marseille, et le 13, nous arrivons à Nice.

Des renseignements qui nous sont parvenus depuis, il résulte que le Maire de Rouves, après avoir assisté à la destruction de ce qui restait de sa maison, a été fusillé puis enterré, mais si mal, que ses mains n'étaient pas recouvertes de terre. Les Allemands avaient posé une épitaphe ainsi conçue : « Ici repose le corps du Maire de Rouves, condamné à mort le 20 Août 1914 ».

Chez nous il ne reste que les meubles éventrés et pillés de leur contenu, linge et literie ont disparu, et même on nous assure que les Allemands sont venus de Metz avec des camions automobiles pour déménager les maisons.

BLAINVILLE-SUR-L'EAU

Lina Birgel

Lors du recensement de 1911, la famille habite rue Saint-Dominique à Blainville³². Elle est alsacienne, donc de nationalité allemande. Joseph est né à Kutzenhausen (Bas-Rhin) en 1874 et sa femme à Bischwiller (Bas-Rhin) en 1879 où sont également nés leurs enfants Anna le 7 janvier 1902, Lina le 20 août 1903 et Louis le 17 mai 1905³³. Les parents sont fileurs. Après la guerre, Lina se marie à Pouxieux dans les Vosges avec Louis Marcel Lambolez le 1^{er} avril 1922.

Lina Birgel

Cannes

Composition française

Comment les Allemands vinrent dans mon pays.

Comment j'en fus chassée. Comment je suis venue dans le département des Alpes Maritimes.

Développement

Je suis du pays de Blainville du côté de Lunéville département de la Meurthe et Moselle. Trois semaines après la déclaration de la guerre. Les Allemands sont arrivés dans le pays ils ont demandé du café et du pain. Après ils ont cassé les fontaines et les magasins ils ont demandé la clef pour aller dans le château du maire ils ont cassé les meubles. Nous étions dans la cave pour nous cacher il y avait deux Allemands de chaque côté ils voulaient nous fusiller dans la cave femmes et enfants heureusement il y avait une dame qui leur a dit que c'était des femmes et des pauvres enfants. Le troisième jour les Français ont surpris les Allemands qui étaient entrain de faire un pont pour aller à Nancy après avoir chassé les Allemands. Les Français ont mis des canons devant la maison. Nous sommes partis par ce que nous avons peur que les Allemands envahissent de nouveau le pays. Puis après on nous a donné un billet de route pour aller à Mirecourt où nous sommes restés trois jours. Ensuite on nous a donné un billet de train pour aller à Dijon. en arrivant à Dijon on nous a fait débarquer pour aller dîner puis vers 4 heures du soir on nous a conduits à la gare où on nous a fait prendre le train sans savoir où nous allions. Le lendemain vers 5 heures du soir nous sommes arrivés à Marseille on nous a fait prendre le train pour Cannes en chemin nous avons rencontré des soldats qui portaient sur le front et à chaque gare des dames de la croix rouge nous offraient à boire et à manger. En arrivant à Cannes il y avait toute la population Cannoise qui nous regardait puis on nous a fait rentrer dans une grande salle d'attente là on nous a donné du café au chocolat pour les grandes personnes et du lait pour les petits bébés quand nous avons fini de manger on nous a conduits dans une petite salle où on nous a fait rester toute la nuit puis vers 6 heures du matin on nous a conduits à l'hôtel Paradis puis à l'hôtel de France et puis à l'hôtel Montfleury où nous restâmes trois mois. Enfin mes parents ont loué un appartement au suquet Rue du Prè. Je vais à l'école de la Rue Macè mes compagnes sont très gentilles et mes maitresses font tout pour me faire oublier mon chagrin.

Lina Birgel
agée de 12 ans
2^e classe.

³² Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, 6 M 33/75, recensement de 1911.

³³ Arch. dép. Bas-Rhin, 4 E 46/35, naissances à Biswiller, 1902. Ana est décédée à Valdoie (territoire de Belfort) le 16 septembre 1955. 4 E 46/35, naissances à Biswiller, 1903. 4 E 46/56, naissances à Biswiller, 1905. Louis est décédé à Vesoul (Haute-Saône), le 19 décembre 1949.

BIONVILLE

Georgette Receveur

Peu avant la guerre, le recensement de population de 1911 donne une photographie de la famille³⁴. Elle habite dans le hameau des Noirs Colas : y sont indiqués Valentin Bellony Receveur (Bionville, 1876), le père bucheron, marié à Marie-Anne Régis (Abreschviller, 1878) et leurs trois enfants nés à Bionville : Edmond (1903), Léa Marguerite (1905), Cécile (1908). On suppose que Georgette et la « Léa Marguerite » indiquée dans le recensement ne sont qu'une seule et même enfant, les recensements pouvant parfois contenir aussi des erreurs liées aux différences entre nom d'usage et nom d'état civil.

Le père apparaît dans la liste des lorrains réfugiés dans les Alpes-Maritimes et la principauté de Monaco dressée le 15 mars 1915 et publiée par la presse³⁵. Une liste manuscrite pour la ville de Nice mentionne en août 1915 parmi les civils rapatriés par l'Allemagne³⁶ Bellony, Jeanne (?), Edmond, Georgette et Cécile Receveur, alors logés à l'hôtel de Venise à Nice.

Georgette
Receveur
10 ans

Mercredi 16 Février 1916
Ecole Fuon-Cauda 4^e Classe

Comment les Allemands vinrent dans mon pays ?
Comment ils me conduisirent en Allemagne ?
Comment j'ai vécu là-bas ?
Comment je suis revenue en France ?

Les Allemands sont arrivés à Bionville dans la nuit.
Nous avons été chassés de notre pays.

On nous a donné une demiheure pour nous préparer. Nous avons été dans le village voisin où nous avons passé la nuit couchés sur de la paille. Le matin, on nous a donné du café noir, avec un morceau du pain noir à chacun. Ensuite on nous a fait monter dans de grandes automobiles qui nous ont conduits à Chirimetz³⁷. On a distribué des poires, du pain, du chocolat aux enfants ; puis nous sommes partis pour Strasbourg, où nous avons été enfermés en prison pendant trois semaines. Comme nourriture on nous donnait avec du pain noir, du rata avec des clous de girofles, du poivre, du sel en grande quantité. Après nous avons resté 3 semaines ; puis à Monnetier où on a resté 9 semaines. De là nous sommes venues à Nice en chemin de fer par la Suisse.

³⁴ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, 6 M 33/74, recensement de 1911.

³⁵ *L'Est républicain*, 1^{er} avril 1915. En ligne sur : <http://www.kiosque-lorrain.fr> (vu le 10 août 2016).

³⁶ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150, réfugiés prisonniers civils rapatriés d'Allemagne, août 1915, réfugiés n° 405-409.

³⁷ Comprendre Schirmeck.

Jules Sayer

Lors du recensement de 1911³⁸, la famille Sayer habite le hameau des Noirs Colas. Tous sont nés dans le village : Joseph, le père (en 1862), patron boulanger, Joséphine, la mère (née Duhaut en 1863) et leurs enfants : Fernande (née en 1892) et Jules (né le 12 avril 1904).

Joséphine doit être évacuée par le convoi du 30 juin 1915 avec son fils de 11 ans. Sa nouvelle adresse à Cannes, hôtel du Prince de Galles est connue dès le 13 juillet, relayée par le Bulletin de la Meurthe-et-Moselle, publié par la société d'assistance aux réfugiés et évacués de Meurthe-et-Moselle³⁹. Un recensement de réfugiés le 10 juillet 1915 à Cannes indique aussi la présence de Joséphine, 52 ans, originaire de Bionville, avec fils à charge⁴⁰.

Après la guerre, on retrouve la famille à Bionville. Joseph, le père, y est maire en 1928. Son épouse Joséphine décède en octobre 1928⁴¹. Quant à Jules, deviendra maire du village voisin d'Allarmont. Il est décédé le 26 avril 1978. Son action en tant que résistant, passeur et maquisard durant la Deuxième Guerre mondiale a été racontée par un de ses fils, Michel, dans l'ouvrage La guerre dans les Vosges à l'âge des jeux de billes édité à compte d'auteur chez Jouve à Paris en juillet 2004⁴².

Sayer Jules
12 ans

Cannes (A.M.)
Ecole Montleury

Impressions d'un réfugié Venu par l'Allemagne

Comment les Allemands vinrent dans mon pays ?
Comment ils me conduisirent en Allemagne ?
Comment j'ai vécu là-bas ?
Comment je suis revenu en France ?

Développement

Le deux août 1914 au moment où la guerre éclata avec l'Allemagne. Moi un petit enfant de dix ans habitant la commune de Bionville (meurthe et moselle) que les Allemands ont envahie le vingt trois août 1914. Vers une heure du soir un obus éclata en face notre maison qui prevenait nos soldats que l'ennemi était là. Alors une longue bataille s'engagea, mais les soldats Français trop faible refoulèrent, les Allemands entrèrent dans mon pays et demandèrent après le maire qui était mon père, mais lui était caché en forêt parce qu'il avait entendu dirent

³⁸ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, 6 M 33/74, recensement de 1911.

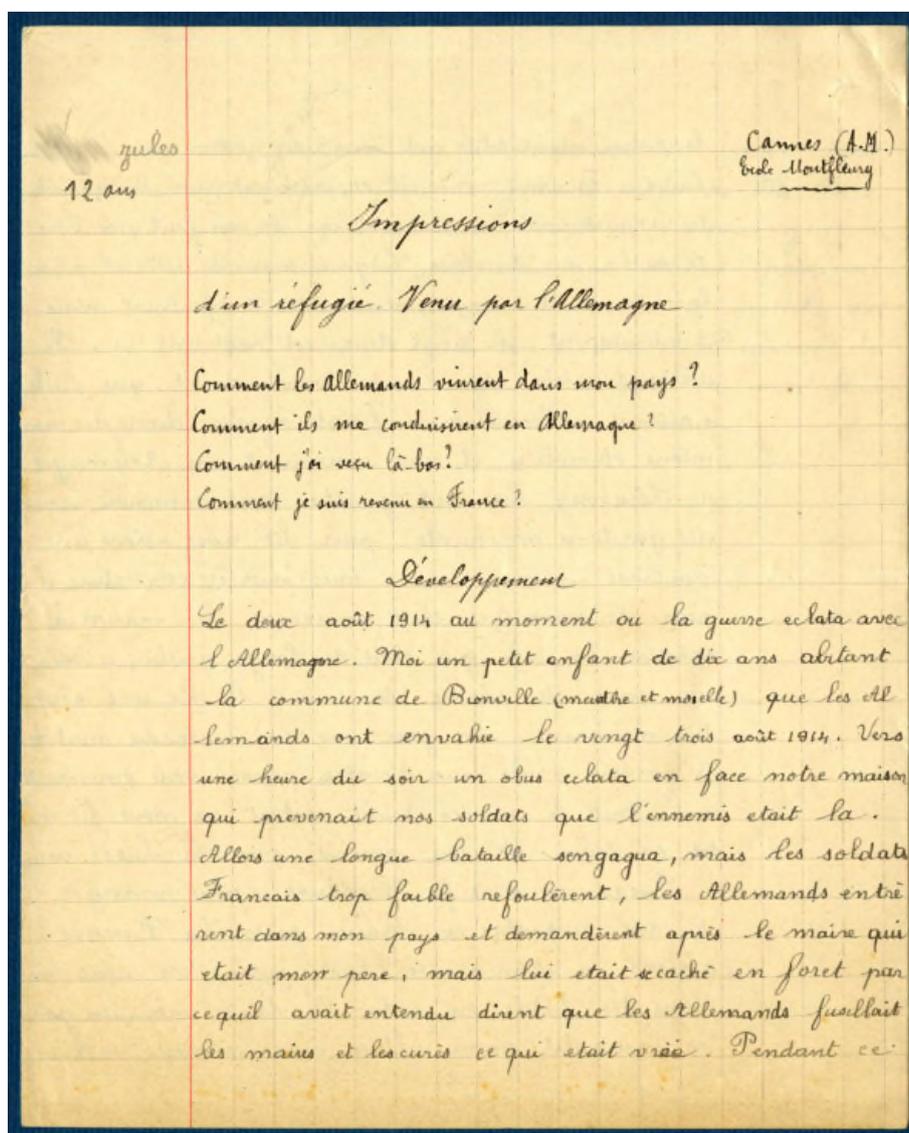
³⁹ Bulletin de la Meurthe-et-Moselle. Organe de la société d'assistance aux réfugiés et évacués de Meurthe-et-Moselle, 13 juillet 1915. En ligne sur : <http://www.kiosque-lorrain.fr/> (vu le 10/8/2016).

⁴⁰ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 153. Il est recensé à Bionville avant la guerre en 1911 (Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, 6 M 33/74) et indiqué comme né en 1903.

⁴¹ L'Est républicain, 25/10/1928, avis de décès. En ligne sur : <http://www.kiosque-lorrain.fr/> (vu le 10/8/2016).

⁴² Éléments recueillis grâce à MM. Louis Barba, Gérard Sayer, fils de Jules Sayer, et Mme Vignerot à qui nous ne savons combien exprimer notre gratitude.

que les Allemands fusillait les maires et les curès ce qui était vrèé. Pendant ce les autres emportaient le vin avec le revolver ou le fusil chargé, la nuit venu il se couchèrent sur les plancher des appartements se remuant car il ne fait pas bon se coucher sur du bois. Le jour vin ils allèrent plus loin puis le vingt septembre 1914 il refoulerent mais ils redescendirent le vingt deux est resterent la. Le dix sept octobre 1914 ils vinrent nous dirent qui fallait partirent. Alors ils nous firent montée dans des camions otomobiles et nous emmenèrent en Allemagne a Strabouz la ont y resta trois semaine avec des gardiens mècheants, pour lit nous avions une paillase en copos avec trois minces couverture, pour la nourriture etait mauvaise le matin a six heures du café qui etait de lorge grillée, a midi une purée de pomme de terre, le soir une soupe très mauvaises. un jour vers six heures du matin le gardien vint nous dirent « préparé vous pour partirent tout le mondes etaiet content on nous fit montés en train et lon partient pour la Suisse arrive en Suisse on nous fit decendrent pour manger et lon remonta en train pour la France arrives a Annemasse (haute savoie) on nous mis dans des hotels, on resta la trois moi, un jour on nous dit quon allais nous envoyé a Nice on partit a deux heures du soir on arriva deux jour après dans la grande ville de Nice ou on y resta deux jours le troisieme jours on demanda des personnes qui voulait partirent a Cannes maman demanda a partire est lon nous l'ogua a l'hotel de France la maman menvoja a l'ecole de mont fleury ou je suis encore maintenant.



Récit de Jules Sayer

GERBÉVILLER

Madeleine Hédin

Marie Madeleine Hédin est née le 13 avril 1905 à Gerbéviller. Son père, Ambroise Pierre, 33 ans y est facteur, et sa mère, Sidonie Descauvelle, 27 ans, mère au foyer. La famille comprend deux autres filles nées aussi dans la commune en 1900 et 1908⁴³. Épouse Martini, Madeleine est décédée à Nice le 31 mai 1953⁴⁴.

Ecole de filles rue Vernier
2^e classe

Madeleine Hédin âgée de 12 ½ ans à l'hôtel de Venise
Avenue Malauséna N° 31.

Les Allemands ont bombardé à Gerbéviller. Le 26 Août 1914 (Meurthe et Moselle) A 6 heures du matin nous nous sommes sauvés avant leur arrivée. Quand ils sont arrivés ils ont commencé à piller, et à brûler après ils ont fusillé de nombreuses personnes sans aucun motif ? Ils ont tué l'ancien maire de chez nous devant sa fille et ils n'ont pas voulu qu'elle l'embrasse pour la dernière fois ; ils ont coupé les bras et les jambes tout par petits morceaux à un garçon de 15 ans devant sa mère qui ne pouvait rien dire. Ils ont brûlé toutes les maisons ; sur 1600 maisons il en reste peut-être 20 qui sont à peu près bonnes. Après le départ de chez nous, nous avons été à Charmes de Charmes à Mirecourt et de Mirecourt à Charmes nous sommes venues à Nice reçus par tous sans argent, sans vêtements sauf ce que nous avons sur le dos c'était tout. Nous avons eu de la chance de ne pas être prisonnières. Si nous étions restés quelque jours plus tard nous aurions été tuées ou fait prisonnières.



*Ruines de Gerbéviller, de son château et de la chapelle du château,
photo de presse de l'Agence Rol, Bib. nat. de France, Gallica (images libre de droits)⁴⁵*

⁴³ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, 6 M 33/220, recensement de 1911, qui prénomme toutes les filles Marie. Les archives hypothécaires de Nice (Arch. dép. Alpes-Maritimes, 1260 W 0248.), vol. 155, case 297 conservent trace de Marie Justine Lucienne, née le 25 sept. 1908 à Gerbéviller, couturière célibataire acquérant un bien à Nice en 1954.

⁴⁴ Renseignements trouvés par le maire et Mme Marie-Thérèse Helgen.

⁴⁵ <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b69083523> (aspect d'une rue, 44 987, ici reproduite),

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b6908344j> (rue Gambetta, 44 979),

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b6908351p> (ruines du château 44 986),

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b6908354x> (ruines chapelle du château, ici reproduite).

MAMEY

Charles Gosserez

Charles Gosserez est l'aîné : il né en 1906 à Mamey avant une sœur, Marcelle (1908) et deux frères, René (1910) et Maurice (7 mois à l'automne 1914). Il habite en 1911 rue sur L'Orme. Ses deux parents, Célestin (né en 1880), bûcheron, et Fanny Mathiot (née le 9 mars 1885⁴⁶) sont nés dans le village⁴⁷.

Une liste des réfugiés à Nice établie en 1914 mentionne l'arrivée le 11 septembre⁴⁸ de la mère avec ses quatre enfants de 8, 6, 4 ans, et 7 mois. Elle loge alors à l'hôtel de Venise. Leur état sanitaire est jugé bon à l'arrivée et ils sont indiqués comme vaccinés !

Gosserez Charles
Âgé de 10 ans
Mamey

Ecole Rothschild (garçons) 6^e classe

Comment les Allemands vinrent dans mon pays
Comment j'en fus chassé.
Comment je suis venu dans le département des Alpes Maritimes

Les Allemands entraient dans mon pays.

Ils étaient de l'autre côté d'un bois, ils le bombardait pour être sûr s'il n'y avait pas de soldats dans le bois. Quand il fut sûr qu'il n'y avait personne, ils entrèrent.

II. On fut chassé après un furieux bombardement. Quand il eut vu le bombardement je suis allé en laissant nos affaires et nos bêtes. Avant de partir j'ai vu les Allemands ils étaient habillés en gris. Ils ont resté une nuit, ils ont tué deux vieillards un ils l'ont jeté dans un puits parce qu'il ne voulait pas leur donner son argent. Ils en ont envoyé une cinquantaine d'otage du village et les autres ont pu fuir.

Je suis parti avec ma famille et après avoir marché pendant plus de cinq jours nous sommes arrivés à Pagny-sur-Meuse. Là on prit le train jusqu'à Nice et on fut conduit à l'hôtel de Venise.

⁴⁶ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150, réfugiés n° 250 : lieu de naissance à la lecture incertaine paraît ici différent de Mamey : « *Manshieu* » ?

⁴⁷ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, 6 M 33/339, recensement de 1911.

⁴⁸ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150, réfugiés n° 251-254.

OLLEY

Albert Henrion

Albert Henrion, qui écrit ce récit, est le fils de Justin Henrion, indiqué comme maréchal ferrant ou patron forgeron d'Olley (Puye, 1871-) et d'Émilienne née Balthazard sa femme (Olley, 1873-). Lors du recensement de la population de 1911, le couple a quatre fils tous nés à Olley : Émile (1899), Fernand (1901), Albert (le 28 janvier 1905)⁴⁹ et Constant (1909)⁵⁰. En août 1915, est enregistrée par la ville de Nice l'arrivée d'Émile, Fernand et Albert, logés à l'hôtel de Venise⁵¹. Un autre état des réfugiés par département d'origine, établi au 6 juillet 1915, indique la présence d'Émile Henrion, 17 ans, né à Olley et y résidant, réfugié avec deux frères et sans profession⁵².

Après la guerre, Albert s'est marié dans son village d'Olley le 7 avril 1934 avec Marguerite Jeanne Valdenaire. Il est décédé à Charleville-Mézières, le 27 avril 1998.

Henrion Albert
(élève de la 2^e classe)

Ecole : Fuon Cauda

Je suis du pays d'Olley. canton de Conflant département de Meurthe et Moselle. Quand les Allemands sont venus dans mon village un aréoplane allemand est venu dans mon village voir s'il n'y avait pas de Français. Le lendemain matin une Patrouille Allemandes est arrivée à six heures. Puis une Patrouille française à travers les blés. Plus tard sont venues quatre automobiles allemandes. Le lendemain il y a eu une bataille. Les allemands ont placé des mitrailleuses à coté du village pour que les Français ni avancent pas. Des compagnies allemandes sont venues dans les granges. Il est venu de l'artillerie allemande et le capitaine nous faisait arracher des pommes de terre pour ses soldats. Je suis restée cinq mois avec eux. Un dimanche a 11 heures il est venu douze voitures. Ils nous ont menés à la gare et ils nous ont menés en Allemagne a Rastad ils on fait descendre les hommes depuis 16 ans jusqu'à 50 ans. Ils nous ont embarqués pour la Suisse. Les Suisses nous ont menés dans une maison ? Ils nous ont embarqués pour donner à manger et des vêtements . Ils nous ont embarqués pour la Savoie. Je suis resté trois semaines à l'hôtel de la Grenette. Ils nous ont embarqués pour Niçe je suis a l'hôtel de Veniçe

– Henrion Albert

⁴⁹ État civil gracieusement transmis par la mairie.

⁵⁰ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, 6 M 33/407, recensement de 1911.

⁵¹ 10 R 150, liste des réfugiés à Nice, août 1915, réfugiés n° 249-251.

⁵² Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 153. Mme Patricia Gaul, du cercle généalogique de Meurthe-et-Moselle, indique une naissance le 28 janvier 1905 à Olley.

XEUILLEY

Marin Mattioli

La famille, de nationalité italienne, s'installe en Lorraine à Xeuilley après la naissance de Marin à Tatti en 1905. Le père, italien originaire de Tatti en Italie (1868), est manœuvre chez Tisson, tandis que l'épouse, Marthe née Mongeot (Paris, 1883) y est patronne brodeuse. Naissent à Xeuilley Jean, en 1907, puis Marcel en 1909. Ils habitent Grande Rue en 1911⁵³. Marin arrive le 29 octobre 1914 dans les Alpes-Maritimes. Sur les listes de réfugiés de novembre 1914 figurent aussi son père Jean, 46 ans, marié, étranger autorisé, sa mère Marthe Mongeot, Jean-Louis (7 ans), Marcel (5 ans) et Micheline (2 ans)⁵⁴. Il y est encore lors de la mise à jour de la liste le 6 juillet 1915⁵⁵. On ne les voit plus dans les liste des réfugiés de Levens en juillet 1916 et septembre 1919.

Mattioli Marin – 12 ans
(Réfugié de Xeuilley – M. et M^{lle})

Commune de Levens
Ecole de Garçons

Rédaction

Comment les Allemands vinrent dans mon pays – Comment j'en fut chassé –
Comment je suis venu dans le département des Alpes-Maritimes.

Developpement

Les Allemands étaient près d'entrer dans mon pays, étant déjà à Lunéville. C'était le Mardi 8 Septembre 1914. Par ordre militaire, nous quittons avec mes parents notre maison de Xeuilley (Meurthe et Moselle) pour aller on ne sait où. On nous a bien dit que l'on nous enverrait à Soulosse où l'on nous dira l'endroit vers lequel nous irons définitivement. Nous partons toute la famille à 3 heures du matin emportant quelques effets dans un sac. C'est en demandant ici et là le chemin que nous arrivons à Colombey-les-Belles. Nous sommes très fatigués moi et mes frères d'avoir marché durant toute la journée. Mon frère Jean à 7 ans, Marcel 5 et moi 9. Ma maman mène ma petite sœur de 2 ans dans une petite voiture. Tout le long de ce chemin nous ne faisons que rencontrer d'autres personnes qui, comme nous ont été obligées de partir ; à la mairie de Colombey on nous donne un bon lit pour nous coucher. Dès le matin il se met à pleuvoir, mes parents sont tristes et moi qui suis le plus grand de mes frères je comprends que c'est surtout à cause de nous ; car comment allons nous partir et il faut partir. A 9 heures du matin le temps s'est éclairci : « Allons, les enfants en route ! » nous disent nos parents et nous voilà de nouveau sur le chemin ; cette fois nous ne faisons que côtoyer des automobiles militaires qui emmènent des réfugiés hors des zones dangereuses. Je les envie ceux-là, car je voudrais bien être avec eux. Enfin, cahin, caha, nous arrivons en vue de Soulosse. Là, toute la contrée est pleine de soldats, où l'on nous dit : « Il faut partir, personne ne s'arrête ici ! ordre militaire ! ». Il est presque nuit et maman nous dit « Il faut marcher, petits » Mon plus jeune frère pleure, il ne peut plus avancer et pour comble de malheur, il pleut. Que fait maman ?

⁵³ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, 6 M 33/595, recensement de 1911.

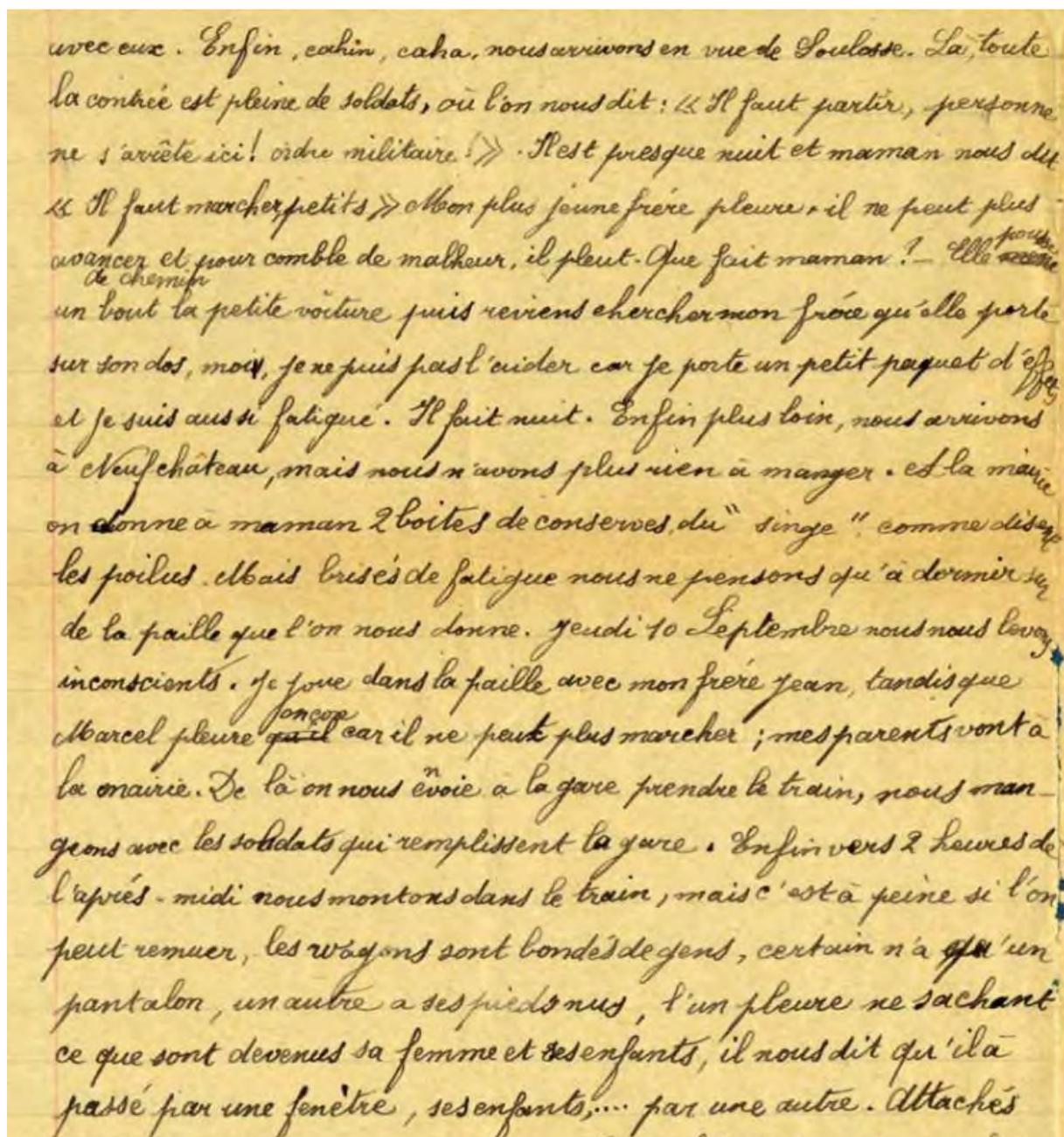
⁵⁴ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150, listes des réfugiés à Levens, 29 nov. 1914, juillet 1916 et septembre 1919.

⁵⁵ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 153, listes des réfugiés de Meurthe-et-Moselle à Levens, 6 juillet 1915.

Elle pousse un bout de chemin la petite voiture puis reviens chercher mon frère qu'elle porte sur son dos, moi, je ne puis pas l'aider car je porte un petit paquet d'effets et je suis aussi fatigué. Il fait nuit. Enfin plus loin, nous arrivons à Neufchâteau, mais nous n'avons plus rien à manger. A la mairie on donne à maman 2 boîtes de conserves du « singe » comme disent les poilus. Mais brisés de fatigue nous ne pensons qu'à dormir sur de la paille que l'on nous donne. Jeudi 10 septembre nous nous levons inconscients. Je joue dans la paille avec mon frère Jean, tandis que Marcel pleure encore car il ne peut plus marcher ; mes parents vont à la mairie. De là on nous envoie à la gare prendre le train, nous mangeons avec les soldats qui remplissent la gare. Enfin vers 2 heures de l'après-midi nous montons dans le train, mais c'est à peine si l'on peut remuer, les wagons sont bondés de gens, certain n'a qu'un pantalon, un autre a ses pieds nus, l'un pleure ne sachant ce que sont devenus sa femme et ses enfants, il nous dit qu'il a passé par une fenêtre, ses enfants, ... par une autre. Attachés au train il y a des wagons pour les soldats, d'autres pour les blessés, d'autres pour les réfugiés. Le train est si long qu'on n'en voit ni le commencement ni la fin et nous allons doucement, doucement. C'est ainsi que nous arrivons à 8 ou 9 heures du soir à Dijon. Là nous sommes attendus. Des baraques en planches ont été installées mais une bise aigüe souffle qu'il y fait très froid ; mais il y a de la soupe prête, toute chaude ainsi que du lait et nous pouvons nous restaurer. Puis nous couchons dans un beau théâtre tout neuf rempli de paille ; il y fait bon, mais cela ne vaut pas mon bon lit. Le lendemain c'est samedi. Des dames de la Croix rouge sont venues et nous font changer de chemises et nous donnent l'indispensable pour continuer car nous allons repartir. Après un bon diner l'on nous ramène vers la gare et l'on nous arrange en cercle : Pourquoi ?... Nous sommes anxieux pas pour longtemps heureusement. Voici un monsieur tout galonné. Le gouverneur commandant, je crois ; il nous dit à tous :

« Mes enfants, vous voilà partis pour le Midi ; mais ce ne sera pas pour longtemps, 3 ou 4 mois au plus, et nous tous de nous recrier, mais il nous impose silence et continue : « je ne vous dis rien de sûr qu'une chose c'est que la guerre va très bien. Partez, soyez tranquilles on ne vous abandonnera pas ». Nous reprenons le train jusqu'à Lyon où nous arrivons à 7 heures du matin. La salle d'attente se remplit de réfugiés, mais des dames de la Croix rouge donnent du lait et du chocolat aux enfants, du saucisson et du fromage aux grandes personnes. Ma sœur a un furoncle à la cuisse, c'est encore ces dames qui lui font un pansage provisoire et lui bandent toute la jambe, nous ne nous arrêtons pas longtemps. On remonte dans le train, et c'est cette fois pour poursuivre jusqu'à Marseille. Tout le long du parcours l'on apporte des choses aux blessés, car nous en avons toujours dans notre train, ainsi qu'aux réfugiés : des bananes, des raisins, des oranges, des figues. Je regarde de tous mes yeux et voici que nous entrevoyons la mer. Ah ! c'est moi qui étais content, je me disais que j'irais peut être en barque, car pour moi c'est la première fois que je la vois et je regarde de tous mes yeux. Enfin nous voici à Marseille, j'entends parler, que parle-t-on ici ? ce n'est plus le Français, c'est le patois marseillais, hommes et femmes se croisent et se parlent sans que je comprenne un seul mot. Marseille, nous descendons du train, nous voici troupeau humain sur le quai ; l'on nous fait attendre. Bientôt arrivent les personnes chargés de nous restaurer, l'on nous fait aller dans une place où il y a de grands jardins et de gros piliers, on nous installe à une table, on nous donne du pain du saucisson et à chacun un verre de vin. Puis nous repartons tous à la gare où nous achevons la nuit ; l'un est couché sur un sac, l'autre sur le pavé, moi sur un sac mais cependant nous pouvons dormir un peu. Voici le jour, il faut reprendre le train mais pour aller jusqu'à Nice, il sera grand temps que nous arrivions car nous sommes tous éreintés. Et dire que nous devons tous ces malheurs aux Boches. Les wagons sont cependant meilleurs et le train roule beaucoup plus vite, nous n'entendons plus le roulement du canon comme lorsque nous sommes partis et lorsque nous descendons du train on nous emmène : une partie à l'hotel de Suède, l'autre, je ne sais où. L'on nous apporte des sièges pour nous reposer. Après avoir délibéré sur ce qu'on allait faire de nous, on nous conduit dans un garage où nous pouvons nous coucher sur de la paille que l'on nous apporte toute propre, d'autres avaient déjà dormi là avant nous. Le lendemain un

Monsieur venait nous demander et nous emmenait dans une grande maison : (Rue Grimaldi) où il nous logea au 5^{ème} étage. Pendant près de 2 mois nous sommes restés là allant prendre les repas au Lait Maternel (Rue Fodéré), nous allions à l'école (Rue des Beaumettes). Puis un beau jour vint où la personne chez laquelle nous restions voulut louer sa maison et l'on nous envoya à l'hôtel de Venise. Nous restâmes juste un jour pour repartir à Levens ou nous nous efforçons d'apprendre le plus à l'école en attendant le jour prochain nous l'espérons ou nous retournerons en toute sécurité dans notre village de Xeuilley.



avec eux. Enfin, cahin, cahà, nous arrivons en vue de Soulasse. Là, toute la contrée est pleine de soldats, où l'on nous dit : « Il faut partir, personne ne s'arrête ici! ordre militaire! ». Il est presque nuit et maman nous dit « Il faut marcher, petits » et mon plus jeune frère pleure, il ne peut plus avancer et pour comble de malheur, il pleut. Que fait maman? Elle ^{prend} ~~voit~~ un bout ^{de chemin} la petite voiture puis revient chercher mon frère qu'elle porte sur son dos, moi, je ne puis pas l'aider car je porte un petit paquet d'effets et je suis au ^{de} fatigue. Il fait nuit. Enfin plus loin, nous arrivons à Chefchaïen, mais nous n'avons plus rien à manger. Et la maie on donne à maman 2 boîtes de conserves, du "singe" comme disent les poilus. Et puis brisés de fatigue nous ne pensons qu'à dormir sur de la paille que l'on nous donne. Jeudi 10 Septembre nous nous levons inconscients. Je joue dans la paille avec mon frère Jean, tandis que Marcel pleure ^{son copain} car il ne peut plus marcher; mes parents vont à la mairie. De là on nous envoie à la gare prendre le train, nous mangeons avec les soldats qui remplissent la gare. Enfin vers 2 heures de l'après-midi nous montons dans le train, mais c'est à peine si l'on peut remuer, les wagons sont bondés de gens, certains n'ont qu'un pantalon, un autre a ses pieds nus, l'un pleure ne sachant ce que sont devenus sa femme et ses enfants, il nous dit qu'il a passé par une fenêtre, ses enfants, ... par une autre. Attachés

Exode de Marin Mattioli

MEUSE

APREMONT-LA-FORÊT

*Henri Collet*⁵⁶



*Henri Collet est né à Apremont-la-Forêt le 29 septembre 1902*⁵⁷. Son père, Albert, 29 ans (né en 1873 à Apremont)⁵⁸, y est facteur rural et sa mère, Marie Ribon, épouse Collet âgée de 25 ans, née en 1877 à Broussey-en-Woëvre, est femme au foyer. Ils se sont mariés le 25 novembre 1899⁵⁹.

*Marie Collet, vigneronne, arrive à Nice par le convoi du 21 octobre 1914*⁶⁰ avec Henri (11 ans), Adrienne (10 ans), Germaine, 2 ans (Apremont, 2 janvier 1912 - 24 décembre 2004) et Marcel (3 mois et demi, mort en bas âge). Ils sont alors logés à l'hôtel de Venise. Elle arrive le 26 octobre dans la commune de Levens, où elle est de nouveau recensée le 29 novembre 1914 puis le 25 juillet 1916. Elle a alors 51 ans et subvient aux besoins de la famille en effectuant le ménage chez Olivier Petin (?) pour 2 F 50 et a alors trois enfants à charge. Apparaît cette fois sur le recensement son fils aîné Germain Collet 18 ans (Apremont, 1^{er} août 1898-1919), désigné comme manœuvre. Celui-ci mourra sur le front à la fin de la guerre⁶¹. La famille n'apparaît plus dans la liste des réfugiés de Levens de septembre 1919⁶². Après la guerre, elle retourne à Apremont. Un dernier frère, André, y naît alors (vers 1921 ou 1922⁶³-2009). Il est demeuré avec sa famille dans la maison familiale d'Apremont reconstruite après la guerre. Lors du recensement d'Apremont en 1926, le père est indiqué comme ouvrier agricole et le couple a encore trois enfants à demeure : Henri, Germaine et André⁶⁴.

*Henri se marie à Apremont le 2 mai 1939 avec Suzanne Rouyer*⁶⁵. Classe 1922, il participe à la campagne de France 1939-1940, est fait prisonnier le 22 juin 1940 et libéré le 5 juin 1945. Il est ensuite demeuré agriculteur à trois kilomètres de son village natal, à Loupmont, jusqu'au décès de son épouse et est mort à Commercy le 1^{er} décembre 1981⁶⁶.

⁵⁶ La biographie a pu être écrite grâce à la famille d'Henri Collet que nous remercions également pour la photographie, sa belle-sœur, Mme André Collet, et M. Jacky Tonichon.

⁵⁷ Arch. dép. Meuse, état civil d'Apremont en ligne.

⁵⁸ Arch. dép. Meuse, 6 M 23, recensement, 1926.

⁵⁹ Arch. dép. Meuse, 1 E 12, tables décennales d'Apremont ; un fils Marcel est né le 19 sept. 1900 (2 E 12/16).

⁶⁰ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150, liste des réfugiés de Nice en 1914, réfugiés n° 1936-1940 (cette liste comporte des erreurs d'orthographe, et autres), liste des réfugiés de Levens en 1914, n° 16-20.

⁶¹ Germain Collet est l'aîné de sept enfants. Deux garçons sont morts en bas-âge. Recruté pour la guerre au bureau de Verdun, classe 1918, n° 1413, il est incorporé à compter du 20 avril 1917. Il meurt à l'ennemi le 28 avril 1919 à l'ouest de Hangard (Somme). L'acte de décès est transcrit le 13 mars 1920 sur l'état civil d'Apremont-la-Forêt. Il reçoit la médaille militaire à titre posthume et est cité dans le *Journal officiel* du 2 octobre 1920 (<http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/>) ; Arch. dép. Meuse, 1 R 673 (<http://archives.meuse.fr>).

⁶² Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150.

⁶³ 1921 d'après les souvenirs familiaux, 1922 d'après le recensement de 1926 (Arch. dép. Meuse, 6 M 23, recensement, 1926).

⁶⁴ Arch. dép. Meuse, 6 M 23, recensement, 1926.

⁶⁵ Acte de mariage à Apremont.

⁶⁶ Arch. dép. Meuse, 2 E 12/16, mention en marge de l'acte de naissance.

Commune de Levens – École de garçon Composition Française

Collet Henri

13 ans – (réfugié d'Apremont- Meuse)

Question :

Comment les Allemands vinrent dans mon pays

Comment j'en fus chassé ?

Comment je suis venu dans les Alpes-Maritimes

Developpement

Le 18 Septembres 1914 un aéroplane allemand vint planer vers sept heures du matin sur notre petit village d'Apremont-la-Forêt. Les forts du Camp des Romains, de Liouville puis celui de Gironville commencèrent à tirer sur lui et sur l'ennemi qui s'avancait. Le bombardement du village commence presque aussitôt. Il était alors huit heures du matin ; malgré les boulets et les bombes incendiaires qui tombaient sur notre pauvre petit village, tous les habitants sortirent des maisons. Les gendarmes faisant le tour du village invitaient les habitants à rentrer chez eux en fermant les portes et fenêtres : Cependant les bombes tombaient toujours ; l'une d'elles tombait sur l'abattoir, qui venait à peine d'être construit, une deuxième écrasait la maison d'un propriétaire qui était venu s'y réfugier, un cultivateur avec sa famille de Montsec, village situé à cinq kilomètres plus à l'ouest du notre. Il y eu là sept victimes. Le nombre des bombes cessaient de tomber allait en augmentant. La maison de ma grand'mère subit le même sort avec beaucoup d'autres ; Tous les habitants se réfugièrent dans les caves d'un grand château situé au bout du village. Trois cents habitants d'Apremont et d'ailleurs se trouvent là, consternés et s'adressaient au Tout Puissant pour venir à leurs secours. Vers cinq heures du soir, le maire d'Apremont qui était avec nous prit la parole et nous dit que nous ferions peut-être bien de partir plus loin. Comme la nuit approchait le bombardement s'était un peu ralenti et une partie des habitants se rendirent chez eux où ils trouvèrent une partie des maisons écrasées, les vitres demolies, la vaisselle brisée et les lits couverts de terre. Cependant nous donnâmes à nos bêtes porcs, vaches, poules, lapins, des vivres pour trois jours croyant revenir bientôt. Nous prîmes quelques vêtements à la hâte, du sucre, du pain, et du café et nous voilà partis ; Malgré la nuit les bombes sifflaient toujours et de temps en temps nous étions obligés de nous coucher à terre. Nous arrivâmes vers les huit heur du soir au village de Mékrin. Là nous étions à l'abri du danger, nous pumes nous reposer un peu dans les granges de ce village, le lendemain au jour nous prîmes du café. Les soldats français qui étaient là nous informèrent qu'ils allaient faire sauter les ponts et qu'il fallait partir au plus tôt possible Aussitôt vers la ville de Commercy où nous avons campé, dans les casernes pendant un mois. Nous étions là environ douze cents. Un jour on fit appeller les chefs de familles. Nos mamans, nos papas étant mobilisés et on nous à fait monter sur un train qui partait pour le midi. Après avoir pris nos noms et prénoms. Un grand nombre de réfugiés étant arrivés pour prendre nos places il nous fut impossible de retourner chez nous, nous arrivâmes ainsi à Dijon. Dans l'après-midi où nous changeâmes de train puis nous voilà repartis pour Lyon et Marseille et puis pour Nice où nous déjeunâmes à la gare, et couchâmes à l'hôtel Terminus. Le lendemain on nous a conduit à l'hôtel de Venise ou nous restâmes trois jour et de là on nous a fait partir pour Levens où nous sommes arrivés le 26 Octobre à cinq heures du soir. Depuis cette époque, mes parents sont logés chez M. Gasiglia quand à moi en arrivant à Levens je suis rentré chez M. Reinard qui avait demandé un petit garçon réfugié. Là je suis toujours bien soigné ; aussi je le remercie beaucoup de ce qu'il à fait pour moi, j'en garderai bien longtemps un souvenir ému et je tâche d'être bien sage pour lui prouver toute ma reconnaissance.

C.H.

BÉTHINCOURT

Anna Périn

La famille Périn est arrivée le 13 septembre 1914 à Nice : la grand-mère paternelle Euphémie Périn, 73 ans, la mère Uranie et ses trois filles Clotilde (14 ans) Anna (11 ans) et Marie (5 ans). La famille a été accueillie à l'hôtel du Tsarewitch⁶⁷. L'état sanitaire de la famille est bon. Elle est vaccinée.

Un état des réfugiés établi le 30 septembre 1916⁶⁸ mentionne désormais la présence du père, Ernest Périn originaire de Béthincourt (né vers 1873), en même temps que son épouse Uranie-Marie née Poncelet (née le 10 mai 1875⁶⁹), Clotilde (Béthincourt, 27 juillet 1900-Verdun, 11 mai 1987)⁷⁰, Marie et Anna⁷¹. La fille aînée, Clotilde, se maria après la guerre à Nice le 30 janvier 1926 avec Pierre Morel⁷².

Anna Périn née le 1^{er} Avril 1903

Ecole de Filles rue Vernier
1^{ère} Classe
Composition française

Comment les Allemands vinrent dans mon pays ? Comment j'en fus chassée ? Comment êtes-vous venue dans le département des Alpes-Maritimes ?

Nice le 18 Février 1916

J'habite Béthincourt village situé sur la rive droite de la Meuse ; lors de la défense du passage de la Meuse, l'armée française fut obligée de reculer devant l'ennemi qui arrivait en grand nombre pour assiéger la forteresse de Verdun. Le premier septembre vers six heures du soir, les fantassins se retiraient vers Bar-le-Duc et le lendemain matin, l'artillerie repassait ; ce même jour, les premiers obus boches commençaient à tomber au village, il y eut un cheval tué et un trou énorme où l'obus avait tombé. Les derniers soldats français venaient de passer lorsque arrive une patrouille allemande composée d'une vingtaine de uhlans : les uns la lance, les autres, le revolver à la main, ils demandèrent s'il y avait des soldats français au pays et puis ils voulurent voir le maire qu'ils gardèrent comme otage pendant deux jours ; il allait manger chez lui entre deux soldats baïonnettes au canon, il fut remplacé par l'adjoint et par un conseiller. Pendant les cinq jours où nous restâmes avec eux, ils ne maltraitèrent personne, mais pillèrent les maisons inhabitées.

Le dix septembre, au matin, vers huit heures, un capitaine allemand accompagné du maire faisait le tour du village et donnait les ordres suivants : tous les habitants doivent quitter le pays avant onze heures sans emporter ni vivres, ni vêtements et sans emmener de bétail. Ils ne devront pas séjourner dans les villages occupés par les troupes allemandes et se dirigeront sur

⁶⁷ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150, réfugiés n° 910-914, recensement des réfugiés à Nice, 1914 : la famille est alors orthographiée Perrin. Les deux femmes sont mentionnées dans la liste des réfugiées du 15 mars 1915 publiée dans *L'Est républicain*, 1^{er} avril 1915. En ligne : <http://www.kiosque-lorrain.fr> (vu le 10 août 2016).

⁶⁸ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150 ou 153, liste des réfugiés par département et commune d'origine, 1916.

⁶⁹ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150, liste des réfugiés de Nice, 1914, réfugiée n° 910.

⁷⁰ Arch. dép. Meuse, 1 E 52, tables décennales et 2 E 51/3, actes de naissances de Béthincourt.

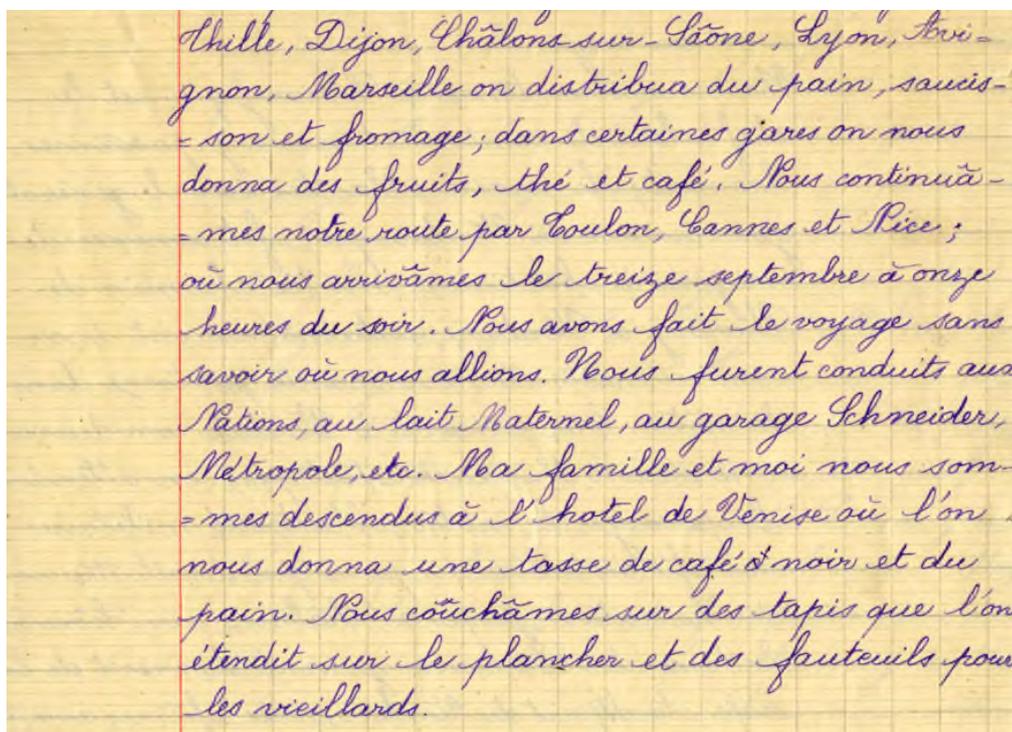
⁷¹ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 153.

⁷² Mention marginale dans l'acte de naissance.

Verdun. Tous ceux qui persisteront à rester ou qui désobéiront à cet ordre seront fusillés ; tout le monde partit sauf quelques vieillards et un malade. Deux jeunes hommes qui habitaient à deux km du village dans un moulin furent fait prisonniers des allemands, un est encore en Allemagne, l'autre est rentré en France. Pour nous sortir du pays, ils nous firent réunir sur une place à l'entrée de Béthincourt, nous passons entre des militaires qui nous fouillent afin de s'assurer que nous n'emportons pas de vivres ; un vieillard ayant un bout de pain dans sa poche, un teuton le lui enleva et le jeta ; le long de la route, les fantassins ennemis qui y étaient échelonnés nous sifflaient les uns la Marseillaise, les autres nous riaient au nez.

Nous nous rendîmes à Charny qui est le chef-lieu de canton et nous y passâmes la nuit ; le maire alla trouver le général gouverneur de Verdun qui fit amener des wagons à bestiaux moitié chemin de Charny à Verdun ; certains étaient découverts et nous étions soixante quatorze dans le nôtre. En passant à Verdun un deuxième train d'évacués était garé en attendant le passage du nôtre, l'autorité militaire nous fit distribuer du pain qui devait être notre nourriture jusqu'à Châlons-sur-Saône où les dames de la croix rouge nous donnent de la soupe. Au départ de Verdun, nous fûmes avertis de tenir les portes et les volets des wagons fermés ; les allemands aux environs de Banoncourt⁷³ bombardèrent les trains, quand nous arrivions dans cette contrée ils tirent sur nous ; nous avons passé cette nuit [sans] lumière. A Commercy on distribua des madeleines et du lait chaud pour les enfants.

Nous suivîmes la vallée de la Meuse, puis nous passâmes à Neufchâteau, Chalindrey, Is sur Thille⁷⁴, Dijon, Châlons-sur-Saône, Lyon, Avignon, Marseille on distribua du pain, saucisson et fromage ; dans certaines gares on nous donna des fruits, thé et café. Nous continuâmes notre route par Toulon, Cannes et Nice ; où nous arrivâmes le treize septembre à onze heures du soir. Nous avons fait le voyage sans savoir où nous allions. Nous furent conduits aux Nations, au lait Maternel, au garage Schneider, Métropole, etc. Ma famille et moi nous sommes descendus à l'hôtel de Venise où l'on nous donna une tasse de café noir et du pain. Nous couchâmes sur des tapis que l'on étendit sur le plancher et des fauteuils pour les vieillards.



Thille, Dijon, Châlons-sur-Saône, Lyon, Avignon, Marseille on distribua du pain, saucisson et fromage ; dans certaines gares on nous donna des fruits, thé et café. Nous continuâmes notre route par Toulon, Cannes et Nice ; où nous arrivâmes le treize septembre à onze heures du soir. Nous avons fait le voyage sans savoir où nous allions. Nous furent conduits aux Nations, au lait Maternel, au garage Schneider, Métropole, etc. Ma famille et moi nous sommes descendus à l'hôtel de Venise où l'on nous donna une tasse de café noir et du pain. Nous couchâmes sur des tapis que l'on étendit sur le plancher et des fauteuils pour les vieillards.

Récit d'Anna Périn

⁷³ Comprendre Bannocourt.

⁷⁴ Is-sur-Tille.

Suzanne Gérard

Notre écolière est née à Béthincourt le 24 décembre 1902. Son père, Ernest alors âgé de 42 ans y est cultivateur et sa mère a 36 ans⁷⁵. La fillette a un frère aîné, Henry Alfred (Béthincourt, 22 février 1898-Thionville, 10 mars 1963).

La famille Gérard arrive probablement par plusieurs trains à Nice, avec quelques complexités relevées par l'administration lors des différents recensements de la famille !

- Une première liste mentionne l'arrivée le 13 septembre 1914 d'Ernest (Béthincourt, 15 juillet 1860-), cultivateur à Béthincourt, de sa femme Clotilde, de Suzanne (11 ans) et Anatole (66 ans) logés à l'hôtel de Venise puis à partir du 14 septembre à l'hôtel du Tsarewitch.
- Une autre liste établie en octobre 1914 mentionne l'arrivée, le 23 septembre⁷⁶, de Mme Gérard née Henri (54 ans), cultivatrice, indiquée comme la « mère ». Elle mentionne à nouveau Clotilde Gérard (48 ans, sœur), Suzanne (11 ans, fille) et Anatole Gérard (66 ans, beau-frère). Ils sont hébergés à l'hôtel « Tsarewicht ».
- Une troisième liste relevant les chefs de famille, publiée dans L'Est républicain le 1^{er} avril 1915 recense Henri-Ernest et Anatole-Pierre à Nice.
- En 1916 on recense Clotilde Gérard née Boulanger (la mère), avec Suzanne, Henry (son frère) et Alfred⁷⁷.

Suzanne Gérard est cousine germaine avec Lucile Boulanger (de Dannevoux) dont on conserve aussi un récit de l'évacuation. Leurs mères sont sœurs. Après la guerre, la famille n'apparaît plus sur les recensements de population de Béthincourt en 1926 et 1931⁷⁸. Suzanne s'est mariée le 19 juillet 1924 à Verdun avec Louis Charles Drême, puis veuve, en secondes noces avec Eugène Augustin René Langlois toujours à Verdun le 21 septembre 1955. Des proches sont demeurés dans la région à ce jour⁷⁹.

⁷⁵ Arch. dép. Meuse, 1 E 52, tables décennales et 2 E 51/13, actes de naissances.

⁷⁶ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150, Nice, septembre 1914, 1^{ère} liste, réfugiés n° 774-777 ; dernière liste de 1914, réfugiés n° 641-644.

⁷⁷ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 153, liste des réfugiés par département et commune d'origine, 30 sept. 1916.

⁷⁸ Arch. dép. Meuse, 6 M 28.

⁷⁹ Information aimablement communiquée par Mme Janine Charlet, de Dannevoux, nièce de Suzanne Boulanger.

Suzanne Gérard
Née le 25 Décembre 1902

Ecole des Filles de la Rue Vernier
1^{er} classe

Comment les Allemands vinrent dans mon pays ?
comment j'en fus chassée ?
comment je suis venue dans le département des Alpes-Maritimes

Nice le 18 février 1916

Aussitôt la déclaration de guerre les Allemands entrèrent en France et vinrent directement sur le fleuve de la Meuse après un bombardement de quatre jours ; ils parvinrent malgré l'effort de l'armée française à traverser ce fleuve. Béthincourt est mon pays ! Il est située à la droite du fleuve de la Meuse.

Je fus chassée de mon pays à deux fois différentes 1^{er} par la force du bombardement du passage de la Meuse, alors nous partîmes avec nos voitures sur Esnes, Monzéville, Dombale, Ballécourt⁸⁰. A Charny, chef-lieu de canton, en apprenant que les Allemands n'occupaient pas notre village nous y sommes retournés et nous sommes restés quatre jours après lesquels l'armée allemande est arrivée. Après avoir passé quelques jours avec les Allemands ils donnèrent l'ordre le 10 septembre à 8 ½ du matin au maire de cette localité de faire partir ses administrés mais ils n'ont pas été trop méchants envers nous. Un officier allemand est venu avec le maire de chez nous dans toutes les maisons en disant que toutes les personnes restées seraient fusillées. Mais aussitôt que nous avons été partis les Allemands ont fait le tour de nos maisons ils ont trouvé deux hommes malades et une femme, ces trois personnes ont été envoyés en Allemagne mais sont revenues depuis quelques temps.

Les Allemands avaient formé un octroi sur une place à la sortie du village, il se composait de plusieurs officiers Allemands qui, revolver au point menaçaient tout le monde, les femmes, les enfants et les vieillards. Mon oncle avait un morceau de pain dans sa poche : l'officier lui a jeté à terre. Tous ces vieillards, l'officier les a fait descendre de voiture pour fouiller la voiture.

Nous voilà partis : nous faisons 14^k à pied et il pleuvait nous voilà arrivés à Charny nous nous sommes assis sur le bord de la route pendant que M^o le maire a été voir le général gouverneur à Verdun lui disant que nous étions partis de Béthincourt.

Nous voilà partis pour prendre le train à 2^k de Charny : l'autorité militaire nous a fait monter dans des wagons à Bestiaux. Je vous assure que l'on était mal.

Nous voilà du côté de St Mihiel à Banoncourt⁸¹ voilà les Allemands qui nous bombardent mais point de dégâts. Nous arrivons à Commercy, il était minuit on nous a donné quelques gâteaux.

A Châlons-sur-Saône les dames de la croix-rouge ont fait descendre tout le monde et ont donné une bonne soupe cela nous a fait du bien. Ensuite à Dijon il y avait un départ de soldat alors il y en a qui nous ont donné du chocolat. Dans d'autres gares on nous a donné quelques fruits.

Nous avons été 3 j et trois nuits pour venir à Nice, nous sommes arrivés à minuit le 13 septembre 1914 à l'hôtel de Venise : en arrivant nous avons eu du café et du pain, ensuite on nous a mis des tapis à terre puis nous nous sommes couchés, les vieillards sont dans des fauteuils. Mais le lendemain il y a une dame qui est venue nous chercher et nous conduits à l'hôtel du Tzarewitch où nous sommes encore.

Suzanne Gérard

⁸⁰ Baleycourt.

⁸¹ Bannoncourt.

BILLY-SOUS-LES-CÔTES

Angèle Pierson

Angèle Pierson est née le 7 décembre 1903 à Billy-sous-les-Côtes⁸². Son père, Victor Élie Pierson, âgé de 33 ans y est vigneron (né à Billy en 1870). Sa mère, Marie Rosalie née Humbert (Thillot, 1876-)⁸³ a alors 27 ans.

D'après les renseignements enregistrés à Nice, elle y arrive le 20 octobre 1914 avec sa mère et son frère aîné Fernand, âgé de 15 ans. Elle est logée à l'hôtel Terminus et envoyée le lendemain à Puget-Théniers⁸⁴. L'enfant est indiquée dans un recensement des réfugiés à Drap en juillet 1916 comme âgée de 13 ans, avec Marie Pierson, vigneronne de 40 ans, sans emploi et indiquée alors comme fatiguée⁸⁵.

Après la guerre elle retourne dans son village et s'y marie le 2 septembre 1924 avec Humbert Charles Germain (Billy-sous-les-Côtes, 21 mars 1899- Montélimar, 14 mars 1951). Sa fille Andrée habite toujours la région⁸⁶.

Pierson

Angèle

Âgée de 12 ans

Village de Billy s/s les côtes

Drap le 18 Février 1916

Composition française

Comment les Allemands vinrent dans mon pays

Comment j'en fus chassée

Comment je suis venue dans le département des Alpes Maritimes.

Développement

C'était au mois d'août 1914. Nous parlions des Allemands. Beaucoup disaient qu'il viendraient mais nous ne le croyons pas. Sur la frontière Français et Allemands se battaient, et tous les jours on entendais le canon. Lorsque sur la route nous voyons apparaître une patrouille de hulans. Ils entrèrent dans le pays l'arme à la main, et se sont rendus au cabaret quelques minutes après ils en sortirent et repartirent aussitôt. Tous les jours ils venaient et faisaient le même trajet. Pour le moment il n'y avait plus de soldats français et ils avaient fait des tranchées. Puis étant rassurés qu'il n'y avait aucun danger il entra tout un régiment de casques à pointe dans le pays. Ils ne firent aucun mal mais il fallait donné tous ce qu'ils voulaient. Ils s'installèrent ils restèrent huit jours. Un jour une patrouille étant partie faire une reconnaissance mais fut attaquée par un petit groupe de Français. Et il n'en revint que quelques uns, et ils disaient Kamarades tous capout. A côté de Ste Mhiel⁸⁷ il y avait un petit fort on l'appelait le fort

⁸² Acte de naissance avec ses mentions marginales de mariage et informations transmises par la commune de Villeneuve-lès-Hattonchatel.

⁸³ Arch. dép. Meuse, 6 M 28, recensement de la population, 1926.

⁸⁴ Arch ; dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150, recensement des réfugiés à Nice, réfugiés n° 2308-2310.

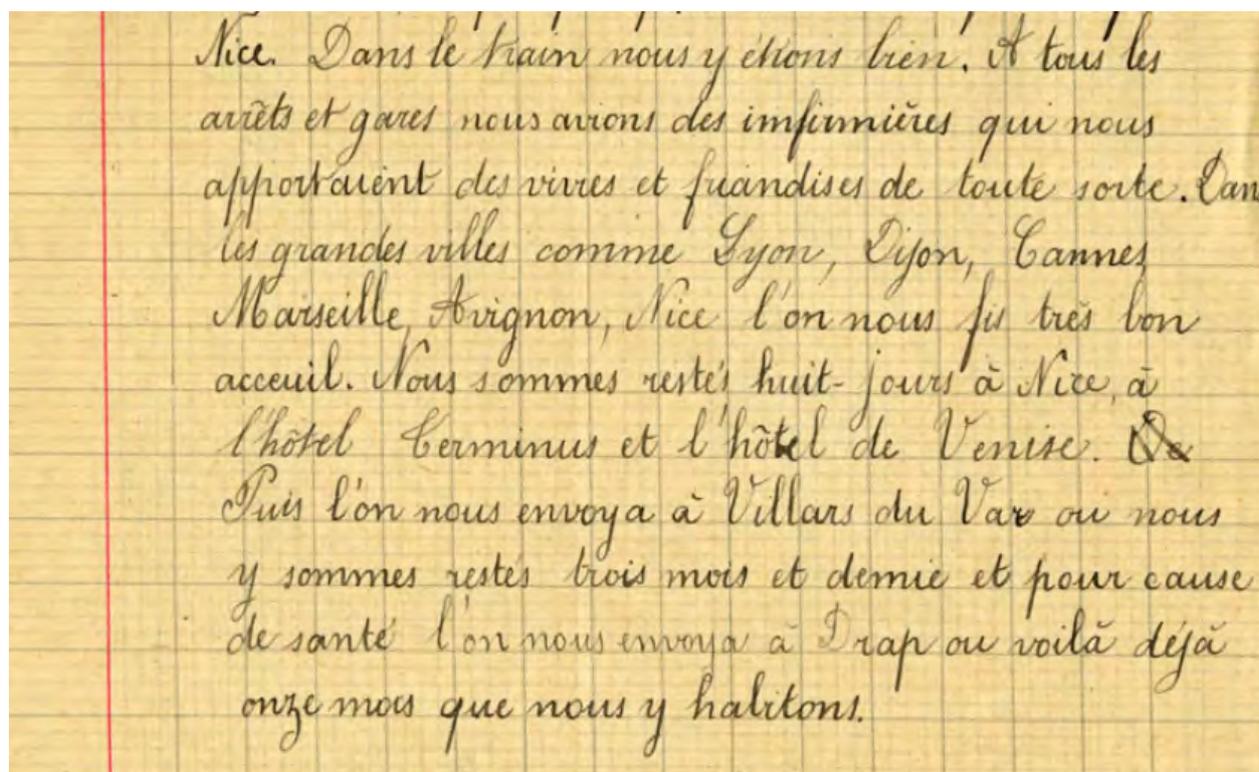
⁸⁵ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150.

⁸⁶ Dates de vie et mort à l'adresse <http://gw.geneanet.org/patrice92?lang=fr:p=cecile+marie+angele:n=pierson>.

⁸⁷ Sic pour Saint-Mihiel.

de Troyon ils voulaient s'en emparer. Ils partirent pour un assaut à la baïonnette mais ils eurent un fort échec et furent obligés d'abandonner leurs pièces. Voyant ces défaites ils s'en retournèrent aux environs de Mars la Tours. Une heure avant le bombardement nos braves coloniaux faisaient leur entrée dans le village et ce qui a été le plus c'est de ne pas avoir été averti d'évacuation. Un dimanche 15 septembre vers neuf heures du matin un ballon captif est venu repéré le village. A dix heures il était bombardé. Je suis partie avec maman et mon frère et beaucoup de gens nous suivirent. Mais comment falloir partir, sans vêtements ayant tout laissé même notre argent. Après une marche de 25 kilomètres ayant traversés les bois de Deuxnoud de Lavignéville⁸⁸, Lamorville sous une pluie d'obus nous sommes arrivés à Menonville tout près de St Mihiel ou était papa nous sommes rester avec lui trois jours dans cet interval nous avons été obligés de fuir sous un second bombardement. De là nous nous sommes rendus à Lérouville ou nous y sommes restés trois semaines et obligés d'évacué pour une troisième fois puisque l'on bombardait encore cette petite ville. Alors de là nous sommes partis pour Commercy nous avons restés quatre jours dans des casernes. Comme il devait arriver un grand nombre de militaires on ne pouvait plus nous tenir, ce qui fait qu'on nous fit partir pour Nice. Dans le train nous y étions bien. A tous les arrêts et gares nous avions des infirmières qui nous apportaient des vivres et friandises de toute sorte. Dans les grandes villes comme Lyon, Dijon, Cannes, Marseille, Avignon, Nice l'on nous fis très bon accueil. Nous sommes restés huit jours à Nice à l'hôtel Terminus et l'hôtel de Venise. Puis l'on nous envoya à Villars du Var où nous y sommes restés trois mois et demie et pour cause de santé l'on nous envoya à Drap où voilà déjà onze mois que nous y habitons.

Signé : Pierson Angèle



Nice. Dans le train nous y étions bien. A tous les arrêts et gares nous avions des infirmières qui nous apportaient des vivres et friandises de toute sorte. Dans les grandes villes comme Lyon, Dijon, Cannes, Marseille, Avignon, Nice l'on nous fis très bon accueil. Nous sommes restés huit jours à Nice, à l'hôtel Terminus et l'hôtel de Venise. Puis l'on nous envoya à Villars du Var où nous y sommes restés trois mois et demie et pour cause de santé l'on nous envoya à Drap où voilà déjà onze mois que nous y habitons.

Récit d'Angèle Pierson

⁸⁸ La Vignéville dans le texte.

BRAQUIS

Georges Henry

Nous n'avons pas pu retrouver et suivre cet enfant avec certitude. Un nombre important de personnes portant le patronyme d'Henry est arrivé à Nice en provenant de Commercy et Verdun entre le 20 et 27 octobre 1914. Un recensement à Nice⁸⁹ indique une famille composée de Marie Henry née Hugot (née à Braquis le 28 décembre 1877), journalière, en provenance de Verdun, avec ses enfants Marie (10 ans), Georges (8 ans), Georgette (6 ans), Marcel (18 mois) et une « belle-fille » si la liste est exact, Florentine Trichon⁹⁰ épouse Hugo. Logés à l'hôtel Terminus, ils sont envoyés à Antibes le 28 octobre.

Une série d'habitants de la commune de Braquis est réfugiée à Antibes. Un état du 16 juillet 1916 par département d'origine indique la présence d'une Mélanie Henri, née à Braquis, venue avec quatre enfants⁹¹. Sur deux recensements des réfugiés à Antibes en 1916⁹² et 1919⁹³, à ce patronyme on trouve : Adèle ou Alcide, Marie Louise, Georges, Marie et Marcel.

Henry Georges – 9 ans ½

Sujet à traiter

1^{er} Comment les Allemands vinrent dans mon pays

2^{er} Comment j'en fus chassé

3^{er} Comment je suis venu dans le département des Alpes Maritimes

Developpement

J'habitais dans le village de Braquis Dans L'arrondissement de Verdun. Un jour du mois d'âout une dame qui était allée au pays voisin faire des commissions vit les allemands elle revint l'annoncer Deux ou trois jours après les allemands arriverent. Ils nous demanderent du pain du lard des saucisses. Ils nous firent pas trop de mal.

Puis ils partirent ce sont des gendarmes français qui nous ont fait evacuer le pays quelques jours après. Il y a des vieillards de 70 ans qui sont restés et des hommes pour garder la mairie. Nous avons pris le train pour Avignon. Arrivés a Avignon on ne nous a pas fait descendre et nous sommes venus a Antibes dans le departement des Alpes maritimes.

⁸⁹ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150, recensement de Nice, 1914, réfugiés n° 2129-2124.

⁹⁰ Lecture incertaine. L'page est biffé et réécrit. On pourrait y lire 60 ans mais sans certitude.

⁹¹ 10 R 153 liste des réfugiés par département d'origine, 16 juillet 1916.

⁹² 10 R 153, liste des réfugiés par département d'origine, 30 septembre 1916. Lecture incertaine : il peut aussi s'agir d'un Georges Marie et non de deux enfants prénommés Georges et Marie.

⁹³ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150 (liste de septembre 1919).

CREUË (AUJOURD'HUI HAMEAU DÉPENDANT DE VIGNEULLES-LÈS-HATTONCHÂTEL)

Simone Courtier



Simone Courtier, © coll. Véronique Woimbee.

Simone Courtier (Creuë, 1^{er} novembre 1903-Creuë, novembre 1977) est née, s'est mariée le 15 septembre 1927 et est décédée à Creuë⁹⁴. Sa mère, est repasseuse. Les archives des réfugiés indiquent son arrivée en provenance de Commercy à Nice le 21 octobre 1914. Elle est logée à l'hôtel Terminus puis la famille est envoyée à Contes le 22. Simone a 11 ans en 1914. Le foyer qui l'entoure est composé aussi des Lachambre du village d'Hans-sur-Meuse : Joseph Lachambre, indiqué comme vigneron à son arrivée à Nice⁹⁵ puis comme tisserand de profession, marié, 70 ans en 1914, 71 ans lors du décompte de 1916 et sa femme Adèle, 70 ans, et leurs enfants Marie Lachambre ménagère célibataire de 40 ans en 1914, lingère travaillant chez elle en 1916, et Henri célibataire de 32 ou 38 ans⁹⁶ réformé et indiqué comme cultivateur. Angèle Lachambre épouse Courtier, la mère de Simone a 40 ans en 1914 et 41 ans en 1916. Elle est tantôt indiquée comme ménagère tantôt comme sans profession lors d'un décompte envoyé par la commune de Contes à la préfecture le 5 novembre 1914, puis en juillet 1916⁹⁷.

La famille Courtier n'apparaît plus à sur la liste des réfugiés de Contes en septembre 1919. Simone s'est mariée à Creuë avec Henri Woimbee, peintre en bâtiment dont elle a eu trois enfants (Pierrette, Aimé et Claude). Elle a exercé la profession de brodeuse pour une grande maison de couture parisienne à qui elle envoyait régulièrement son travail. Elle est inhumée dans le cimetière du village⁹⁸. Sa famille a gardé encore aujourd'hui des attaches dans la Meuse.

Ecole de filles
de Contes

Composition française

Texte : Comment les allemands vinrent dans mon pays.

Comment j'en fus chassée. Comment je suis venue dans le département des alpes-maritimes.

Mon village Creüe est a 25 km de la frontière allemande du côté de metz.

Depuis la déclaration de la guerre, nous avons toujours eu des troupes françaises de toutes armes infanterie artillerie et cavalerie. Avec eux nous étions en sûreté mais au loin du côté d'Etain, le canon grondait et se rapprochait de plus en plus. Un soir, le 4 septembre, les soldats français partirent, le lendemain matin un escadron de dragons vint en patrouille, reparti à 3 heures de l'après-midi, puis ce fut fini, le 6 et le 7 les premiers uhlands boches au nombres de 16⁹⁹ traversèrent le village. L'on ne se coucha pas de la nuit et à 5 heures du matin, l'infanterie prussienne défilait devant la maison de mon grand père chez qui nous étions venues nous réfugier avec maman car nous avons peur toutes les deux. Une partie de la colonne était déjà passée quand des grands coups de pieds dans la porte d'entrée, nous font sauver au fond de notre chambre. Mon grand père va ouvrir, et deux grands boches entrent et font perquisition dans toute la maison. Nous ne savions pourquoi, et les voila partis, mais à 2 heures de l'après midi,

⁹⁴ Informations aimablement transmises par la commune de Vigneulles-lès-Hattonchâtel.

⁹⁵ Arch. dép. Alpes-10 R 150, recensement de Nice, 1914, réfugiés n° 2190-2195.

⁹⁶ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150, recensement de Nice, 1914, réfugiés n° 2190-2195, 38 ans.

⁹⁷ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150, par erreur lors du dénombrement de 1914 est indiqué Adèle à la place d'Angèle, erreur rectifiée en 1916.

⁹⁸ Photo et informations transmises par la famille. Photo. coll. Véronique Woimbee.

⁹⁹ Lecture incertaine, 10 ou 16.

un grand officier roux, le monocle sur l'œil en frappant de la même façon que ces soldats à grands coups de pieds dans la porte qui pourtant était ouverte, le revolver au poing, vint inviter mon grand père à le suivre et vite et vite. Deux hommes du village l'accompagnaient puis un 3^{ème} rencontré un peu plus loin et le maire et le curé, et les voila partis encadrées par 25 boches et collées devant le mur de la mairie, pendant que l'officier d'un ton insolent demandait sur le champ à manger pour ses hommes : des œufs, du lard, et du pain, ou alors un grand geste avec son bras : « capout ». Entre temps les portes et les fenêtres de la mairie, volaient en éclats, ils démolissaient tout à grands coups de hache et le soir bien rassasiés ils enfermerent à l'école des garçons ce qui restait d'hommes valides dans le village et pillèrent les maisons et surtout les caves. Le matin lorsque maman alla à notre maison pour voir ce qui se passait elle revint en pleurant ; les maudits boches ne nous avaient rien laissé, ils avaient été jusqu'à prendre les cadres de photographies, etc. Pendant 6 jours, la journée et la nuit l'on avait à subir de pareilles choses et, j'en avais grand peur.

Je me cachais partout, même dans les placards quand j'entendais leurs grosses bottes qui montaient les escaliers de la maison plus belle que les voisines, aussi ils y étaient continuellement et n'avaient rien laissé à manger. L'on me faisait mettre au lit comme si j'étais malade, et dessous la couverture l'on cachait un peu de pain et de jambon.

Enfin le dimanche, tous ces bandits commençaient à partir même assez vite. A 2 heures de l'après-midi les dragons français, étaient revenus au pays comme l'on était heureux de les revoir. Mais il ne restait rien à leur offrir, tout était pillé et volé, toute la semaine les soldats, de l'infanterie surtout, cantonna dans le pays et l'on mangeait avec eux.

Le samedi après-midi ils partirent eux aussi et le dimanche matin les gros obus des boches, commencèrent à pleuvoir sur les villages qui étaient en feu les uns après les autres et nous sommes tous partis de chez nous ne pensant jamais que ce serait pour si longtemps. Un grand zeppelin voyageait au dessus de la vaste plaine de la Woevre et nous, l'on courait comme des fous jusqu'à la ville de St Mihiel où nous arrivions le soir. Les boches avançaient toujours et nous chassés de village en village par leurs marmites, nous sommes venus en dernier lieu nous réfugier dans les casernes de l'infanterie à Commercy ; mais cette ville étant complètement sur la ligne de feu, nous ne pouvions y rester surtout en aussi grand nombre. En outre une épidémie de dysenterie s'était déclarée parmi nous, le député maire de Commercy, le préfet résolurent de nous faire évacuer dans le midi et de la ville de Commercy l'on nous embarque tous dans le train, nous sommes restés 58 heures et nous nous sommes arrêtés à Lyon et à Marseille et un peu plus loin à Nice. En arrivant l'on nous servit au buffet de la gare un bon souper puis l'on nous conduisit à l'hôtel terminus pour y passer la nuit et se reposer car nous en avions grand besoin. Enfin le lendemain après midi, nouvel embarquement dans le train qui cette fois nous conduisait à Contes où notre famille était logée chez Mr le maire et depuis le 23 octobre 1914 nous sommes toujours là, à attendre que nous ayons le bonheur de retourner dans notre Malheureux pays si éprouvé. Le soleil de la Côte d'azur et si merveilleux et Nice l'hiver est un paradis ; c'est une grande joie pour nous quand nous pouvons y aller de temps en temps, mais malgré cela, béni soit le jour où nous pourrons revoir nos riches prairies arrosées par la Meuse et la vaste plaine de la Woevre où le blé et tout ce qui fait vivre le peuple français poussent à profusion.

Simone Courtier
agée de 12 ans. Réfugiée à
Contes. Alpes-Maritimes

Ecole de filles de Contes

DANNEVOUX

Lucile Boulanger



*Lucile Boulanger avec sa mère et son frère, en communicante à Nice,
© coll. Janine Charlet*

Lucile Boulanger est née le 28 avril 1904 à Danneveux et y est décédée en 1993.

Sa fille se souvient que Lucile Boulanger partit à Nice avec son frère cadet André (né en 1908) et leur mère, Eugénie née Mignot, recueillis par une Mme Aubertin. Eugénie travaillait dans les cuisines à l'hôtel Tsarewitch. Le père, Léon, fut prisonnier durant cinq ans, puis vint les rejoindre à Nice.

Elle a conservé un cahier d'écolier de géographie de 1^{ère} classe de sa mère, cour La Bruyère à Nice, tandis qu'une photo de communiant, prise par un photographe à Nice, rappelle cet exil temporaire sur la Côte d'Azur.

La famille était toujours à Nice en janvier 1921. Après la guerre, vers 1921-1922, la famille est revenue à Dannevoux et a vécu dans des baraquements en bois le temps que la maison soit reconstruite (en 1922). Elle a épousé un agriculteur et est demeurée dans son village¹⁰⁰.

Dans les archives, on trouve la trace de l'arrivée de la famille le 13 septembre 1914 à Nice à l'hôtel Tsarewitch : la mère, née Mignot (née le 26 février 1877 à Dannevoux) est indiquée comme cultivatrice. Elle est venue avec ses enfants Lucile (12 ans) et André (6 ans) mais aussi sa mère Fanny Boulanger, âgée de 77 ans¹⁰¹. Et parmi les autres récits d'écolier, on trouve celui de sa cousine germaine Suzanne Gérard, de Béthincourt.

Ecole de filles rue Vernier
2^e Classe

Lucile Boulanger âgée de 11 ans ½ à l'hôtel du Tzarewitch (Nice).

Les Allemands vinrent dans mon pays Dannevoux département de la Meuse, en traversant le fleuve de la Meuse et en bombardant ils ont mis le feu aux quatre coins du village ; je me suis cachée 3 jours dans les caves et après je suis partie les maisons s'écroulaient et je suis allée me réfugier à Béthincourt et j'y suis restée 8 jours et je suis partie me réfugier dans d'autres pays. Je suis revenu à Béthincourt et j'y suis restée 8 jours et je suis partie me réfugier dans d'autres pays. Je suis revenu à Béthincourt on nous avait dit que les Allemands n'y étaient pas et quand j'y suis revenue l'armée Allemande l'occupait.

Mon père partit le 1^{er} Août 1914 et fut fait prisonnier le 26. Je suis restée 4 jours avec les Allemands et le 4^e jour ils nous ont donné l'ordre de partir à 8 h du matin et à 10 heures il fallait que tout le monde soit parti et ceux qui ne voulaient pas partir étaient fusillés ; ils avaient fait un petit octroi où il nous ont fait tous réunir et il fallait que tout le monde y soit : vieillards femmes enfants et ils nous ont fouillés ils ne voulaient pas qu'on prenne rien pas même un morceau de sucre, et le revolver à la main ; et nous avons fait 5 kilomètres à pied.

Ils n'étaient pas trop méchants mais le quatrième jour ils étaient méchants et nous nous sommes en allés, nous sommes passés à Charny et là c'est l'autorité militaire qui nous a dit d'aller dans le midi et nous avons été bombardés à Banoncout [*sic* pour Bannoncourt] près de St Mihiel ; Les Allemands tiraient sur le train et le train s'est arrêté tout court et nous sommes passés à Lyon - Marseille et nous sommes arrivés as Nice à 11 heures du soir le 12 septembre 1914 et nous sommes descendus à l'hôtel de Venise et on nous a donné à manger du pain et du café et on nous a donné des tapis pour nous coucher et le lendemain il y a une dame qui est venue nous chercher.

Nous étions dans des wagons à Bestiaux
nous étions mal.

Lucile Boulanger

¹⁰⁰ L'ensemble des éléments et la photographie nous ont été confiés par sa fille, Janine Charlet, demeurée à Dannevoux : photo de Lucile Boulanger avec sa mère et son frère, en communiant à Nice, coll. Janine Charlet en 2014.

¹⁰¹ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150, réfugiés n° 892-894.

DIMBLEY (HAMEAU DE DOMBRAS)

Henri Laurant

La commune de Spéracèdes accueille en 1914 quatre familles de Dombras dans la Meuse : une famille Lefèvre (dont la mère est née Laurent), deux familles Laurant et une famille Perquin.

Henri Laurant (né le 24 mai 1905 à Dombras), est arrivé à Spéracèdes avec sa mère, Eugénie (née à Dombras le 28 août 1883), cultivatrice, et ses quatre frères et sœur cadets tous nés à Dombras : Jules (né le 13 décembre 1906), Angèle (29 avril 1908), Georges (5 janvier 1912) et Lucien Laurant (8 novembre 1913). Dans la commune est également recueilli un autre foyer du même patronyme : Marie Laurent, veuve née le 11 novembre 1852 et sa fille Angèle, née un 26 février (âgée de 30 ans en 1916), toutes deux nées à Dombras).

Une habitante de la commune se souvient d'Henri Laurant âgé. Il habitait alors la ferme de Dimbly, aujourd'hui Dimbley située rue du Moulin (actuelle rue du Cadran)¹⁰² et serait décédé vers les années 1980. Il a conservé sa famille dans la Meuse.

Composition

Comment les Allemands sont venus dans mon pays ?
Comment j'en fus chassé ?
Comment je suis venu dans le département des Alpes-Maritimes ?

Développement

Dans la nuit du 31 Juillet au 1^{er} Août 1914 l'ordre de mobilisation arriva. Le lendemain, tous les hommes de mon village partirent, le cœur bien gros mais gaiement pour défendre la Patrie, avec l'espoir d'entrer bientôt à Berlin. Les Allemands nous réservaient des surprises : avant la déclaration de guerre ils avaient franchi la frontière. En même temps ils envahissaient la Belgique. C'était déjà une surprise car toutes nos troupes étaient à la frontière, il fallut la dégarnir pour repartir vers le Nord. On entendait le canon au loin. Les troupes françaises passaient à chaque instant. Il y avait des dragons qui partaient en chantant, des artilleurs avec leurs canons. Les Français se défendaient avec courage, mais il fallait reculer devant la horde prussienne. Ce fut un sauf-qui-peut général. Tout le monde fuyait devant les obus et les balles, emportant ce qu'il pouvait, surtout du manger, et quelque chose pour se coucher, et quelques uns rien du tout croyant que l'ennemi n'avancerait pas plus loin. Nous sommes partis le 24 août 1914, en abandonnant comme les autres ce que nous avions. Les troupes étant en partie repassées, tout le monde étant affolé à l'approche des Allemands, on ne pensa plus qu'à partir. Nous sommes allés coucher à six kilomètres de mon village. Mais, comme on reculait toujours, il fallut partir plus loin. Nous traversâmes la Meuse et nous séjournâmes huit jours à Sepsarges¹⁰³, petit village près de Montfaucon. Là encore nous avions espoir qu'ils ne traverseraient pas la Meuse, et après plusieurs combats, il fallut reculer. Depuis ce jour, nous avons fui devant l'ennemi, couchant dans les granges et quelquefois dans la plaine, jusqu'au 11 septembre 1914 où nous fûmes embarqués dans un train de bestiaux à Dugny, pour l'inconnu.

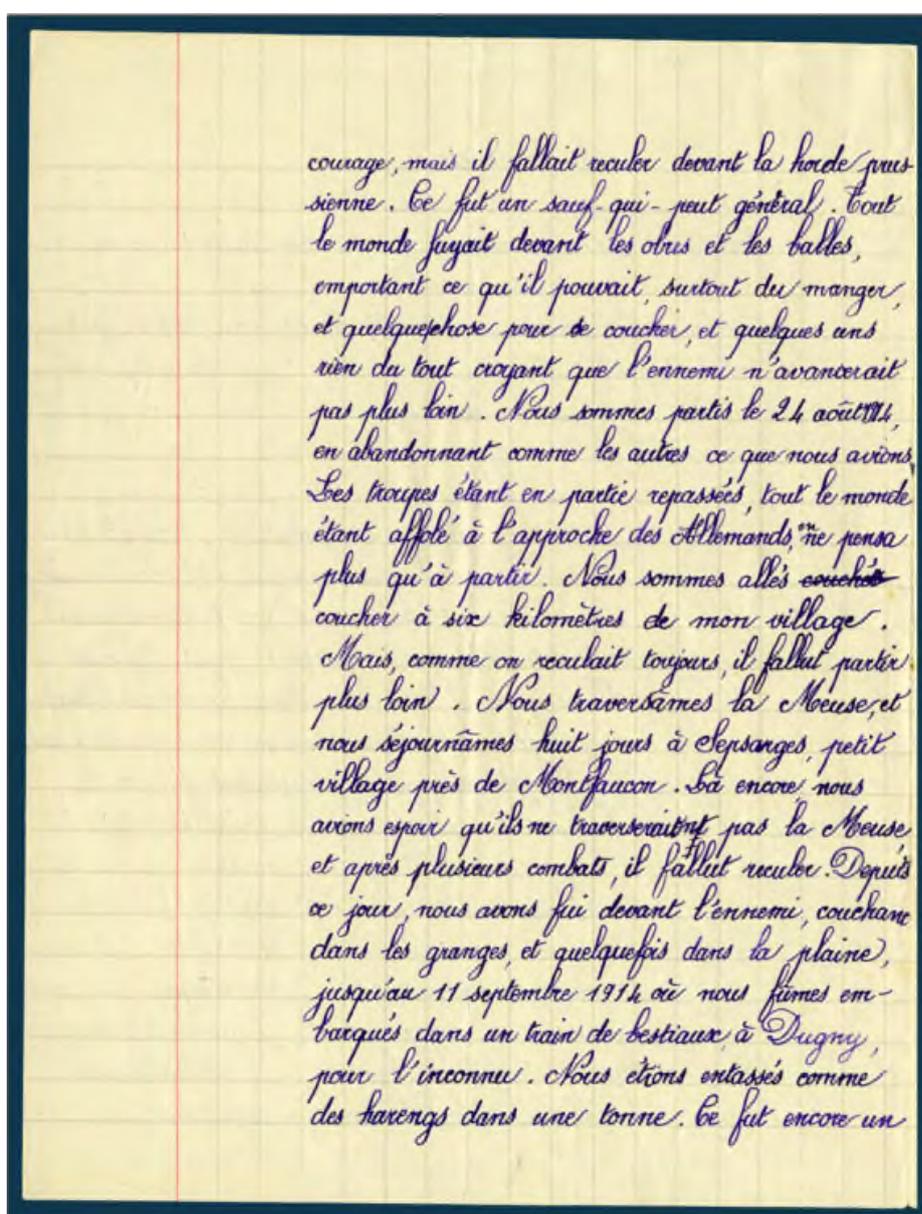
¹⁰² Renseignements fournis par Mme Silvie FRANÇOIS-HENRY.

¹⁰³ Comprendre Septsarges (Meuse).

Nous étions entassés comme des harengs dans une tonne. Ce fut encore un nouveau coup pour ceux qui étaient avec nous, il fallut quitter ce que nous avions pris et nos chevaux. Ce qui nous réconforta un peu, c'est que partout où nous passions, nous étions bien accueillis. Le train qui nous prit à Dugny, près de Verdun nous amena jusqu'à Nice, sans descendre. Nous fûmes très bien reçus par tous, et la foule sur notre passage nous plaignait de nous voir ainsi. On nous logea dans un très joli hôtel appartenant à un boche qui avait dû l'abandonner hué par les Niçois. Nous y restâmes le lendemain pour nous reposer, et le surlendemain on nous embarqua pour venir coucher à Grasse.

Le lendemain nous repartions pour venir à Spéracèdes, où nous nous souviendrons toujours de l'accueil chaleureux qu'on nous fit.

Henri Laurant âgé de 11 ans
né à Dimbly (Meuse)¹⁰⁴
réfugié à Spéracèdes (Alpes M^{mes})



Récit d'Henri Laurant

¹⁰⁴ Comprendre sans doute Dimbley, hameau de Dombras.

DOMBRAS

Eugène Lefebvre

La commune de Spéracèdes accueille en 1914 quatre familles de Dombras dans la Meuse dont les Lefèvre : le père, Julien Lefèvre (né à Lamorteaux en Belgique le 8 octobre 1873) était cultivateur à Dombras. Il a été garde-voie et libéré le 26 août 1914. Il est réfugié avec son épouse, Gabrielle Laurent, née à Dombras le 3 mai 1881 et leurs sept enfants, tous nés à Dombras : Marie (13 février 1877), Laure (18 novembre 1901), Eugène (21 mars 1905), Fernande (13 mars 1907), Augusta (23 juin 1909, Simonne (27 août 1911) et Geneviève (26 avril 1913)¹⁰⁵.

Composition

Comment les Allemands sont venus dans vos pays ?

Comment j'en fut chassé ?

Comment je suis venu dans le département des Alpes-Maritimes ?

Développement

Le vingt quatre août, mille neuf cent quatorze, dans la matinée, des émeutes se produisaient. Impossible de circuler sur les routes, nos pauvres soldats tout essoufflés abattus, par la chaleur d'été, roulaient à toute vitesse, c'était à qui pourrait se sauver. Le plus émouvant c'était d'entendre nos fiers soldats blessés. C'était vers dix heures un gendarme enfilait, le sabre à la main, les rues du village, et criait de toutes ses forces : Sauve qui peut ! Les Allemands faisaient leur entrée dans le pays musique en tête. Nous sortîmes des maisons abandonnant tous les animaux, les gens pêle-mêle fuyaient en toute hâte devant le peuple barbare et cruel de l'envahisseur. Nous avions le cœur gros de laisser tout, bétail, maison, nous arrivions au village voisin nous faisons la pose pour manger une croûte nous fuyions toujours il fallait courir.

Las d'être toujours poursuivis par ces assassins, nous décidâmes de nous retirer du côté de Verdun. Nous arrivâmes dans un petit pays nommé Dugny situé à côté des énormes forts de la ville. Là nous étions en sûreté, mais les marmites tombés à nos côtés. Une brave femme de chez nous fit preuve de bon cœur, et nous donna une partie de sa maison car il ne faut pas croire que les gens de la Meuse, notre cher département, sont méchants. C'est au contraire ils sont très hospitaliers car ils savent ce que c'est la guerre. Cinq jours après on nous promet d'être bien reçus. On nous fit monter dans des wagons à bestiaux où il faisait nuit après une demi-heure, les Allemands ont bombardé notre train, blessant le chauffeur mécanicien. Nous restâmes deux jours et trois nuits dans ce train, nous arrivâmes à Nice épuisés, on disait de nous conduire à Menton. Nous n'avons pas accepté, car les enfants étaient morts de fatigue, on nous fit monter à l'hôtel Terminus où nous fûmes hospitalisés, de là, on nous conduisit à Grasse et ensuite à Spéracèdes où nous avons eu un bon repas. Dans ce village ils y a beaucoup de gens bons et serviables, mais beaucoup ne sont pas humains, ils nous traitent d'Allemands et de Boches, ils ne savent pas ce que c'est que la guerre et la misère.

Eugène Lefebvre âgé de 11 ans né à Dombras (Meuse) réfugié à Spéracèdes (Alpes M^{mes})

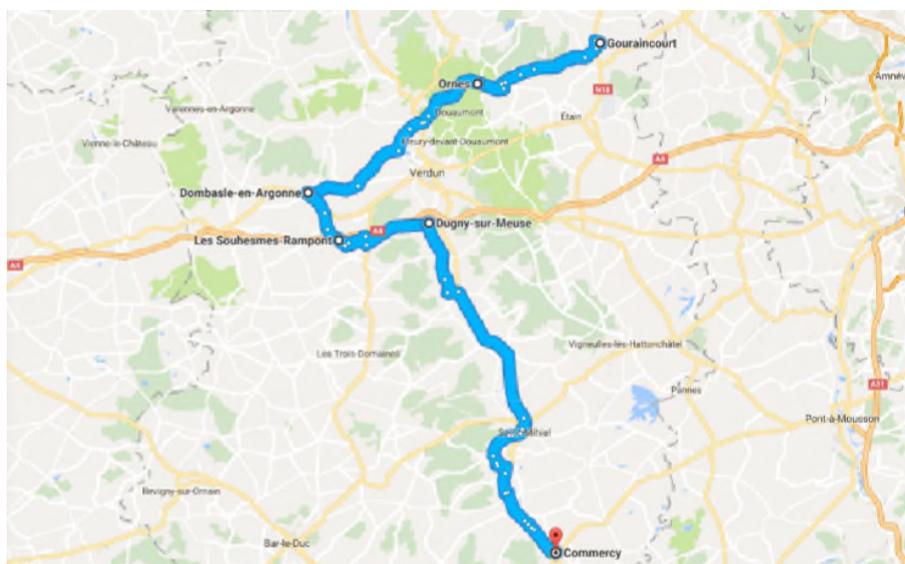
¹⁰⁵ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150.

GOURAINCOURT

Émile Rouyer

Avant les hostilités, la famille Rouyer habite Gouraincourt. Le père, Nicolas, 45 ans, né dans le village en 1869¹⁰⁶, y est journalier. Avec son épouse Anastasie (née Boilau, à Domremy-la-Canne en 1880)¹⁰⁷, ils ont deux fils nés à Gouraincourt : Émile et Lucien¹⁰⁸.

L'arrivée des Allemands oblige à zigzaguer entre les fronts sur près de 120 km afin de pouvoir arriver à Commercy et gagner la route de Lyon où la guerre ne les poursuit plus.



La famille arrive le 13 septembre 1914 à Nice¹⁰⁹ : Nicolas, 45 ans¹¹⁰, indiqué comme journalier, appartenant à la classe militaire de 1889 mais réformé, Anastasie, Émile (9 ans) et Lucien (7 ans). Ils sont envoyés de Nice à Mougins dès le 15 septembre où ils sont recensés le 21¹¹¹, puis le 15 juillet 1915¹¹². La famille y demeure le temps de la guerre : et s'y agrandit avec la naissance de Madeleine Jeanne en 1918¹¹³.

Après la guerre, lors du recensement de Gouraincourt en 1926¹¹⁴ on retrouve, rue Basse, Camille Nicolas Rouyer, ouvrier agricole, Anastasie Justine son épouse et leur fille cadette Madeleine Jeanne née à Mougins. Les aînés sont partis du foyer. Rue haute, Lucien est domestique de culture dans la famille Babin.

¹⁰⁶ Arch. dép. Meuse, 6 M 39, recensement de 1926 à Gouraincourt.

¹⁰⁷ Arch. dép. Meuse, 6 M 39, recensement de 1926 à Gouraincourt.

¹⁰⁸ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150, liste des réfugiés de Nice, octobre 1914, réfugiés n° 500-503 et Arch. dép. Meuse, 6 M 39, recensement de 1926 à Gouraincourt.

¹⁰⁹ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150, liste des réfugiés de Nice, octobre 1914, réfugiés n° 500-503.

¹¹⁰ Arch. dép. Meuse, 6 M 39, recensement de 1926 à Gouraincourt.

¹¹¹ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150, liste des réfugiés de Mougins, 1914.

¹¹² Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 153, liste des réfugiés par département d'origine, 15 juillet 1915.

¹¹³ Arch. dép. Meuse, 6 M 39, recensement de 1926 à Gouraincourt.

¹¹⁴ Arch. dép. Meuse, 6 M 39, recensement de 1926 à Gouraincourt.

Ecole de garçons – Mougins
Composition française

Sujet

Comment les Allemands vinrent dans mon pays
Comment j'en fus chassé
Comment je suis venu dans le départements des Alpes Maritimes

Développement

Les Allemands vinrent dans mon pays en s'accagant tous ils brulaient les villages voisins ils bombardaient ou il y avait les personnes cachées dans les caves ils tuaient les personnes ils coupaient les mains au enfants ils empoisonnaient les puits ils fesaient souffrir les femmes les vieillards il y a une femme qui a tombé malade parce que les Allemands prenait son père et le chef pour la remettre il lui a donnait des coups de pieds ils emmenaient les vieillards sur les voitures et ceux qui voulez pas monter ils les fusillaient. Ils brulaient les tats de blé et de seigle ils fesaient arracher les pommes de terre par les femmes. Quand nous sommes partis a 7 heures les Allemands fesaient le pillage nous avons vus des bléssés nous les avons chargés il y avait des chevaux on croyait que c'était des Français nous fasons 100 pas ont nous a tirer sur nous de chaque côtés il a fallut courrir pendant 4 heures puis nous sommes arrivés dans un village il a passé l'ambulance française il ont dit venes ici le chef a répondu il n'y a pas de place les Allemands sont derrière qui arrivent et nous sommes partis aussitôt ont a traversé tous les bois ou nous y sommes restés 12 heures un soldat a demandez ils y a loin d'un village 5 kilomètres nous alons partir aussi comme vous c'est bien malheureux quand nous passions dans des villages il n'y avait plus personne tout démolit brulé a Orne¹¹⁵ il a passé l'Artillerie l'infanterie et l'ambulance derrière la nous les avons quitté il nous ont bien remercié que nous les avons sauves et que nous les avons soignés il y en avait un qui lui manqués les deux mains il fallait lui donner a manger comme un petit bébé, c'été bien triste à voir puis nous avons été à Dombale¹¹⁶ les Gendarmes ont dit il y a pas de place il y a la troupe et des réfugiés un gendarme nous a conduits à moitié chemin et voilà le pays labas vous serez bien il y a pas de troupes nous sommes arrivés a 10 heures du soir il n'y avait personnes qui ouvrait les granges ils vallaient coucher dehors il y avait des petits de deux mois qui pleuraient sur les voitures il fallait que leur mère tende les parapuits [*sic*] pour ne pas qu'ils aient froid et c'était honteux de voir ça, il anoncer deux fois par jour pour qu'on parte et nous avons restés 8 jours puis les Allemands ont tout brulé et ont a partie puis nous avont été a Rampont nous sommes resté une journée il a passé 4 éclaireur le soir le pays était en flamme puis nous sommes passés encore des pays et nous sommes arrivés a Dugny¹¹⁷ et delà on nous a fait évacuer en train de wagons de bestiaux et ont a été une journée et demi a la puits et nous étions mouillés et ont a tiré sur le train. Il c'est arrêter tous d'un coup nous avons tomber l'un sur l'autre puis nous avons chancher de train puis nous sommes venu dans le départements des alpes Maritimes en arrivant a Marseille ont nous a donner du pain avec du fromage a tous et aux enfants du chocolat et du raison¹¹⁸ et au petits bébé du lait aux grandes personnes du vin puis nous avons vu la mer Méditerranée pour la premiere fois puis nous sommes été à Nice deux jours puis il a venu des belges et on nous a fait partir et nous croyons que nous alions peu [?] loin et nous sommes venus à Mougins

Rouyer Emile
agê de 10 et demi
réfugié a Mougins
né a Gouraincourt
(Meuse)

¹¹⁵ Ornes.

¹¹⁶ Dombasle-en-Argonne.

¹¹⁷ Dugny-sur-Meuse.

¹¹⁸ Comprendre raisin.

HATTONVILLE

Marcel Baudin

Marcel Baudin est né le 25 juillet 1901 à Hattonville. Il porte les prénoms de Marie Marcel Flavien. Après la mort de son père, Nicolas Théophile Baudin (né vers 1862-mort en 1905), vigneron dans la commune, sa mère, Marie Madeleine Mahuet, vigneronne, se remarie en 1906¹¹⁹. Le patronyme n'apparaît pas dans le recensement des réfugiés de Contes en juillet 1916¹²⁰. En revanche, d'autres Baudin d'Hattonville sont placés à Antibes ; Albert, Alinée née Lebrun, André et Pierre¹²¹. Lors du mariage de sa demi-sœur en 1921, Marcel Baudin est indiqué comme sous-officier à Verdun. Il est décédé le 22 décembre 1991 à Plonévez-Porzay dans le Finistère.

Hattonville le 10 septembre 1914

Je m'appelle Marcel Baudin, je suis né à Hattonville, Meuse, je suis réfugié à cause de l'invasion de mon pays par les Allemands. La première fois que je vis les Allemands ce fut le jour où avec maman, grand-père et une femme de journée, nous étions en moisson et chargions une voiture de gerbes d'avoines.

Maman en se retournant aperçut une compagnie de cyclistes débusquant du bois, elle nous appelle, nous ne savions plus quoi faire, l'on se cachait sous la voiture, mais ils ont suivi la route et sont entrés dans le pays sans nous demander aucun renseignement.

Le lendemain les huhlans vinrent et nous demandèrent qui avait fait des tranchées, nous leur répondîmes que c'étaient les français. Quelques jours après les Allemands ayant été battus sous le fort de Troyon, nous nous croyions bien délivrés, mais le 20 septembre à 9 heures du matin un gros bombardement nous obligea à quitter le pays. Moi restant voisin de l'église, ce fut notre maison qui tomba la première. Maman, ma sœur et moi nous étions réfugiés chez les voisins sous un tas de foin, quand une bombe incendiaire est venue tomber sur la maison et nous nous sommes sauvés sous le pont du chemin de fer, puis delà voulant rentrer pour avoir une robe pour ma petite sœur, nous avons trouvés tous les chevaux et les vaches tués.

Puis nous sommes partis sur St Mihiel qui est à dix-huit kilomètres et là nous sommes restés trois jours où les Allemands nous suivaient pas à pas, et delà redoutant encore le bombardement nous nous sommes dirigés sur Commercy où nous sommes restés un mois dans les casernements du 155 puis un ordre nous est parvenu de partir pour laisser place aux troupes qui partaient pour la frontière, et ce jour nous fîmes trois jours et deux nuits en route pour le midi où nous sommes aujourd'hui.

Marcel Baudin

Ecole de Contes, Alpes-Maritimes

¹¹⁹ D'après l'acte de naissance déclaré le 26 juillet et ses mentions marginales et les informations aimablement communiquées par la commune de Vigneulles-lès-Hattonchâtel.

¹²⁰ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150.

¹²¹ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 153, liste des réfugiés par département d'origine, 30 septembre 1916.

LOUPMONT

Gabriel Blanchard

Pierre Gabriel Blanchard est né à Loupmont le 30 juin 1904. Son père, Eugène Nicolas Blanchard, âgé de 38 ans, est maçon et marié à Julie Gérard, vigneronne de 33 ans.

En 1914, Eugène Blanchard, est indiqué comme réfugié à Saint-Laurent en provenance de Loupmont avec Julie, 44 ans, et leur fils de 10 ans appelé Pierre dans le recensement¹²². Il y apparaît encore l'année suivante en juillet 1915¹²³.

On ne retrouve pas cette famille à Loupmont en 1926¹²⁴. Gabriel Blanchard s'est marié à Nice le 5 novembre 1927 avec Joséphine Marguerite Marie Ricci et y est décédé le 20 décembre 1969¹²⁵.

St Laurent du Var
1^{ère} Classe
1^e Division

Rédaction

Comment les Allemands vinrent dans mon pays ?

Comment j'en fus chassé ?

Comment je suis venu dans le département des Alpes Maritimes ?

Je suis d'un petit village de la Meuse ; Loupmont est situé à onze ou douze kilomètres de St Mihiel, au pied d'une série de collines que nous surnommons les côtes de Meuse. Une de ces côtes domine la plaine de la petite Woivre, elle est couronnée d'un magnifique bois et couverte de vignes. Du sommet la vue s'étend à droite, et à gauche, jusqu'aux côtes de Toul. Le pays était défendu par les forts de Liouville et de Gironville. Depuis la déclaration de guerre les habitants du village vivaient dans l'angoisse, craignant à chaque instant d'être obligés de l'évacuer ; aussi, dès le début des hostilités, ma mère avait préparé quelques effets pour les avoir tout prêts, au cas où nous serions obligés d'abandonner en hâte notre maison. On signalait des patrouilles dans les champs et la curiosité m'avait poussé à aller voir avec quelques camarades du haut de la colline tous ces villages de la Woivre qui brûlaient déjà, et les patrouilles allemandes qui parcouraient les pays environnants.

Le matin du 20 Septembre 1914, je me souviens toujours de cette patrouille du Ulhans qui parcourut mon pays d'un air si arrogant. Le 21, il y eut une rencontre dans le village entre Français et Allemands ; les balles crépitaient de tous cotés, cela dura quelques heures. Les Allemands, qui avaient pris possession de la côte, remontaient en hâte poussés par le 4^{ème} bataillon de chasseurs à pied. Les Allemands avaient laissé plusieurs des leurs dans les vignes mais nous n'avions eu qu'un tué et un blessé. Tout à

¹²² Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150.

¹²³ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 153, liste des réfugiés par département d'origine, 16 juillet 1915.

¹²⁴ Arch. dép. Meuse, 6 M 46, recensement de 1926 à Loupmont.

¹²⁵ Arch. mun. de Loupmont, aimablement communiquées par la mairie.

coup, nous entendîmes siffler les obus ; vite nous nous réfugiâmes dans les caves, pourvus de quelques outils pour nous frayer un passage au cas ou nous aurions été pris dans les décombres. Je ne me rendais pas compte du danger que nous courions car tout le monde était très calme. Après un bombardement qui dura deux heures, comme nous sortions pour constater les dégâts nous entendîmes crier « sauve qui peut ». Les Allemands arrivaient en masse. Nous primes la fuite ; une centaine de personnes qui ne s'étaient pas sauvées ont été faites prisonnières. Il m'est impossible d'exprimer ce que j'éprouvais alors au milieu de cet effarement général. On abandonnait tout pour courir au hasard sous les obus qui assaillaient le fort de Liouville et la batterie de St Agnant. Plusieurs personnes de la même famille se perdaient dans la panique. Enfin nous arrivâmes à la caserne Odinot à Commercy. Nous y sommes resté 23 jours et de là on nous a évacués dans le midi. Nous sommes arrivés à Saint Laurent le 21 Octobre 1914 où nous avons reçu bon gîte et bon accueil.

Fait par Blanchard Gabriel
âgé de 11 ans ½ né dans la commune de Loupmont (Meuse).
Saint Laurent du Var le 23 Février 1916.

LOUPPY-SUR-LOISON

Louis Lorang

Jean-Baptiste, né à Louppy en 1871, y est manœuvre. Sa femme, Françoise Adèle née Lambinet vient d'Iré-le-Sec (1871¹²⁶). Leurs enfants naissent à Louppy : Albert (6 mars 1899)¹²⁷, Louis (4 janvier 1904), Camille (13 janvier 1906)¹²⁸, Edmond (15 avril 1910) et Robert (27 juillet 1912). En juillet 1915, Adèle Lorang (44 ans) est recensée parmi les réfugiés des Alpes-Maritimes avec cinq enfants¹²⁹. En 1916, elle y est encore indiquée avec 4 enfants à charge et résidant à l'hôtel de France. Lors du recensement en 1926¹³⁰, on trouve la famille de retour au village, rue du Moulin : Jean-Baptiste, bucheron, sa femme Adèle et leurs enfants encore au foyer, Albert, bûcheron, Camille, Edmond et Robert. Louis se marie à Longuyon (Meurthe-et-Moselle) en 1936 et meurt à Lexy le 23 décembre 1973.

Lorang

Louis

12 ans

Cannes (AM)

Ecole Montfleury

Impressions

D'un réfugié. Venu par l'Allemagne (Rastadt)

Comment les Allemands vinrent dans mon pays ?

Comment ils me conduisirent en Allemagne ?

Comment j'ai vécu là-bas ?

Comment je suis revenu en France.

Développement

Mon pays s'appelle Louppy sur Loison (Meuse). Avant que les Allemands arrivent dans mon pays j'ai fui, mais ils avaient prévu que nous et il nous ont fait revenir en nous faisant un laissez-passer puis nous en arrivant à notre pays il avait défait tout les meubles les Allemands prenaient tout les bestiaux puis tout les porcs li avaient casé nos fenêtres il y avait des maisons puis si on allait au pays voisin sans les laissez-passer ils nous emmenaient au poste est ils nous gardent la bayonnette au canon on vivait avec les allemands avec du pain noir c'était très chère puis si on voulait tuer un porc fallait aller demander la permission au commandant si non voulez pas ils fallait par le tuer je suis venu de mon pays j'ai passé par l'Allemagne Rastadt on nous avait donné à manger puis li nous ont fait partir par La Suisse en nous ramenant en Suisse li nous s'ont ramabillés puis nous avons goûté du café au lait avec du gâteau puis on a soupe le soir à neuf heures du soir puis dix heures on a pris le chemin de fer pour Genève de Genève¹³¹ on a pris le tram pour passer sur le canal puis on a pris le chemin de fer pour Annemasse on a arrivé à 11 heures puis on nous a mis dans des maisons en automobile puis on a dîné puis on a souper puis on a couché puis le lendemain matin à 10 heures on a pris le chemin de fer pour Cannes.

¹²⁶ Arch. dép. Meuse, 6 M 45, recensement de Louppy-sur-Loison, 1926, indiquant naissances d'Adèle et Robert.

¹²⁷ Arch. dép. Meuse, 1 E 310, tables décennales, 1803-1902.

¹²⁸ Actes de naissance gracieusement fournis par la mairie : Joseph Camille Lorang s'est marié à Sorbey (Meuse) le 28 nov. 1931 avec Marie Schlin. Edmond est décédé à Ugny (Meurthe-et-Moselle) le 4 mai 1925. Robert, marié à Sens en 1947 est mort à Louppy le 31 janvier 1949.

¹²⁹ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 153, liste des réfugiés par lieu d'origine, 16 juillet 1915 ; 10 R 150, liste du 16 juillet 1915.

¹³⁰ Arch. dép. Meuse, 6 M 45, recensement de Louppy-sur-Loison, 1926.

¹³¹ Comprendre Genève.

MALANCOURT

Henri (Julien) Remy

Notons que le patronyme de Remy n'a pas d'accent.

Maria Vauquois née à Malancourt le 9 août 1871 est mariée à Camille [Théophile] Remy (né vers 1866). Elle fait partie d'une série d'habitants de Malancourt, dans l'arrondissement de Verdun, réfugiés à Vallauris. Elle est tourneuse sur bois. Elle y part avec deux enfants : Georges Remy (né à Malancourt, le 23 février 1897)¹³², alors âgé de 17 ans et indiqué comme cultivateur, et Henri Remy (né aussi à Malancourt le 6 août 1903)¹³³. Quelques mois plus tard après leur arrivée dans les Alpes-Maritimes, le 23 février 1917, Georges Remy, appelé sur le front, est tué à l'ennemi à Beaumont¹³⁴.

Henri, une fois adulte, est engagé à l'usine Kodack-Pathé de Vincennes et y devient chef d'équipe de la force motrice. Depuis 1973, il revient dans son village de Malancourt où sa famille a gardé encore aujourd'hui des attaches et pu être retrouvée¹³⁵. Il est décédé à Montreuil le 6 octobre 1988.

Remy Henri Julien
Agé de 12 ans
Né à Haucourt
Par Malancourt
Meuse

[Ecole de garçon - Vallauris]
Vendredi 25 Février 1916

Composition française

Plan

Le 6 Août 1903

1. Comment les Allemands vinrent dans mon pays
2. Comment j'en fus chassé
3. Comment je suis venu dans le département des Alpes-Maritimes

Developpement

1. C'était le deux septembre 1914 apres le passage de la Meuse (riviere qui se retrouve à sept kilometres de mon pays) par les allemands, que Malancourt fût envahi par la horde germanique. Ces bandits entrerent sans aucune bataille. Ce fut d'abord une quarantaine de hulans, ou éclaireurs de l'armée, puis le soir commença à passer l'infenterie suivie de l'artillerie, les boches passerent toute la nuit et allaient toujours de l'avant. Le dernier regiment campa dans le village, et les soldats commencerent le pillage des maisons dont les proprietaires avaient fui. Le soleil commencait à palir, je rentrais chez moi, où je trouvais mon pere ma mere et mon frere entrain de souper, apres souper nous nous sommes couchés non sans peur, nous ne dormîmes guere et le matin en nous levant nous constatâmes que les Allemands avaient fait des tranches

¹³² Matricule militaire classe 1917, recrutement de Verdun, matricule 1704.

¹³³ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150. Liste de 1914. La famille apparait encore à Vallauris lors de l'état des réfugiés par département d'origine établi le 15 juillet 1915 (10 R 153) mais elle n'apparaît plus dans le recensement des réfugiés de Vallauris de juillet 1916 (10 R 150).

¹³⁴ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150. Liste de Nice, 1914, réfugié n° 493, un Robert Remy, né le 8 janvier 1910 à Malancourt est indiqué comme arrivé le 13 septembre 1914 et envoyé à Châteauneuf le 15.

¹³⁵ Nous remercions la famille pour cette biographie et l'autorisation d'édition.

pendant la nuit, puis nous vîmes passer un chariot plein de piquets et de fils de fer barbelé qui servirent à fortifier les tranchées qui se trouvaient en haut de la cote.

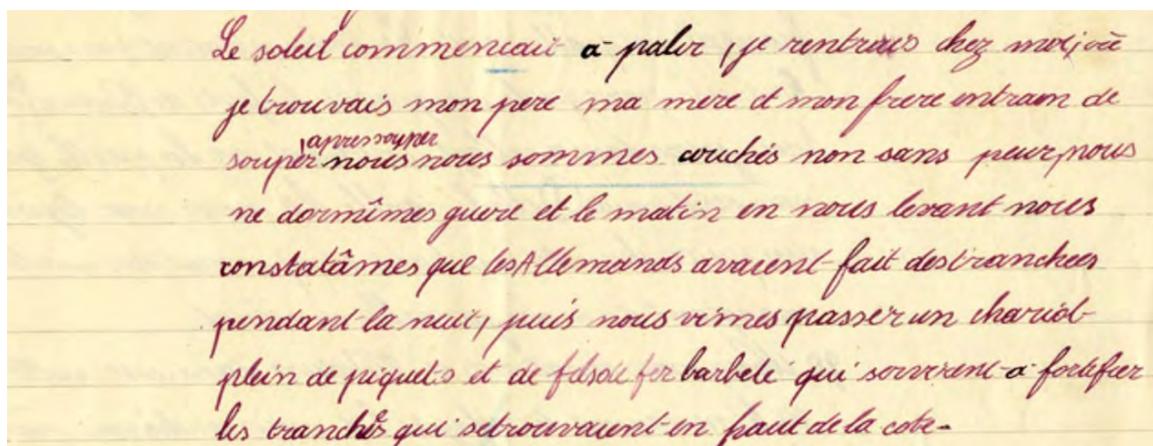
Pendant ce temps les barbares allaient toujours l'avant, mais une fois au passage de la Marne, les Français leur livrent une sanglante bataille qui leur fit subir des pertes sanglantes et les fit reculer d'une quarantaine de kilomètres.

2. Furieux de ce désastre les officiers allemands donnèrent ordre d'évacuer le village et menacèrent de fusiller quiconque retournerait au village. Alors mon père ma mère et mon grand frère remplirent des sacs de linge et de nourriture puis nous allâmes chargé tout cela sur deux grosses voitures de ma cousine qui elle aussi emportait tout ce qu'elle pouvait et bientôt un long convoi fût réuni prêt à partir. Beaucoup de gens pleuraient il a fallu quitter maison, campagne et tous les animaux domestiques, puis ce fut le signal du départ.

Les Allemands pleins de ruse nous firent passer en plein champs pour que nous ne voyions pas les tranchées qu'ils avaient fait. La terre collait aux roues des voitures car la nuit précédente il avait plu, puis on gravit la côte et de la haut nous vîmes le village brûler, les sauvages avaient mis le feu aux maisons. De l'autre côté une patrouille de Hulans se promenait, arriver au plus bas de la colline les Français nous bombardèrent du fort de Marc (fort se trouvant à côté de la ville de Charme) croyant à un ravitaillement ennemi, mais les Français ne tuèrent personne et ne blessèrent personne.

Nous arrivâmes à Chatancourt là il n'y avait ni soldats français n'y allemands. Les boches n'étaient pas venus à cet endroit parce qu'ils craignaient les forts de Verdun, là nous restâmes trois jours dans ce village couchant sur la paille nous nous rendîmes à Bethelainville¹³⁶, là nous nous logâmes dans une petite chambre couchant cinq semaines sur la paille mangeant dans des gamelles de soldats.

3. Nous nous rendîmes à Verdun dans une salle de gymnastique où l'on recevait les réfugiés là nous couchâmes par terre, le matin l'on mangea la soupe populaire et à sept heures du soir on nous embarqua dans le train pour Nice avec une bonne provision de pain. Notre première station fut à Dijon, là on nous mena dans une salle de théâtre où on nous reapprovisionna, nous restâmes une journée et une nuit le lendemain matin on nous mena à la gare où un wagon nous était réservé puis nous allâmes jusqu'à Lyon là nous changeâmes de train pendant la nuit et de là nous nous arrêtâmes à Marseille, on nous distribua des boîtes de sige¹³⁷ et à chacun un verre de vin puis le train partit, arrivé à golfe Juan on nous fit descendre, nous montâmes en tramway jusqu'à Vallauris nous descendîmes en face l'église puis nous allâmes donner nos noms à la mairie là une foule de personnes nous attendait. Madame Rienort nous emmena chez elle et depuis nous sommes à Vallauris dans les Alpes-Maritimes.



Le soleil commençait à paraître je rentrai chez moi où
je trouvais mon père ma mère et mon frère entrain de
souper ^{après souper} nous nous sommes couchés non sans peur nous
ne dormîmes qu'une et le matin en nous levant nous
constatâmes que les Allemands avaient fait des tranchées
pendant la nuit, puis nous vîmes passer un chariot
plein de piquets et de fils de fer barbelé qui servirent à fortifier
les tranchées qui se trouvaient en haut de la cote.

Récit d'Henri Remy

¹³⁶ Comprendre Béthelainville.

¹³⁷ Comprendre roastbeef.

Roger Prud'homme

Plusieurs Prud'hommes nés et domiciliés à Malancourt sont réfugiés à Vallauris : Marie Camille Arnould (née le 16 mai 1883) épouse de Paul [Émile] Prudhomme, leur fils, Victor Paul Roger Prud'homme, notre écolier (né le 27 février 1905) et Henri Pierre Prud'homme (né le 25 mars 1909). Un adolescent, Pierre Arnould, né dans le même village le 10 mars 1897, tourneur sur bois, fait partie du contingent¹³⁸.

La mère apparaît encore dans les recensements des réfugiés à Vallauris en juillet 1915¹³⁹ et en juillet 1916 qui ne comptabilisent que les adultes¹⁴⁰. Roger Prud'homme s'est marié à Saint-Mihiel le 14 novembre 1933. Il est décédé à Verdun le 14 octobre 1976.

Roger Prud'homme

Ecole de garçons – Vallauris
Vendredi 25 février 1916

Composition française

Prud'homme Roger

Agé de 11 ans

Né à Malancourt

(Meuse) le 27 février 1905

Plan

1° Comment les Allemands vinrent dans mon pays ?

2° Comment j'en fus chassé ?

3° Comment je suis venu dans le département des Alpes-Maritimes ?

Développement

1° Le deux septembre 1914, les Allemands après le passage de la Meuse ; firent leur entrée dans mon petit village Malancourt. Un hulan en patrouille parcourut le pays pour s'assurer qu'il était exempt de militaire.

Puis les patrouilles devinrent plus fortes. A la nuit tombante la horde teutonne fit son entrée.

Le lendemain ce fut bien pis. En allant dans le jardin je constatais que tous les chemins ne suffisait pas, pour cela les Allemands avaient crée un chemin de traverse qui longeait un bois. Leur artillerie passait par là.

Beaucoup d'Allemands parlaient le français. Il y en avait aussi qui étaient Alsaciens. Nous n'avions plus de pain pour manger ; un boulanger nous vendit de la farine. Avec cette farine nous fîmes un espece de pain.

Les officiers Allemands vinrent chercher un grand frère alors agé de dix-sept ans pour leur indiquer le chemin mais en cours de route pretextant une maladie il revint.

¹³⁸ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150.

¹³⁹ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 153, liste du 15 juillet 1915.

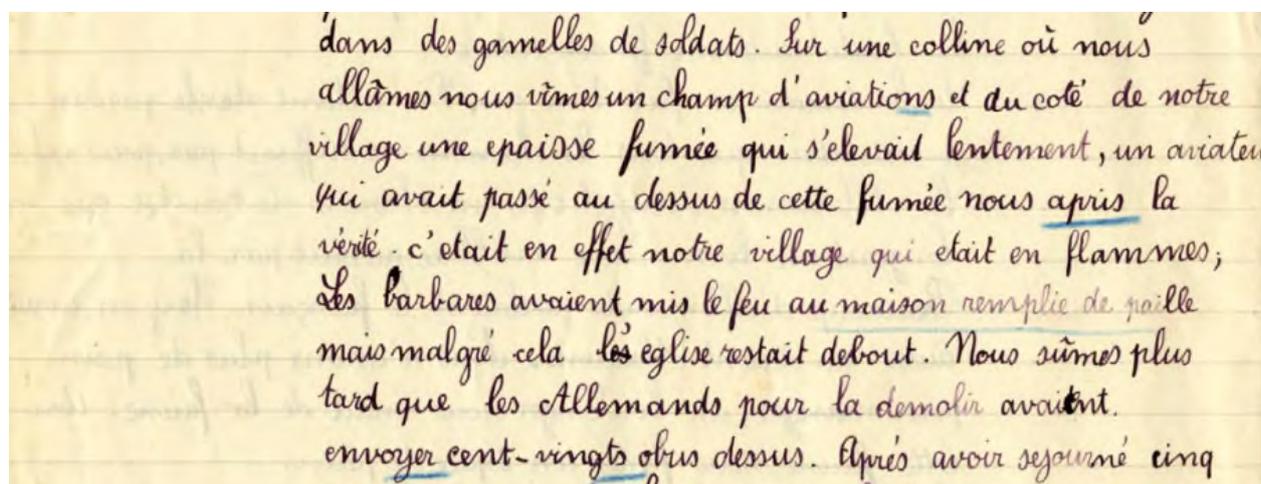
¹⁴⁰ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150.

Dés ce jour il resta caché pour ne plus être pris.

Les Allemands avançaient toujours mais nos troupes leur infligèrent une sanglante défaite. C'est en revanche de cette défaite qu'ils nous firent partir.

2° Le six septembre le prêtre parcourut le village en disant aux habitants : « il faut partir, les Allemands le veulent ». Ce fut avec regret que nous fîmes nos paquets. Les Allemands nous suivaient pas à pas dans la maison que nous abandonâmes, sur la place de l'église le prêtre discutait avec des officiers, ce fut lui qui empêcha le village d'être brûlé. Ensuite nous descendîmes au hameau voisin qui fait partie de notre commune. Ses habitants furent frappés de surprise ; mais nous les avertîmes de ce qu'ils avaient à faire. Les Allemands nous firent attendre trois heures, puis nous firent passer à travers champs. La boue collait aux roues et nous mîmes longtemps pour aller à Chatancourt¹⁴¹ village parcouru tantôt par les Français, tantôt par les Allemands, nous y restâmes environ quatre jours puis nous partîmes pour Bethlainville¹⁴². Là nous fûmes logés deux familles dans une salle basse, étroite, n'ayant qu'une fenêtre, nous couchâmes sur la paille et nous mangeâmes dans des gamelles de soldats. Sur une colline où nous allâmes nous vîmes un champ d'aviations et du côté de notre village une épaisse fumée qui s'élevait lentement, un aviateur qui avait passé au-dessus de cette fumée nous apporta la vérité. C'était en effet notre village qui était en flammes ; les barbares avaient mis le feu à la maison remplie de paille mais malgré cela l'église restait debout. Nous sûmes plus tard que les Allemands pour la démolir avaient envoyé cent-vingts obus dessus. Après avoir séjourné cinq semaines environ, les autorités militaires redoutant un bombardement nous donnèrent l'ordre de partir.

3° On nous envoya à Verdun où nous couchâmes une nuit dans une salle qui servait de gymnastique. Le lendemain vers quatre heures de l'après-midi on nous fit prendre le train pour le Midi ; le train sur lequel nous nous embarquâmes passa à Dijon, où nous couchâmes dans une salle de théâtre ; le lendemain nous prîmes à nouveau le train qui passa à Lyon, Avignon, Marseille puis Toulon où nous vîmes à Vallauris Alpes-Maritimes.



dans des gamelles de soldats. Sur une colline où nous
allâmes nous vîmes un champ d'aviations et du côté de notre
village une épaisse fumée qui s'élevait lentement, un aviateur
qui avait passé au-dessus de cette fumée nous apporta la
vérité. c'était en effet notre village qui était en flammes ;
Les barbares avaient mis le feu à la maison remplie de paille
mais malgré cela l'église restait debout. Nous sûmes plus
tard que les Allemands pour la démolir avaient
envoyé cent-vingts obus dessus. Après avoir séjourné cinq

Récit de Roger Prud'homme

¹⁴¹ Comprendre Chattancourt.

¹⁴² Comprendre Bethlainville.

RÉCICOURT

Gabriel Creton

Une liste des réfugiés à Nice, rédigée vers le 21-22 septembre 1914, mentionne l'arrivée, le 13 septembre 1914, d'Ulysse Creton, 40 ans, charron à Récicourt avec sa femme née Lucas (32 ans) et leurs enfants Gabriel (13 ans) et Georgette (10 ans)¹⁴³. Ils sont alors logés à l'hôtel Métropole. Une liste postérieure des réfugiés de la Meuse, établie le 16 juillet 1915, indique un certain Ulysse Creton, né dans les Ardennes et âgé de 41 ans, habitant Récicourt et venu avec son épouse et deux enfants¹⁴⁴. On ne retrouve pas la famille à Récicourt lors du recensement de 1926¹⁴⁵.

Saint Laurent du Var le 23 Février 1916.
Creton Gabriel
Né le 15 9bre ¹⁴⁶1901 à Dieuze (Meuse)¹⁴⁷
14 ans

Cannes (A.M)
Ecole Montfleury

Impressions
d'un réfugié. Venu directement de Récicourt (Meuse)

Comment les Allemands vinrent dans mon pays.
Comment j'en fus chassé.
Comment je suis venu dans le département des Alpes-Maritimes

à Cannes

Développement

C'était le 4 septembre 1914.

Il était midi lorsque les Allemands apparurent aux abords du village de Récicourt (Meuse). Ce fut d'abord une patrouille de ulhans qui sortit des bois pour se diriger sur le village.

Vers une heure le gros de l'armée apparut. A ce moment plusieurs familles s'enfuirent vers un lieu plus sûr. Parmi ces dernières se trouvait la mienne. Nous nous dirigeâmes sur Verdun. Ne pouvant y arriver nous fîmes halte dans un champ. Nous séjournâmes là quelques jours. Le sous-préfet accompagné de gendarmes nous fit monter dans un train qui nous conduisit à Verdun. De là on nous dirigea sur la grande gare où on nous fit prendre le train pour le département des Alpes-Maritimes. Les Allemands bombardèrent notre train qu'ils coupèrent en deux. Mais un deuxième train fut reformé et nous pûmes tous reprendre notre voyage. En passant dans les gares nous fûmes reçus chaleureusement et de là nous débarquâmes à Nice où l'on nous conduisit dans différents hôtels, puis de là on nous dirigea sur Cannes où nous sommes encore et où je fréquente le cours Complémentaire de Mont-Fleury.

Creton Gabriel

¹⁴³ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150, réfugiés n° 676 à 679.

¹⁴⁴ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 153 (liste des étrangers par département d'origine, 16 juillet 1915 et 23 avril 1915 (le mentionne comme chasseur).

¹⁴⁵ Arch. dép. Meuse, 6 M 52.

¹⁴⁶ Comprendre novembre.

¹⁴⁷ Lecture incertaine.

SAINT-MIHIEL (OU ALENTOURS)

René Cosson

La famille de René Cosson est recensée à Villefranche-sur-Mer parmi une série de réfugiés de Saint-Mihiel en 1914 : René Albert Cosson, 37 ans, marié, réformé n° 1, boucher en provenance de Saint-Mihiel (Meuse), précède sur la liste sa femme Lydie née Schumacher 39 ans, mariée, Frida Veillat 18 ans célibataire (sans qu'on sache si elle fait partie de la famille), René Cosson, 9 ½ ans, Noëlla Cosson 3 ans ½¹⁴⁸. Une liste de 1915 précise que le boucher est né à Orléans et le note avec épouse et trois enfants¹⁴⁹. En juillet 1916, la liste de Nice mentionnant uniquement les majeurs dénombre René, Lydie et Frida [sic]. Le père est indiqué comme employé chez Adriani, boulevard Gambetta¹⁵⁰. En 1919, les cinq mêmes sont recensés à Nice mais en provenance de Chavoncourt (Meuse)¹⁵¹.

Ecole de garçons de la Rue Vernier

Composition française

- I. Comment les Allemands vinrent dans le pays.
- II. Comment j'en suis parti.
- III. Comment je suis venu dans le département des Alpes-Maritimes.

I. Le 23 Septembre 1914 les Allemands se trouvaient dans une trouée près du petit pays de Spada ; ils s'y étaient fortement retranchés. Alors les Français qui étaient réunis dans St Mihiel tentèrent l'assaut mais ils se battaient un contre dix et il n'y avait que deux batteries de 75 pour les soutenir. Tandis que les Allemands avaient 5 ou 6 batteries de grosses pièces. Les Allemands allèrent à la rencontre des Français. Alors il s'engagea une grande bataille. Mais malheureusement les Français furent repoussés et dans leur retraite ils étaient hachés par les obus qui tombaient sur eux.

Ils arrivèrent ainsi près de la Meuse et s'embusquèrent derrière les arbres et les Allemands furent presque tous fusillés à bout portant. Les Français maintenaient toujours cette position. Mais le 24 à six heures ils en furent délogés.

II. Alors quand nous vîmes cela nous nous sauvâmes à toutes jambes en emportant ce que nous avions de plus précieux. Car, on avait entendu dire que les Boches coupaient les mains aux enfants et je n'avais pas envie de leurs lessaient les miennes. Enfin nous arrivâmes dans un bois où les obus tombaient gru comme grèle. Dans ce bois nous vîmes des soldats qui poursuivaient la même route que nous. Ils nous dirent qu'un patrouille forte environ de 30 hommes les poursuivaient. Sur l'ordre du sergent qui commandait la petite troupe composée de 10 hommes ils s'embusquèrent dans les taillis.

¹⁴⁸ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150, liste des réfugiés de Villefranche, s.d. [1914 ?]

¹⁴⁹ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 153, liste des réfugiés de la Meuse à Villefranche, 16 juillet 1915.

¹⁵⁰ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150, liste des réfugiés de Nice, juillet 1916, foyer n° 219.

¹⁵¹ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 153, liste des réfugiés par département et village d'origine. Arch. dép. Meuse, recensement de Chauvoncourt 1921, la famille ne figure pas de retour dans le village.

Nous fîmes de même et quand le Ullands passèrent (pan ! pan !) la moitié fut tuée et les autres mirent bas les armes et ils furent faits prisonniers. Nous nous enallâmes enfin on arriva à Commercy. Là nous fûmes logés dans les casernes où on se reposa de notre fatigue et de nos émotions.

III. Vers le milieu du mois d'Octobre on nous annonça qu'on allait nous émigrer à Nice 25 Octobre on réunis les réfugiés dans la cour de la caserne en nous disant que nous partirions le lendemain par le train de 7 heures ½.

Le lendemain nous allâmes à la gare.

On voyagea sans lumière jusqu'à Dijon ; ce n'était pas trop amusant ; enfin arrivé là on nous fit changer de train ; on changea également de train à Loyon¹⁵². De là on arriva à Marseille et de Marseille à Villefranche sur Mer où on resta un mois car papa demanda de changer de résidence. Et voilà comment de St Mihiel on alla à Nice

RENÉ COSSON

Elève de l'école de la Rue Vernier (Nice)

(2^e classe)

¹⁵² Comprendre Lyon.

VERNEUIL-GRAND

Yvon Lobreau

Marguerite Ricadat, (Clavy-Warby, 9 août 1881 - Sedan, 28 mars 1966)¹⁵³ a épousé Charles Edmond Lobreau à Thin-le-Moutier (Ardennes) le 1^{er} mai 1907. L'épouse est recensée en juillet 1915 parmi les réfugiés des Alpes-Maritimes en provenance de Verneuil-Grand, sans profession, avec trois enfants¹⁵⁴.

Pourtant, on ne trouve pas trace de la présence du couple dans cette commune que ce soit dans l'état civil entre 1883 et 1903 (aucun enfant né à Verneuil-Grand) ou encore dans lors du recensement de 1911¹⁵⁵.

Lobreau Yvon
11 ans

Cannes (A.M.)
Ecole Montfleury

Impressions d' un réfugié, Venu par l' Allemagne

Comment les Allemands vinrent dans mon pays ?
Comment ils me conduisirent en Allemagne ?
Comment j'ai vécu là-bas ?
Comment je suis revenu en France ?

Développement

Un jour que j'allait avec ma mère chercher du pain au village voisin une autos arrivat, dedans il y avait quatres officiers Allemand. Plusieurs jour après des troupes arrivait et campait à Grand-Verneil (Meuse). Après se fut l'artillerie et les Bavaois. A neuf heures du soir ont annoncat que ci l'un de nous sortait ont mettait le feu au village ; pendant plusieurs jours on ne dormait que d'un œil.

Nous n'avons pas été en prison en Allemagne j'ai rester sept mois avec les Allemands. Nous avons toujours eu des chevaux dans la grange et des soldats couchait sur le foin. Un jour je fut frappé par un sergent. Il y avait toujours une compagnie de Bavaois. A la buvette il y avait un jeu de quille il en firent une vraie cuisine.

Un jour un lieutenant vint nous dirent que nous devons partir pour la France. En quittant Grand-Verneil (Meuse) nous partimes pour la gare de Mommédy nous passammes a Longuillon, en Alsace en Allemagne, et enfin en Suisse. Nous y avons arrivez ver deux heures ; nous avons souper et nous sommes reparti a neuf du soir et nous avons arriver a Genève tout au matin nous avons déjeuner et nous sommes partis pour la France en tramme. Une heure après on arrivait à la frontière dans une salle d'école ont nous fit inscrire notre nom, les murs étaient garnis de drapeaux tricolores au fond il y avait cette inscription « la France souhaite la bienvenue à tous ses enfants venant d' Allemagne ».

¹⁵³ Arch. dép. Ardenne, 2 E 124/5, état civil de Clavy-Warby (naissance de la mère).

¹⁵⁴ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 153, liste des réfugiés par département d'origine, 16 juillet 1915.

¹⁵⁵ Arch. dép. Meuse, 1 E 56, état civil, Verneuil-Grand, tables décennales, 1803-1902 ; E dépôt 420/133, recensement de la population, Verneuil-Grand, 1911. Arch. dép. Ardennes, l'état civil et les recensements de Thin-le-Moutier ne sont pas accessibles en ligne pour la période.

Lucien Marchal

Il existe plusieurs Marchal réfugiés dans les Alpes-Maritimes durant la première guerre mondiale et l'enfant fournit peu de clefs sur son origine géographique dans cette rédaction¹⁵⁶. Cependant, après recoupements, il est possible de l'identifier pratiquement avec certitude : il devrait s'agir de Maxime Lucien Marchal, né en 1904 à Verneuil-Grand¹⁵⁷, fils de Marie Pouchelet (née le 21 février 1883 à Hussigny-Godebrange) et de François Émile Marchal (Lexy, 25 novembre 1877-29 août 1914). Ses parents se sont mariés à Lexy le 9 mars 1903, commune de naissance du père et de résidence de la future épouse. François Émile est alors déjà préposé aux douanes à Verneuil-Grand, commune frontalière avec la Belgique. Le couple y vit toujours lors de la naissance d'un fils en 1904 et lors du recensement de 1911¹⁵⁸.

Marie Marchal, sans profession, est recensée avec un enfant à charge parmi les réfugiés de Cannes le 15 juillet 1915 puis en 1916. Cette fois, une mention marginale semble indiquer que son mari douanier est prisonnier (sous réserve de bonne lecture). Il est en réalité disparu et présumé mort à une vingtaine de kilomètres de son domicile, à Brandeville dans le bois de Murvaux, ce qui ne sera confirmé qu'à la fin de la guerre. Mort pour la France¹⁵⁹, il apparaît sur les monuments aux morts de sa commune de naissance, Lexy, et de la commune où il vivait, Verneuil-Grand. On ne trouve plus sa veuve ou son fils à Verneuil-Grand lors du recensement de 1921.

¹⁵⁶ Arch. dép. Alpes Maritimes, 10 R 150 et 153 : les listes de réfugiés n'indiquent pas toujours les enfants. On trouve encore au nom de Marchal, dans une liste dressée vers le 26 octobre 1914 par la commune de Cannes sept adultes : **Joséphine**, 32 ans, née Gaire le 16 août 1882 à Saint-Dié, venue de Saint-Dié avec mari sous les drapeaux ; arrivée au plus tard le 11 septembre 1914 ; **Marie Augustine**, 32 ans, née à Vaudeaux [sic] le 10 mars 1872, brodeuse venant de Lunéville, arrivée au plus tard le 12 sept. 1914 ; **Céline**, 60 ans, née à Bois-de-Champs (Vosges) le 3 septembre 1854, et y résidant, brodeuse, arrivée au plus tard le 8 septembre 1914 ; **Marie-Célestine**, 50 ans, née à Rothau (Alsace) le 6 sept. 1864, institutrice en provenance de Lunéville, arrivée au plus tard le 8 septembre 1914 ; **Marie Augustine**, 35 ans, née à Vaubeaury [sic] le 19 mars 1872, brodeuse, arrivée au plus tard le 12 sept. 1914 ; **Joseph Marchal**, belge de 33 ans, avec enfant du même prénom et nom, arrivé au plus tard le 16 sept. 1914.

¹⁵⁷ Arch. dép. Meuse, E dépôt 420 / 133, recensement de population de Verneuil-Grand, 1911.

¹⁵⁸ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, 2 Mi EC 268, état civil - Hussigny-Godebrange, 21 février 1883, naissance de Marie Joséphine Pouchelet, fille de Lucien, préposé aux douanes, et d'Élisa Wilvens son épouse. Mention de son mariage le 9 mars 1903 à Lexy avec François Émile Marchal ; 2 Mi-EC 313/R 3, état civil de Lexy, 9 mars 1903, mariage des deux protagonistes. L'époux est dit né à Lexy le 25 novembre 1877, préposé aux douanes et domicilié à Verneuil-Grand, fils de Maximin Marchal (51 ans) et Marie Toussaint (48 ans). Le père de l'épouse, veuf et douanier en retraite, est aussi domicilié à Lexy.

¹⁵⁹ Arch. du service historique de la défense, morts pour la France, fiche de François Émile Marchal, soldat dans le corps militaire des douanes, Cie de forteresse de douaniers de Montmédy, n° de matricule 1838 au recrutement de Mézières, mort pour la France le 29 août 1914 entre Braudeville et Marvaux (Meuse), présumé tué, jugement rendu le 16 mars 1921, et acte transcrit le 23 mars 1921 à Verneuil-Grand. En ligne sur : <http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/ark:/40699/m005239f5b9d55b1/5242bf1a90780> (consulté le 8 oct. 2016). Voir aussi : <http://www.memorialgenweb.org/memorial3/html/fr/complementter.php?id=3514074> (fiche sur le soldat).

Lucien Marchal
12 ans

Cannes (A.M)
Ecole Montfleury

Impressions
d'un réfugié. Venu par l'Allemagne

Comment les Allemands vinrent dans mon pays ?
Comment ils me conduisirent en Allemagne ?
Comment j'ai vécu là-bas ?
Comment je suis revenu en France ?

Développement

Les Allemands rentrèrent dans mon pays à trois. Le fusils en main quatre minutes après il arrivait une automobile il demandere s'il avait encor des soldats dans le fort, et l'automobile repartit aussivite. Cinq jours apres il en passa beaucoup. Quand il rentraire il fouillé tous les maisons vide il prenait les meubles et les draps quand il avait fini il repartait. Tout les jours il venait des Convois de ravitaillement pour les soldats. Un jour les Allemands vinrent dans les maisons, un officier vient nous dirent que nous allions partire demain. Il dire que nous mettons les meubles dans les maisons des autres habitants qui restais, le lendemain nous nous levions a six heures. Les voitures nous attendais. Un officier Allemand fit l'appel pour voir si tout le monde était las à six heures nous partime sur les voitures, quand nous arrivames à la gare, nous primes le mals [*sic*], on fit encor l'appelle à la gare. A sept heures le train arrivat en gare tout le monde se précipite pour aller dans les wagons ; nous avons soupé du riz à l'eau dans les wagons ; après nous avons but du café et du lait pour les petits enfants, le lait était sucré le quatrieme jour à quatre heures Nous arrivame en suisse. Nous avons quitait le traint allemand et Nous avons rentrait dans les souterais quand on a sortie nous avons été dans une hôtel avec un soldat suisse, nous avons goûter quand nous avons fini de goûter, on appela tout les enfants pour allais se bainé¹⁶⁰ nous desendime dans les chambres a bains puis on a habilla les enfants, aux soir nous avons repartie pour Genève. Les Allemands Nous ont pas faie de Mal, les bavarrois nous donnait du pain et de la soupe quand il passe des prisonniers il leur donnais du pain. Quand nous avons arrivait à Genève. Nous avons repris le tramway quand nous avons quitait le tramway nous avons était à la banque changée les sous allemands, le lendamaind Nous avons arrivait en France, Nous avons arrivait à Evian-Les bains. On Nous alogés dans des maisons pour diné et souper et coucher dans de bons lits. Le lendemains Nous repartiment pour Cannes.

¹⁶⁰ Comprendre baigner.

Nord

LA BASSÉE

Marie Bouvry

Une Ambroisine « Bouvery » apparaît sur la liste des réfugiés de Saint-Laurent en juillet 1916, ménagère de 47 ans. La liste ne précise pas les enfants mineurs. L'enfant ne semble pas apparaître dans la liste des réfugiés de La Bassée de 1919¹⁶¹ ni dans le recensement de population de La Bassée en 1906. On y trouve en revanche une Marie Baudry.

S^t Laurent du Var, le 26 Février 1916

----- Rédaction -----

1^{ère} Class

2^{me} Division

Je suis de la Bassée

Dès le début des hostilités, des soldats français occupaient notre région ; ils avaient creusé des tranchées dans nos prairies commençaient une sorte de fortification en cas d'attaque ; quelques personnes avaient déjà abandonné leurs maisons, emportant avec elles le plus qu'elles pouvaient.

C'est alors que les premières bombes furent jetées sur mos [sic] pays, abattant quelques maisons, mettant un peu de trouble dans nos âmes, nous forçant à nous réfugier dans les caves.

Les Allemands entrèrent à la Bassée le 14 octobre 1914.

Les Français, en trop petit nombre ; furent tués ou faits prisonniers.

Les Boches commencèrent aussitôt leur vagabondage odieux ; il leur fallait du bon vin ; ils le trouvaient dans les caves des châteaux ; il leur fallait des volailles ; les poulailliers les leur fournissaient à bon marché !!!

La nuit du 11 au 12 octobre résonnait de leurs chants de « Victoire ».

Nous, blottis dans la cave où nous restâmes 6 mois, nous mangions du pain KK avec de la confiture que nous avions en réserve ; cependant le 1^{er} janvier 1915 les Allemands nous donnèrent des provisions et il nous fût permis de cuisiner.

Je fus chassée de mon pays le 4 Avril 1915 par ordre du Commandant Allemand à 8 heures du soir ; il nous meaçait de punitions sévères si nous ne partions pas aussitôt.

Avec une hâte angoissante nous fîmes un paquet de ce que nous avions de meilleur et de plus utile et quelques minutes après nous nous retrouvions tous sur le quai de la gare, puis entassés dans des wagons à bestiaux, sans lumière de peur que les Anglais, nous prenant pour des Boches, ne tirent sur nous.

Toujours suivis par nos gardiers arrogants et grossiers nous fûmes dirigés sur la Suisse ; là ils nous quittèrent.

Nous étions enfin redevenus Français.

Repatriés dans le département des Alpes Maritimes, à Nice, puis à S^t Laurent du Var où nous arrivions le 1^{er} juin 1915.

Nous n'y retrouvions pas notre maison, nos habitudes, mais nous y trouvions un accueil charmant et surtout des cœurs amis.

Marie Bouvry
Née le 12 Avril 1904 à la Bassée

¹⁶¹ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 153. Arch. dép. Nord, M 474/321, recensement de 1906.

Desiré Chuin

Au moins deux foyers Chuin originaires de La Bassée sont accueillis à Nice durant la guerre. Une liste des réfugiés du Nord à Nice le 1^{er} juin 1915 recense d'une part Justine Chuin, 47 ans, née à Laventie (Pas-de-Calais), ménagère avec 5 enfants ; et d'autre part Flore Chuin, 31 ans, née à Houplines (Nord), avec deux enfants. La liste suivante de 1919 donne une série de prénoms : Louis, Flore née Segard, Louis, Henri, Justine née Léguillon, Désiré, Hyppolyte, Charles, Marie et Césarine¹⁶². Sous réserve de confirmation Désiré pourrait appartenir à la première famille : Justine Marie Legillon s'est mariée le 31 mars 1905 à La Bassée avec Désiré Victor Chuin, 24 ans, natif du village (né le 3 février 1881). Celui-ci meurt de maladie contractée en service à l'hôpital complémentaire n° 15 du Havre le 31 octobre 1918. L'acte est aussitôt transmis au maire de Nice le 2 novembre) pour transcription sur les registres d'état civil¹⁶³. Il figure sur le monument aux morts de La Bassée. Nous n'avons pas eu accès à l'état civil de cette commune pour vérifier le nom de ses enfants.

4^e classe

Ecole Rothschild

Chuin Désiré âgée 12 ans réfugié Français du département du Nord Ville de la Bassée

Nice le 15 février 1916

Réfugié du Nord

Comment les allemands vinrent dans mon pays

Comment j'en fus chassé.

Comment je suis [venu] dans le département des Alpes Maritimes

Composition française

Les allemands entrèrent dans mon pays le 11 octobre 1914 à 6 heures du soir ; ils bombardèrent la ville, il n'y avait pas assez de soldats Français pour les retenir.

Les allemands chassèrent tous les habitants et ils nous firent partir à 8 heures du soir par le train ils nous conduisirent dans un petit village à 45 kilomètre de mon pays auprès de Lille, appelée Genet¹⁶⁴. Nous y restâmes 15 jours ils nous firent partir dans des wagons à bestiaux jusque Bouchin¹⁶⁵ Nord dans une caserne a soldats où sèjournâmes 9 jours. On nous fit partir à 3 heures du matin nous passâmes en allemagne et la les allemands nous conduisirent jusqu'à la frontière Suisse. Nous mangeames dans un hôtel et à 9 heures du soir nous partîmes jusque Genève où nous couchâmes dans un hôtel pendant 3 jours. Ensuite nous fimes dirigés sur Nice. Je suis arrivè a Nice le 6 mai 1915 a 11 heures du soir à l'hôtel Victor hugo.

¹⁶² Arch. Nord, M 474/321, recensement de 1906, d'autres Chuin (p. 48). Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 153 ; 10 R 150, liste des réfugiés de Nice en juillet 1915, foyer n° 186, Justine Chuin 37 ans touchant allocation militaire, Louise Chuin 29 ans.

¹⁶³ Service historique de la Défense, morts pour la France : <http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/ark:/40699/m005239df701f5a2/5242bcf18a122>, soldat de la classe 1901. Arch. dép. Nord, 1 R 2675, états signalétiques de Désiré Victor Chuin, n° de matricule 863 au bureau de recrutement de Lille. Fils de Victor Charles Chuin et d'Augustine Adeline Carpentier (La Bassée, 3 février 1881 - 31 oct. 1918. Il n'est pas indiqué comme marié sur ce registre militaire. Arch. dép. Nord, table de La Bassée, mariage de Désiré Victor Chuin avec Justine Marie Legillon, le 31 mars 1905. L'état civil de naissance et mariage ne nous ont pas été accessibles, tout comme les actes et tables de naissances des années suivantes.

¹⁶⁴ Comprendre Genech.

¹⁶⁵ Comprendre Bouchain.

Marie-Antoinette Cuvelier

Marie-Antoinette est née le 10 juillet 1903 à Marcq-en-Barœul dans le département du Nord. Elle habite avec sa famille rue de Canteleu lors du recensement de 1906¹⁶⁶. Lors des hostilités, Henri Cuvelier, 40 ans (né en 1876 à Armentières), serrurier, Gabrielle Cuvelier née Carton son épouse, 46 ans (née à Cassel en 1870), arrivent avec leurs enfants, Charles, 17 ans (né en 1899 à Marquette¹⁶⁷ et Marie-Antoinette, 13 ans. Ils apparaissent sur une liste des réfugiés provenant de La Bassée en 1916 (les noms des enfants n'étant pas précisés)¹⁶⁸. Henri, Gabrielle et Marie-Antoinette paraissent encore sur la liste des réfugiés de Grasse en septembre 1919¹⁶⁹.

Ecole primaire de filles
Grasse, le 21 février 1916

Récit d'une petite réfugiée

Comment les Allemands vinrent dans mon pays.
Comment j'en fus chassée
Comment je suis venue dans le département des Alpes-Maritimes.

Développement

Vers le vingt-cinq Septembre 1914, les Allemands faisaient leur première apparition dans mon pays, la Bassée (Nord).

Ils étaient environ quatre cents, et quarante-sept prisonniers civils qu'ils avaient fait. A leur rentrée le maire de ma commune donna ordre de ne pas sortir de chez nous et de ne rien leur dire, mais comme nous n'avions pas encore vu d'Allemands beaucoup d'entre nous ont été plus curieux, et sont allés les voir. L'ennemi était calme, les habitants aussi, enfin ils ont séjournés que vingt-quatre heures, ils ont couchés un peu partout, principalement dans les écoles. La seule atrocité qu'ils ont fait c'est de crever les yeux, et de salir le ruban tricolore de la photographie de Monsieur Poincaré, qui était suspendue dans nos écoles. Le lendemain matin à sept heures ils sont repartis pour Lens en emmenant leurs prisonniers civils que le maire avait demandé pour les mettre en liberté, mais il a été refusé. Rien¹⁷⁰ n'empêche qu'ils ont emportés avec la troupe, les autos, les tricycles, les vélos qu'ils avaient pris aux habitants.

Enfin depuis leur départ, nous n'avons plus reçu de leur visite jusqu'au onze octobre 1914, mais quand ils sont entrés cette fois c'était vraiment des lions, musique en tête, et aussitôt la halte, ils se sont mis à foncer toutes les portes des maisons et se sont mis au pillage. De là, ils ont été trouvés le maire et le doyen et les ont forcés à verser cent cinquante mille francs en deux heures de temps, ou sinon ils mettraient la ville en feu et en sang. Aussitôt notre maire s'est mis

¹⁶⁶ Arch. dép. Nord, M 474/321, p. 84, recensement, 1906. Marquette : comprendre Marquettes-lez-Lille.

¹⁶⁷ Arch. du service historique de la Défense, morts pour la France, site <http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/ark:/40699/m005239e1a0cf34c/5242bd249d858> (consulté le 2 oct. 2016). Arch. dép. Nord, états signalétiques des services, classe 1910, bureau de recrutement de Lille, Matricule 3749 : un autre Charles Cuvelier (né le 13 octobre 1890 à La Bassée, tué à l'ennemi le 27 septembre 1916 à Frégicourt dans la Somme figure sur le monument aux morts de La Bassée, mais il s'agit d'un homonyme, fils d'Édouard Joseph Cuvelier.

¹⁶⁸ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150.

¹⁶⁹ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 153.

¹⁷⁰ Lecture incertaine.

à l'œuvre de faire une quête entre tous les habitants qui restaient. De suite nous nous sommes empresser de verser toutes nos économies pour épargner la ville et ses habitants. Un instant après le commandant donna ordre de visiter toutes les maisons pour voir si il y avait pas de troupes françaises de cacher¹⁷¹, c'est alors qu'ils trouvèrent près de chez moi, un blessé que la voisine et ma marraine n'avaient pas encore eu le temps d'achever ses premiers pansements, quand tout à coup l'ennemi apparait. En apercevant la sentinelle française, ils se sont mis à danser autour de lui, en faisant des cris de ora-ora, le piquant de leurs baïonnettes, et le frappant de leurs crosses de fusils, ils l'achevèrent de mourir. Pendant ce temps, d'autres soldats, réquisitionnaient tout, sur leur passage. Ils virent un jeune homme qui avait une attelée de chevaux, ils voulurent lui réquisitionner, il protesta avec énergie en disant qu'il ne donnait pas ses chevaux à l'ennemi, d'entendre ces paroles, ils le jetèrent par terre, puis ils l'ont piétiné, frappé à coup de crosses de fusils, de baïonnettes pour le faire mourir. Ils ont pris ses chevaux et tout ce qu'il y avait chez lui, et incendié la maison. Un peu plus loin c'était un pauvre cordonnier, ils voulurent l'emmener pour travailler pour la troupe, il refusa en disant : Je suis bon français et je ne travaillerai jamais pour l'Allemand, alors ils se sont emparé de lui, ils ont mis un peloton de douze hommes et ils commandèrent feu¹⁷² sur ce pauvre vieillard qui tomba en criant : Vive la France. Pour faire voir que les obus anglais faisaient beaucoup de dégât, ils ont mis le feu dans les fabriques de chicorée, de toile, d'huile, de liqueurs et dans les grandes maisons de commerce et l'église qui étaient bombardée. C'est alors qu'ils nous disaient : Voyez-vous vos amis, les alliés de la France comme ils vous arrangent votre ville, nous qui voyions que c'était fait de leurs mains criminelles, nous n'avions pas le droit de dire un mot, car ils nous emprisonner. Et le soir nous devons rentrer dans nos maisons, à cinq heures (heure allemande) pour eux pouvoir transporter notre mobilier en Allemagne, par chemin de fer. Enfin nous sommes restés environ sept mois avec eux dans notre pays, mais la ce n'était plus tenable, nous mangions du pain noir, que les croûtes étaient faites avec du plâtre, par ce qu'ils avaient enlevé toutes les farines et tous les grains pour transporter en Allemagne, comme tout notre mobilier. Nous avons de la viande de cheval à manger une fois tous les quinze jours, encore nous étions heureux de l'avoir car c'était notre meilleure nourriture. Depuis leur entrée ils faisaient que de demander de l'argent au maire. Comme ils l'avaient ruiné, il a répondu : « faites de moi ce que vous voulez, mais laissez mes habitants en liberté. » C'est là qu'ils répondirent qu'il y aurait arrivé quelque chose. Alors il a encore répondu : il arrivera ce que vous voudrez pourvu que vous ne faites pas de mal à nos civils. Le lendemain, quatre Avril 1915, il y eût ordre d'évacuation. Le commandant de place nous a fait parvenir des circulaires dont en voici la reproduction.

L'ordre du Commandant

-
- 1°. Tous les habitants seront transportés cette nuit par chemin de fer
 - 2°. les habitants qui ne sont pas transportables seront placés dans l'hopital.
Il faut que ces personnes y arrivent ce soir à sept heures (heure allemande)
 - 3°. Tous les autres doivent sortir des maisons à huit heures (heure allemande) ce soir pour se réunir à la fabrique de toile de Monsieur Crespel près de la gare. Jusqu'à ce temps il est défendu de se promener dans les rues.
 - 4°. Ceux qui n'obéissent pas à ces ordres seront arrêtés et traités comme espions.
- La Bassée 3 Avril 1915 Le Commandant.
-

¹⁷¹ Sic pour cachées.

¹⁷² Il serait possible d'identifier ces hommes à partir du registre des décès du village et / ou de la liste figurant sur le monument aux morts.

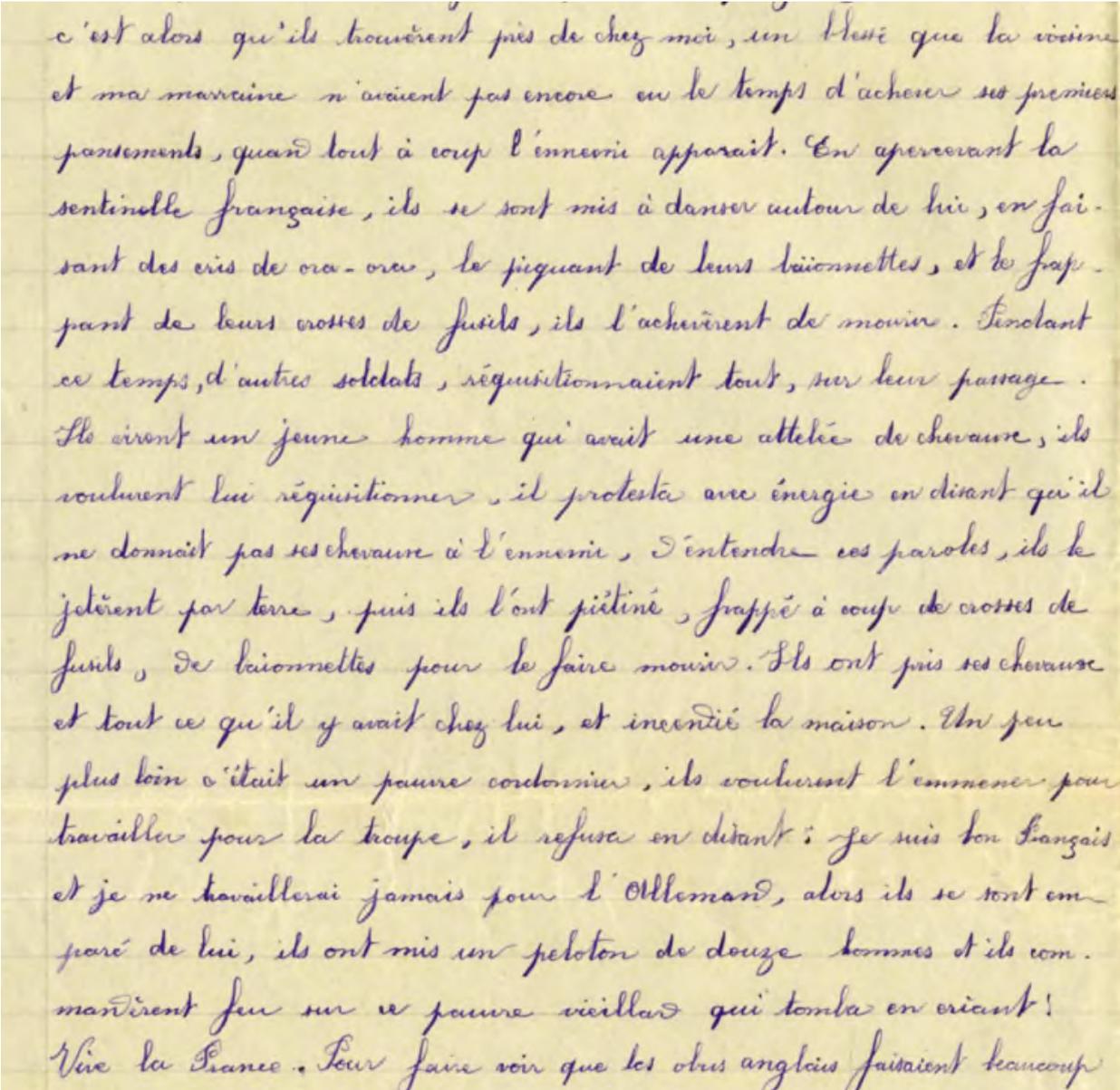
Voici le voyage que les Allemands nous ont fait pour nous faire parvenir dans le département des Alpes-Maritimes sans que nous le sachions.

A huit heures du soir (heure allemande) nous étions à la gare sans pouvoir prendre de gros colis. A dix heures nous prenions le train, beaucoup de petits enfants pleuraient, qu'ils avaient froid et faim et les Allemands nous bouscullaient à coup de crosses de fusils. Dans chaque compartiment il y avait deux sentinelles, baïonnette au canon. Enfin le train s'ébranla, et nous voilà partis sans savoir dans quelle direction. Arrivés à Lille le train stoppa, mais une autre machine y fut attachée et nous partîmes, où nous arrivâmes à Templeure¹⁷³. Les Allemands nous ont fait descendre, et nous ont fait monter en chariots qui étaient trainés par des bœufs et des ânes. Beaucoup d'entre nous ont dû faire la route à pied avec leurs petits en détresse. Nous étions encore menés à coup de crosses de fusils, et une sentinelle baïonnette au canon à chaque chariot. Il était une heure du matin quand nous arrivâmes à Genech, on nous a fait encore une fois descendre du chariot, et l'on nous plaça dans plusieurs estaminets jusqu'au lendemain matin. Lorsque sept heures sonnèrent les Allemands vinrent nous placer. Beaucoup ont été conduit dans des maisons de villageois qui avaient bien voulu nous accueillir, d'autres, dans des maisons habitées par la troupe. Nous y sommes restés dix-huit jours, nous devions nous nourrir de notre argent, heureusement, nous avons un peu de légumes à quelques bons fermiers qui étaient restés dans ce village, nous couchions par terre, sur des matelas, et pour couvertures nous avions un sac par personne. Après dix-huit jours de campement, nous avons eu l'ordre de nous réunir sur la place pour un autre départ. Nous repartîmes pour Templeure en chariot toujours escortés de la troupe. Arrivés à ce village, on nous fit monter dans un train à bestiaux, nous avions toujours une sentinelle baïonnette au canon dans chaque wagon, et nous partîmes pour une direction inconnue. Il était cinq heures du soir quand nous arrivâmes à Bouchain (Nord). La troupe allemande nous conduisit dans une caserne du 1^{er} d'Infanterie, on nous y enferma jusqu'au lendemain matin sans nous donner aucune nourriture. Le lendemain matin beaucoup de civils venaient nous porter le café en étant tout en pleurs, mais l'ennemi les bouscullaient, pour les empêcher d'entrer dans la cour de la caserne, ils leurs prirent le café pour eux l'avancer. A ce deuxième campement nous y sommes restés dix jours, dix jours, nourris par les civils. Toutes les après-midi nous avons une récréation de une heure, dans une pâture qui était près de la caserne, dans cette pâture il y avait un grand nombre de sentinelles qui nous gardaient, et au premier coup de sifflet ils nous fallaient rentrer à la caserne. Le dixième jour est venu, c'est celui du départ, à minuit nous étions tous dans la cour de la caserne. Nous partîmes pour la gare, mais au lieu de passer par la ville, nous sommes passer le long du canal, car l'ennemi était furieux de voir que les civils étaient tous à la fenêtre pour nous voir partir. Arrivés à la gare, nous sommes montés sur le train en nous disant que nous partions pour les lignes françaises. A cinq heures du matin nous arrivâmes à Valenciennes, pour notre déjeuner nous eûmes de la soupe allemande. A Sedan nous eûmes un morceau de lard cru avec un morceau de pain noir, pour notre diner. Enfin j'ai eu l'occasion de voir les belles villes de Metz et de Strasbourg. Nous continuâmes notre route jusqu'à la frontière suisse, en cours de route nous sommes passés sur des grands ponts, qui étaient sautés par les Français, et reconstruit en bois, par les Allemands pour leur ligne de ravitaillement. Arrivés à la frontière suisse, les Allemands nous ont fait descendre de leur train, et les Suisses firent aussitôt repartir leur train, pendant que nous, nous montions dans un suisse. Après notre installation, des dames de la croix-rouge vinrent nous prier de descendre en nous faisant laisser nos bagages, et retenir notre numéro de wagon. Puis ils nous introduisirent dans un Hotel-Hospice où nous fîmes deux bons repas. Ils fîmes nettoyer les enfants, les habillé, et nous reçûmes du linge propre. Enfin nous pouvons remercier la Suisse pour tous les bienfaits qu'elle a fait pour nous. Nous sommes remontés sur le train, qui était dix heures du soir, le lendemain matin nous arrivâmes à Genève, où nous eûmes un bon déjeuner. De Genève à Annemasse, où nous étions attendus dans une grande salle toute décorée de drapeaux tricolores,

¹⁷³ Templeuve-en-Pévèle.

ainsi que ceux des alliés, sur une grande toile qui était suspendue, elle portait ces inscriptions : « La France souhaite la bienvenue à tous ses enfants venant d'Allemagne ». De Annemasse à Evian-les Bains, de Evian-les Bains à Cannes et de Cannes à Grasse où je suis incorporée pour la durée de la guerre, aussi combien je suis heureuse de pouvoir retrouver de belles écoles et de bonnes maîtresses, pour reprendre mes cours classiques dont j'en étais bien privée depuis longtemps.

Marie-Antoinette Cuvelier



c'est alors qu'ils trouvèrent près de chez moi, un blessé que la voisine et ma marraine n'avaient pas encore eu le temps d'achever ses premiers pansements, quand tout à coup l'ennemi apparait. En apercevant la sentinelle française, ils se sont mis à danser autour de lui, en faisant des cris de ora-ora, le piquant de leurs baïonnettes, et le frappant de leurs crosses de fusils, ils l'achevèrent de mourir. Pendant ce temps, d'autres soldats, réquisitionnaient tout, sur leur passage. Ils virent un jeune homme qui avait une attelle de chevaure, ils voulurent lui réquisitionner, il protesta avec énergie en disant qu'il ne donnait pas ses chevaure à l'ennemi, s'entendre ces paroles, ils le jetèrent par terre, puis ils l'ont piétiné, frappé à coup de crosses de fusils, de baïonnettes pour le faire mourir. Ils ont pris ses chevaure et tout ce qu'il y avait chez lui, et incendié la maison. Un peu plus loin c'était un pauvre cordonnier, ils voulurent l'emmener pour travailler pour la troupe, il refusa en disant : je suis bon Français et je ne travaillerai jamais pour l'Allemand, alors ils se sont emparé de lui, ils ont mis un peloton de douze hommes et ils ont maintient feu sur ce pauvre vieillard qui tomba en criant : Vive la France. Pour faire voir que les obus anglais faisaient beaucoup

Récit de Marie-Antoinette Cuvelier

Adolphe Lemaire

Le recensement des réfugiés par commune en juillet 1916 indique la présence à Mougins de Noële Quéniart veuve Lemaire, dentelière de 41 ans, et d'une série d'enfants : Achille (14 ans), Hélène (12), Adolphe (10) et Noëlle également orthographiée Noële (4 ans)¹⁷⁴. Cette famille Lemaire réside à Grasse lors du recensement des réfugiés de septembre 1919¹⁷⁵, comprenant Noële, Jeanne, Achille, Hélène, Adolphe et Noëlle, et originaire de La Bassée¹⁷⁶.

Ecole de garçons

Mougins

Composition française Sujet

Comment les Allemands vinrent dans mon pays.
Comment ils me conduisirent en Allemagne
Comment j'ai vécu là-bas.
Comment je suis revenu en France

Developpement

Quand les Allemands sont arrivés chez nous notre ville était gardée par les Français quand le bombardement a commencé les civils étaient tous dans les caves depuis six heures du matin ou nous sommes remonter qu'à huit heures du soir le point de mire du bombardement des Allemands était léglise et la mairie les Français n'étant pas en nombre le colonel Français disait toujours à ses soldats qu'il fallait tenir bon que les renforts Anglais arrivaient vers une heure

il était trois heures de l'après midi que les renforts que les renforts n'était pas encore arrivaient c'est alors que les Allemands ont commencé a rentrée en ville par quatre coté différent ils se sont battus a la baïonnette pendant une heure le colonel voyant alors que les renforts tant attendu n'arrivait pas criat a ses soldats sauve qui peu c'est alors que nos chers troupiers Français repassèrent tout courant sur la grand place ou j'étais avec ma famille et se sont diriger vers la rue de Canteleu¹⁷⁷ pour aller a Givenchy car ils n'avaient plus que cette route l'a pour se sauver c'est alors qu'étant dans les caves nous entendions le cri sauvage de ces barbares faisant leur arrivée a la mairie de notre ville qui se trouve sur la grand place

Notre maire était a la mairie avec son garde. C'est alors que la commandature Allemande s'est adressé au maire en demandant au maire comme rançon une indemniter de 125,000 francs et ont promis que si cette indemniter leur était versé le lendemain matin qu'ils auraient quitter le pays immédiatement monsieur le maire s'est acquité de sa tache en leur versant la somme promis mais ces pirates n'ont pas quitter la ville le lendemain de leur arrivaient ils ont commencer le pillage aux magasins et aux maisons qui n'était plus habités vous ... les mois et les peurs que nous eprouvions en entendant les coups de haches et de marteaux que ces boches donnait dans les beaux magasins que nous possédions chez nous nous faisait tous frémir de peur le lendemain matin on ne voyait que sur la pavé [sic] des marchandises éparts et les meubles

¹⁷⁴ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150.

¹⁷⁵ Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 153.

¹⁷⁶ Arch. dép. Nord, tables décennales 1903-1912 pour La Bassée : *a priori* les enfants n'y sont pas nés à moins que les autres prénoms secondaires aient été indexés par erreur. Un garçon et 4 filles Lemaire y naissent entre 1904 et 1911. M 474/321, recensement de 1906 : il existe des Lemaire avec prénoms différents (p. 24, 102, 117).

¹⁷⁷ Lecture incertaine Panteleu ou Canteleu.

brisés. Tout ceux qu'il voulait bien des choses n'avait qua demander et l'Allemands le donnait et si on leur refusé. Ils le jetaient dans le canal après le pillage. Ils ont requisitionné le bon blé que nous cultivions et ils ont vendu a quelques boulanger de la Bassé de la mauvaise farine venant d'Allemagne ce qui nous faisait le pain noir et mauvais qui n'était meme pas bon pour les chiens et cela ne nous a pas empeché detre privés de notre pain blancs pendant 7 mois que nous avons etait avec eux apres le pain, ils ont requisitionné toutes les pommes de terre, le vin, la bière, et le champagne dés leur arrivaient n'avaient fait qu'un saut pour eux car ils ne demandait que cela le premier jour et ils ont demander au maire moyennant une somme de 40 000 francs quil pouvait aller a Lille chercher du ravitaillement pour les civils tant qu'à la viande de boucherie on ne manger que de cheval Allemand tirer sur le champ de bataille et qu'ils revendait a un boucher de chez nous tant qu'a la boisson nous n'avions de l'eau car ils avait tout enlevé Notre bonne bière du Nord et chaque fois que le maire avait besoins de ravitailler ses civils ils ne pouvait a Lille sans allait et la commandature est était obligé de versé la somme de 15 000 francs chaque fois ce qui a fait porter la somme a trois cents mille francs c'est alors que nous civils était obligé vue de bonbardement jour et nuit de vivres dans les caves et d'y couché vue le nombre aussi de civils tuer par les obus monsieur le maire et demander la vielle que nous ne soyons evacuer de force (ou faire) un voyage pour ses civils a Lille le commandant demandait encore 50,000 francs

Alors le maire a refuse la somme le lendemain a midi on faisait plublier dans la ville que les civils devait etre a 16 heures a la gare pour partir vers linconnu et nous n'avions absolument le droit de prendre un gros paquet sur 5 000 habitant 2 000 étaient parti a l'arrivait des Allemands ce qui fait que nous etions rester 3 000 le jour de notre évacuation nous sommes partient 2 000.

1 000 habitants était rester y compris l'hopital pour lessives et entretenir le soldat Allemands vous dire la tristesse et le chagrin que lon voyait sur chaque visage en arrivant a la gare de la Bassee d'avoir vécu pendant 7 mois dans de terrible tracca et d'etre obligé de quitter qu'après de grandes privations et etre a la veille de notre délivrance car le soir on voyait les Anglais et les Allemands qui se battait a la baionnette nous comptions a tout instant de voir arriver les notres et de voir refloter notre cher drapeau Français quand nous somme monter sur le chemin de fer nous somme partie jusqu'à Lille dans lobscurité de Lille a Templeuve l'a on nous a fait decendre il était 2 heures du matin ou des chariots de fermier requisitionné par les Allemands attelés par des bœufs ou des chevaux on nous a fait monter en chariots le maire de notre pays ainsi que ses conseillés et le commandant de la place de la Bassée était avec nous ainsi que le curé et le superieur du collège de là on nous a diriger sur Genech qui est à 8 kilometre de la Belgique nous sommes arrivaient à 5 heures du matin ou nous avons re[s]ter dans des estaminets en attendant des ordres. Il était 8 heures du matin quand le maire de Genech ainsi que ses conseillé toujours accompagnés d'un officier Allemands a places par famille autant que possible dans la commune et dans les environs l'a nous sommes resté 15 jours. Nous n'étions pas arrivait de trois jours que lorque le maire de la Bassée a appelé tous ses citoyens en leur donnant à raison de 50 centimes pour enfants en dessous de 16 ans et 1f25 aux grandes personnes l'on devait se nourrir avec l'aloccation que l'on touché nous n'avions que le logement et le chauffage pour rien dans les maisons que nous etions au bout de 15 jours que nous etions l'a on nous a fait appeler à la commandature Allemande l'a on nous a inscrit sur un registre et on nous a dit que le lendemain il y avait un train d'indigent pour se rendre en France et le maire de la Bassée à donnée par tête 15 francs pour partir lui il ne pouvait nous accompagner plus loin à son regret car le commandant Allemand retenait les hommes de 16 à 60 ans et les femmes dont leurs marie ne pouvait partir pouvait rester dans ce village nous avons ordre le lendemain matin detre réunis a la commandature on nous a fait remonter en chariots jusqu'à **Nempberre**¹⁷⁸ pour

¹⁷⁸ Lecture incertaine : s'agit-il de Templeuve-en-Pévèle ?

être diriger sur **Ronchain**¹⁷⁹. Il était II de l'après midi quand nous sommes arrivés à la cazerne nous avons voyagé une journée en chemin de fer dans des wagons à bestiaux à la gare de **Rouchain** nous sommes descendu pour aller à la cazerne qui n'était plus habitée depuis 12 ans en passant dans la ville de **Rouchain** les habitants pleuraient en voyant ce triste cortège et prenant en pitié Notre triste sort en arrivant à la cazerne. On nous a placé par chambre et par famille autant que possible, nous avons pour nous reposer de la paille humide et sans couverture et où les rats et les souris nous tenaient compagnie la nuit nous avons tellement froid que l'on était obligé de s'étendre sur la paille tout habillés les habitants de Ronchin dès notre arrivés ont demandés aux Allemands de nous ravitailler les Allemands ont accepté et le soir que nous étions arrivés nous avons eu de café bien chaud pour nous reconforter un peu le lendemain matin du bouillon du bœuf des légumes, de la bière ainsi que du pain et aux petits enfants et aux vieillards ils leur a été fait une distribution de lait bien chaud à huit heures du soir il fallait être couché et on pouvait se lever à l'heure que l'on voulait à sept heures notre café était distribué pour déjeuner descendre dans la cour aller au fourneau se laver ou lessiver son linge et les habitants n'avaient pas le droit de rentrer dans la cour. Ils étaient obligés de déposer leur pot au feu à la porte et c'était les Allemands qui nous servaient.

Tous les jours au matin le docteur allemand accompagné d'une infirmière passait la visite dans toutes les chambres pour voir s'il n'y avait pas de malades je puis vous dire pendant 10 jours que nous avons été à Ronchain c'étaient les habitants qui nous ont nourris et de bonnes nourritures reconfortantes en plus de cela il y avait deux dames de la Croix-Rouge française Madames Pirsbourg **qui**¹⁸⁰ le 2^e jour que nous étions arrivés avez eu l'autorisation de venir visiter et de donner ce qui manquait aux enfants et aux femmes et jamais nous n'oublieront ceux qui doublés¹⁸¹ sont de mauvaise tête nous avons le droit de se promener 2 heures dans un pré entouré d'Allemands au bout de 10 jours on nous a averti qu'il fallait se préparer pour partir la nuit on nous a servi avant de partir un bon café toujours bien chaud nous avons traversé la ville de Ronchain et tous les habitants étaient à leur fenêtre en nous souhaitant bon voyage et bonne chance ces bons gens que nous quittions sans pouvoir les remercier de leur bienfait qui nous ont fait et tous en nous revoyant de nouveau pleurèrent et en nous voyant partir comme des parias nous avons pris le train qui était minuit et demi de là on nous a dirigé sur la Hollande la Belgique l'Allemagne Genève puis la Suisse nous sommes descendu de chemin de fer où trois trains attachés l'un derrière l'autre nous attendait avec des monsieurs du comité qui nous a accompagné jusque aux douanes quand nous sommes arrivés à Annemasse nous avons vu pour la première fois notre emblème sacré qu'une vieille dame à cheveux blancs balancé de ses mains ridées sur tout le parcours on ne voyait que des femmes et des enfants en criant à bas les boches vive la France en arrivant aux douanes que les monsieurs qui nous ont accompagnés qui nous ont dit maintenant cher ami vous êtes redevenu français. Vous êtes sur la terre Française nous avons été ravitaillé en gare en Suisse surtout et notre cœur a bondi quand ils nous ont dit cela en partant de Suisse nous avons été redirigé sur Marseille de Marseille à Cannes et de Cannes à Mougins et nous attendons avec impatience et espérant bientôt avoir la Victoire

Lemaire Adolphe né à la Bassée Nord
âgé de 10 ans réfugiés à Mougins
Alpes Maritimes

¹⁷⁹ Comprendre vraisemblablement Bouchain.

¹⁸⁰ Lecture incertaine.

¹⁸¹ Lecture incertaine.

Joseph Quesnoy

Un état des réfugiés adultes d'Antibes le 25 juillet 1916 indique la présence de Catherine Quesnoy, 37 ans (n° 176) travaillant irrégulièrement car ayant des enfants en bas âge¹⁸². Son mari est mort à la guerre.

10 ans

Quesnoy Joseph

Ecole de Garçons d'Antibes – 4^{ème} Classe

Lundi 14 Février 1916

Comment les allemands vinrent dans mon pays

Comment j'en fus chassé

Comment je suis venu dans le département des Alpes Maritimes

Les allemands sont rentrés a la Bassée le 11 octobre 1914 a 5 heures du soir. Ils on bombardés la Bassée ils on dècendu dans les caves chercher s'il y avait des français de cachè.

Ils nous on fais grand peur, ils on cassè les carreaux des maisons pri nos volailles nos meubles, nos lits. Nous avons couchè par terre mangé du pain gris, qu'en nous aviont peur les Allemands nous disait : Pas peur, pas capout.

Mon papa s'ai sauvè, il est allè a Périgueux à son régiment il nous a écri deux lettres puis il a été, tuè sur le front, nous avons récu l'avis officiel qu'en nous somme rentrè a Antibes. Ils nous on fait partir le jour de Paque ; a minuit ils nous on dit que si nous ne partions pas qu'on aurait étaï fusillé.

Ils nous on fait allè dans des cassernes nous avons couchè sur les pailles. Puis les soldats allemands nous on acompagnè a la gare ils nous on fait partir par la Suisse. Nous sommes venus a Nice dans les Alpes Maritimes et de Nice a Coaraze et a Antibes j'habite avec les rëfugiè rue des Palmiers, on nous donne à manger à maman ; à nous 3 sœurs et à moi

¹⁸² Arch. dép. Alpes-Maritimes, 10 R 150. Arch. dép. Nord, tables décennales, La Bassée (1903-1912), aucun enfant de ce nom ne figure parmi les naissances du village.

Arch. dép. Nord, M 474/321, recensement de 1906, a priori pas de Quesnoy à La Bassée. Aucun Quesnoy ne figure sur le monument aux morts de La Bassée. Parmi les cinq Quesnoy mort pour la France, seuls deux ont plus 18 ans de plus que l'enfant et pourraient être ce père : le nôtre devrait être Joseph Quesnoy, né le 23 septembre 1879 à Nœux-les-Mines (Pas-de-Calais) à 15 kilomètres de La Bassée, décédé le 22 octobre 1914 en Argonne, acte transcrit sur les registres de décès de Loos-en-Gohelle (Pas-de-Calais), le 30 novembre 1919 où résident ses parents (<http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/ark:/40699/m005239fd639238c/5242c0002dd1b>).

Arch. dép. Pas-de-Calais, classe 1899, 1 R 8159, n° matricule 1310 au bureau de recrutement de Béthune. 5 MIR 617/3, acte de naissance de Nœux-les-Mines : en mention marginale, Joseph Quesnoy, fils de Jacques Quesnoy et de Louise Taffin s'est marié le 2 novembre 1904 avec Catherine Adeline Vandénabelle. 3 E 528/13, acte de mariage à Loos-en-Gohelle. Le marié est indiqué comme houilleur et son père mineur retraité. L'épouse (née le 11 octobre 1878 à Lorgies, Pas-de-Calais), fille du brasseur Jules Vandénabelle et d'Ombeline Trenel, a 26 ans, est servante à La Bassée où sont domiciliés ses parents. 5 MIR 529/2, acte de naissance à Lorgies, le 10 octobre 1878 de l'épouse (ne figure pas de mention sur la date et le lieu de son décès). M 3662, recensement de population de Loos en 1911 en ligne sur http://archivesenligne.pasdecalais.fr/console/ir_seriel_visu.php?SID=7gekkas642o246vkcnpbrbq023&id=177528471&l=1904&h=944&titre=177528471. Malheureusement les tables concernant les naissances à Loos n'ont pu être consultées. Fiche récapitulative du soldat sur : <http://www.memorialgenweb.org/memorial3/html/fr/complementter.php?id=5314694>. Joseph Quesnoy est cité sur le monument aux morts de Loos. Arch. dép. Alpes Maritimes, 10 R 153, liste des réfugiés du Nord à Nice en 1915, ne figure pas de Quesnoy mais une Angeline Vandénabelle, 62 ans, née à Lorgies, domiciliée à La Bassée, venue avec trois enfants.

ROUBAIX

Marie-Thérèse Groll

Marie-Thérèse Groll (née à Roubaix le 14 juin 1907) est la fille de Charles Groll, né à Illkirch-Graffenstaden en Alsace (sous domination allemande alors), et de Germaine Lemberg (née à Esquelbecq, Nord, le 4 juillet 1886). Ses parents sont âgés respectivement de 38 et 20 ans au moment de sa naissance. Elle a une sœur cadette, Louise, née à Roubaix le 31 décembre 1913. La famille comprend plusieurs ingénieurs : son père, mais aussi son oncle paternel, Camille Groll. La famille, résidant 124 rue des Arts à Roubaix, part pour le sud de la France le 4 janvier 1916.

Mariée en 1931 à Paris avec Charles Auguste Leonetti, Marie-Thérèse Groll est décédée à Roanne (Loire) le 26 août 1970 à 63 ans. Sa sœur cadette Louise, mariée en 1938 avec Pierre Henri Léon Leonetti, est décédée à Cadaujac (Gironde) le 10 août 1959¹⁸³.

Marie-Thérèse Groll née à
Roubaix Nord 14 juin 1907

Devoir

Comment les Allemands vinrent dans mon pays.
Comment j'en fus chassée.
Comment je suis venue dans le département des Alpes Maritimes.

Les Allemands vinrent à Roubaix fin août 1914 par la Belgique ; ils ne firent que passer. C'est la bataille de la Marne qui les repoussa vers le Nord. Ils s'installèrent dans les commencements d'octobre à Roubaix et ils y sont encore. Nous avons souffert du manque de nourriture surtout du pain dont la ration est encore de 250 grammes par jour et par personne.

Maman ayant appris qu'il y avait un train pour partir fit toutes les démarches nécessaires pour se faire évacuer avec ma petite sœur et moi. Nous partîmes le 17 décembre par Valenciennes, Charleville¹⁸⁴, Metz, le duché de Bade, la Suisse et sommes rentrées en France par Annemasse. Mon papa étant à Roanne officier d'administration nous sommes allées le rejoindre et je suis venue à Nice chez mon oncle et ma tante pour soulager ma petite maman qui a assez à faire avec ma petite sœur qui n'a que deux ans.

Marie-Thérèse Groll

¹⁸³ Archives municipales de Roubaix, registre des naissances de 1907, de 1914 et fiche de recensement élaborée durant l'occupation de 1914-1918 et tenue à jour jusque 1920 (n° 3.II.113).

¹⁸⁴ Charleville-Mézière.

Vosges

ALLARMONT

Jeanne Duvic

Jeanne Duvic est née à Celles-sur-Plaine dans les Vosges le 12 mars 1904. Son père, Joseph Ernest Duvic (Nompatelize, 19 novembre 1877 - Celles-sur-Plaine, 14 mars 1956), âgé de 26 ans est marcaire¹⁸⁵ et patron sabotier d'après le recensement de 1911¹⁸⁶. Sa mère Juliette Glasener (née à Bionville en 1880) a 23 ans.

Au moment de la guerre, le foyer s'était agrandi, d'Henriette (Bionville, 1906), Roger Alfred (Bionville 1909¹⁸⁷), Robert (Bionville 1913), le cadet, André naissant après la guerre à Raon-L'Étape, faubourg de Saint-Dié en 1920 († Marseille, 30 novembre 2012). Si elle se déclare d'Allarmont, dans les Vosges, village voisin de Bionville (Meurthe-et-Moselle), c'est à Bionville que la famille est encore recensée en 1911.

Après la guerre, Jeanne s'est mariée à Celles-sur-Plaine le 1^{er} avril 1935, avec Abel Jean Pierre Paul Koel. Elle est décédée à Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine) le 16 février 1983¹⁸⁸.

Ecole de Filles rue Vernier
2^e classe.

Jeanne Duvic âgée de 11 ans ½ Rue Biscara N°12.

Je suis des Vosges du village d'Allarmont, les Allemands sont arrivés chez nous le 23 août 1914, à 3 heures de l'après midi ; nos soldats avaient été obligés de se replier car ils n'étaient pas assez nombreux pour résister à l'armée allemande venue en grand nombre : infanterie, cavalerie et artillerie, puisque le jour de leur arrivée il en est passé un jour et une nuit sans discontinuer venant par tous les chemins et par la forêt. En arrivant chez nous ils avaient pris comme otage Monsieur le Maire et Monsieur le Curé mais ils ne les ont pas gardés long temps, car le lendemain ils étaient fusillés à l'entrée du village, ce qu'ils avaient déjà fait plus loin. Nous sommes restés avec les Allemands jusqu'au 17 octobre, durant ce temps nous n'avons pas trop souffert car les soldats que nous avons à ce moment là un bon nombre étaient Alsaciens et pères de famille. Donc le 17 octobre, à 1 heure de l'après midi un ordre est venu nous donnant une demi heure pour nous préparer, de là nous avons été emmenés au village voisin, nous avons suivi la route et le bétail par la forêt. Nous vous emmenons, disaient-ils c'est pour vous protéger car il va se livrer un combat, mais ce n'était pas qu'ils avaient pitié ; c'était plus tôt parce qu'ils voulaient manger une quantité de bétail et toutes les récoltes car ils nous ont fait dépêcher de les rentrer. Donc la nuit du 17 au 18 nous avons tous couché dans un restaurant,

¹⁸⁵ Exploitants agricoles du massif vosgiens élevant des vaches laitières pour la production du fromage.

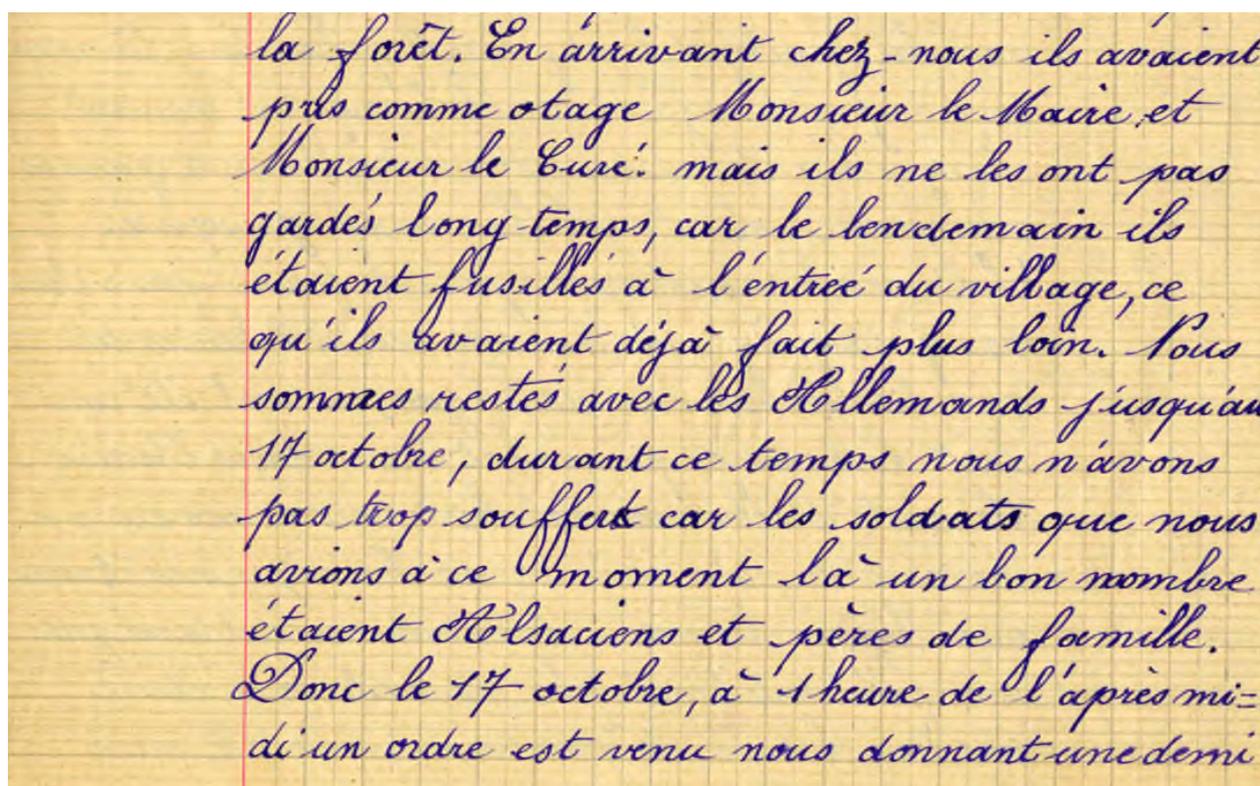
¹⁸⁶ Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, 6 M 33/74, Bionville, 1911.

¹⁸⁷ Le recensement de Bionville en 1911 l'indique lui né en 1910. Les actes de naissances de la commune n'ont pu être accessibles pour vérification.

¹⁸⁸ Recherches dans l'état civil et les recensements de 1911 et 1921 aimablement réalisés pour la commune d'Étival-Clairefontaine et transmises par Line Skorka. Voir aussi sur les aïeux de Jeanne Duvic « Un personnage des Basses Pierres : Sébastien Duvic (1808-1892) », dans *Cahiers du Ban*, n° 5.

tous ensemble et sans lit puisqu'il n'y avait plus rien, là nous avons pris le café à neuf heures on nous à chargés sur des autos de ravitaillement gardés par quatre soldats Allemands jusqu'à Schirmeck¹⁸⁹ nous avons pris le train pour Strasbourg où nous sommes arrivés à 8 heures du soir, là les hommes et les garçons ont été conduit dans une prison et nous dans l'autre. Avant d'aller nous coucher nous avons eu un morceau de pain noir et de l'eau, nous étions surveillés par les sœurs. Nous sommes restés en prison pendant 3 mois, la nourriture n'était pas trop bonne, et pas trop propre, le pain pour la journée nous était distribué le matin, nous n'avions pas le droit d'acheter quoique ce soit d'ailleurs durant les trois semaines que nous sommes restés avec eux, nous ne sommes sortis que dans une petite cour, ou on ne pouvait rien voir du dehors. Nous n'avons pas été séparés de nos parents, il n'y a eu que les petits garçons qui étaient à la prison des hommes. Il y avait à Strasbourg de bonnes dames qui nous apportaient quelques douceurs et quelques effets pour nous recharger car nous n'avions rien apporté sans quoi on n'aurait pas été trop bien ; il y en avait d'autres qui venaient nous interroger pour savoir si nous n'avions pas d'argent enterré autour de nos maisons. Nous avons quitté la prison le 9 novembre à 6 heures du matin, où nous avons été accompagnés par des soldats Allemands jusqu'en Suisse. Arrivé à Schafouse¹⁹⁰, on nous a fait descendre du train pour manger et nous avons repris le train à 8 heures du soir, et nous avons traversé la Suisse de nuit, nous sommes arrivés a Genève à 6 heures du matin ou nous avons pris notre déjeuner et de Genève nous sommes venus en France, nous sommes arrivés à Annemasse, là nous avons été placés dans des hôtels, ou nous sommes restés pendant 3 mois. Nous avons quitté la Haute-Savoie le 29 janvier 1915 pour Venir dans les Alpes Maritimes

Duvic Jeanne.



la forêt. En arrivant chez nous ils avaient pris comme otage Monsieur le Maire et Monsieur le Curé mais ils ne les ont pas gardés long temps, car le lendemain ils étaient fusillés à l'entrée du village, ce qu'ils avaient déjà fait plus loin. Nous sommes restés avec les Allemands jusqu'au 17 octobre, durant ce temps nous n'avons pas trop souffert car les soldats que nous avions à ce moment là un bon nombre étaient Alsaciens et pères de famille. Donc le 17 octobre, à 1 heure de l'après midi un ordre est venu nous donnant une demi

Récit de Jeanne Duvic

¹⁸⁹ Comprendre Schirmeck.

¹⁹⁰ Schaffhouse.

INDEX DES NOMS DE LIEUX

- Abreschviller, 11, 40
Allarmont, 11, 15, 22, 41, 93
Annemasse, 8, 11, 13, 15, 17, 18, 20, 21, 22, 24, 42, 86, 90, 92, 94
Antibes, 8, 11, 18, 20, 21, 22, 29, 57, 68, 91
Apremont-la-Forêt, 11, 19, 49, 50
Armentières, 11, 84
Avignon, 11, 19, 20, 21, 52, 56, 57, 75
Bade, 11, 22, 92
Baleycourt, 19, 54
Banoncourt, 52, 54
Bar-le-Duc, 11, 18, 38, 51
Bavière, 11, 19
Beine (Beine-Nauroy), 11
Berru, 11, 30, 31
Béthelainville, 11, 21, 73
Béthincourt, 11, 12, 19, 51, 52, 53, 54, 62
Bièvres, 11, 14, 17, 25, 27, 28
Billy-sur-les-Côtes, 11, 19
Bionville, 11, 15, 18, 40, 41, 93
Bischwiller, 11, 39
Blainville, 11, 16, 19, 39
Bouchain, 11, 21, 83, 86, 90
Boulogne-Billancourt, 11, 93
Brandeville, 80
Braquis, 11, 13, 20, 57
Broussey-en-Woëvre, 11, 49
Cabris, 11, 17, 25, 26
Cadaujac, 11, 92
Cannes, 8, 11, 14, 16, 18, 19, 20, 21, 30, 39, 41, 42, 52, 56, 71, 76, 79, 80, 81, 87
Cassel, 11, 84
Celles-sur-Plaine, 11, 93
Chalindrey, 11, 19, 52
Charleville, 11, 18, 22, 33, 45, 92
Charmes, 11, 19, 43
Charny-sur-Meuse, 11, 19
Chatancourt, 21, 73, 75
Châtillon-sur-Seine, 11, 18
Chattancourt, 11, 21, 75
Chaumont, 11, 18, 34, 38
Clavy-Warby, 11, 79
Clémery, 11, 35, 37
Coaraze, 11, 21, 91
Colombey-les-Belles, 11, 18, 46
Commercy, 11, 17, 19, 20, 21, 28, 49, 50, 52, 54, 56, 57, 59, 60, 66, 68, 70, 78
Contes, 11, 20, 59, 60, 68
Coulommès, 11, 30
Creuë, 11, 20, 58, 59
Dannevoux, 11, 12, 20, 53, 61, 62
Dieuze, 11, 76
Dijon, 11, 15, 17, 18, 19, 21, 28, 34, 38, 39, 47, 50, 52, 54, 56, 73, 75, 78
Dimbley, 11, 16, 17, 20, 63, 64
Dixmude, 11, 18, 29
Dombale, 19, 54, 67
Dombasle-en-Argonne, 20, 67
Dombras, 11, 17, 20, 63, 64, 65
Domremy-la-Canne, 11, 66
Drap, 11, 19, 55, 56
Dugny-sur-Meuse, 11, 17, 20, 67
Éply, 11, 35
Époye, 11, 12, 18, 30
Esquelbecq, 11, 92
Évian-les-Bains, 11, 19, 21
Genech, 11, 21, 83, 86, 89
Genève, 11, 19, 20, 21, 22, 71, 83, 86, 94
Gerbéviller, 11, 19, 43
Gijenrinkhove, 11, 18, 29
Golfe Juan, 11, 21
Gouraincourt, 11, 12, 20, 66, 67
Grand Verneuil, 11, 20
Grasse, 11, 16, 17, 20, 21, 25, 26, 27, 28, 64, 65, 84, 87, 88
Hattonville, 11, 20, 68
Hussigny-Godebrange, 80
Illkirch-Graffenstaden, 11, 92
Iré-le-Sec, 11, 71
Is-sur-Tille, 11, 18, 19, 38, 52
Kutzenhausen, 11, 39
La Bassée, 11, 13, 14, 15, 21, 82, 83, 84, 85, 88, 91
Lamorteaux, 11, 65
Lamorville, 12, 19, 56
Lavannes, 11, 30
Le Cannet, 11
Lérouville, 19, 56
Levens, 11, 16, 18, 19, 46, 48, 49, 50
Lexy, 11, 71, 80
Lissey, 11, 25

- Longuyon, 20, 71
Loupmont, 11, 20, 49, 69, 70
Louppy-sur-Loison, 11, 15, 20, 71
Lyon, 11, 15, 18, 19, 20, 21, 34, 38, 47, 50,
52, 56, 62, 66, 73, 75, 78
Malancourt, 11, 21, 72, 74
Mamey, 11, 12, 18, 44
Marcq-en-Barœul, 11, 84
Marquette, 11, 84
Marseille, 11, 14, 17, 18, 19, 20, 21, 28, 34,
38, 39, 47, 50, 52, 56, 62, 67, 73, 75, 78,
90, 93
Mécrin, 11, 19
Menonville, 19, 56
Metz, 11, 21, 22, 36, 38, 86, 92
Mirecourt, 11, 19, 39, 43
Monnetier, 11, 18, 40
Montmédy, 20, 80
Mougins, 11, 20, 21, 66, 67, 88, 90
Muizon, 11, 30
Neufchâteau, 11, 17, 19, 26, 47, 52
Nice, 8, 10, 11, 14, 16, 17, 18, 19, 20, 21,
22, 23, 24, 26, 28, 33, 34, 35, 38, 40, 42,
43, 44, 45, 47, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55,
56, 57, 59, 60, 61, 62, 64, 65, 66, 67, 69,
72, 73, 76, 77, 78, 82, 83, 91, 92
Nompattelize, 11, 93
Olley, 11, 18, 45
Ornes, 20, 67
Pagny-sur-Meuse, 11, 12, 18
Paris, 11, 18, 29, 31, 41, 46, 92
Port-sur-Seille, 11, 18
Pouxieux, 11, 39
Puye, 11, 45
Rampont, 20, 67
Rastadt, 11, 18, 20, 71
Récicourt, 11, 21, 76
Rehthel, 11, 18, 33
Rilly-la-Montagne, 11, 18, 30, 31
Roanne, 11, 92
Roubaix, 11, 22, 92
Rouves, 11, 14, 17, 18, 35, 38
Saint-Dié, 8, 11, 80, 93
Saint-Dizier, 11, 18
Saint-Laurent-du-Var, 11, 20, 21
Saint-Masmes, 11, 18, 32
Saint-Mihiel, 11, 17, 19, 20, 21, 55, 74, 77
Saulmory-et-Villefranche, 11, 17, 26
Savoie, 8, 11, 18, 45, 94
Schaffhouse, 11, 17, 22, 24, 94
Schirmeck, 11, 18, 22, 40, 94
Sermaize-les-Bains, 11, 34
Sospel, 11, 17, 35
Soulosse, 11, 18, 46
Spéracèdes, 11, 20, 63, 64, 65
Stenay, 11, 17, 25, 28
Strasbourg, 11, 13, 15, 17, 18, 21, 22, 24,
40, 86, 94
Suisse, 8, 11, 13, 14, 15, 17, 18, 20, 21, 22,
23, 24, 33, 40, 42, 45, 71, 79, 82, 83, 86,
90, 91, 92, 94
Templeuve-en-Pévèle, 11, 21, 86, 89
Thionville, 11, 53
Toulon, 11, 21, 52, 75
Tournes, 11, 33
Troyes, 11, 18, 38
Valenciennes, 11, 21, 22, 86, 92
Vallauris, 11, 21, 72, 73, 74, 75
Verdun, 11, 17, 19, 20, 21, 26, 28, 49, 51,
52, 53, 54, 57, 64, 65, 68, 72, 73, 74, 75,
76
Verneuil-Grand, 11, 79, 80
Verzy, 11, 30
Villefranche-sur-Mer, 11, 21, 77
Xeulilly, 11, 12, 14, 16, 18, 46, 48

COMPTES-RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

ALBARET, Céleste. *Monsieur Proust*, Paris, Robert Laffont, 2014.

Céleste Albaret fut la gouvernante de Marcel Proust à l'époque où il écrivit la recherche du temps perdu. Ses souvenirs ont été recueillis par Georges Belmont. Il y a d'abord le refus d'une certaine image de l'écrivain : « *Il se trouve encore beaucoup de gens pour croire et dire que M. Proust était, sinon un fou, du moins un peu fou, qu'il exagérait à plaisir sa maladie et qu'il était loin d'être asthmatique au point où il voulait bien le déclarer et le montrer... On est même allé jusqu'à prétendre qu'il fallait rattacher cela à sa mère, au grand amour qu'il avait eu pour elle dans son enfance... Tout cela est ridicule, pour ne pas dire pur mensonge.* » Ce qui apparaît peut-être ici, c'est le refus d'une vision psychanalytique, un peu simpliste, de Marcel Proust. On voit surtout apparaître l'écrivain dans sa vie quotidienne, une vie dans laquelle la création tient une place importante : « *Le miracle de M. Proust, c'est sûrement sa volonté. Et sa volonté, c'était son livre.* » Proust est donc un asthmatique, guéri par la création littéraire. Céleste Albaret montre qu'il avait besoin de son univers imaginaire : « *C'est lorsqu'il me parlait du monde de son enfance que j'ai commencé à me rendre compte qu'il ne vivait que dans le rêve de sa mémoire et pour ce rêve.* » Si Proust semblait vivre comme un reclus, c'est qu'il vivait en fait enfermé dans son univers imaginaire. Pour en sortir, il avait besoin de la création littéraire : « *S'il lui arrivait d'écrire en continuité pour achever un livre, souvent aussi il travaillait tantôt à l'un, tantôt à l'autre, selon l'idée du moment ou les corrections et les additions que lui suggéraient sa réflexion et ses renseignements.* » Ce qui apparaît ici, ce sont les méthodes de travail de Marcel Proust. L'écrivain lui-même n'était pas dupe des raisons pour lesquelles André Gide avait fait refuser son œuvre par Gallimard : « *[Gide] m'a jugé sur l'idée qu'il se faisait de ma vie, de mes sorties dans le monde. Mon camélia à la boutonnière, les avait probablement incités, lui et ses amis, à se figurer que j'étais un bon à rien.* » Il apparaît ici que Gide n'avait pas compris la recherche du temps perdu. Il n'y avait, peut-être aussi, aucune sympathie entre les deux hommes. Céleste Albaret dit : « *M. Proust n'aimait ni n'estimait Gide. Non qu'il lui en voulût du refus du manuscrit de Swann - je le répète ; il avait trop de générosité, de noblesse et de tolérance humaine pour cela. C'était l'esprit de l'homme autant que de l'œuvre qu'il n'approuvait pas, bien qu'il eût une certaine admiration pour le style et le talent de l'écrivain.* » Sans doute s'agit-il en fait de deux personnalités que tout opposait. Peut-être Proust avait-il uniquement son œuvre comme objectif. Céleste Albaret dit : « *Toute la recherche de M. Proust, tout son grand sacrifice à son œuvre, cela a été de se mettre hors du temps pour le retrouver.* »

Roger Klotz

BADALASSI, Nicolas. *En finir avec la guerre froide. La France, l'Europe et le processus d'Helsinki, 1965-1975*, Presses universitaires de Rennes, 2014.

De 1972 à 1975, trente États européens, les États-Unis et le Canada se réunissent en une conférence sur la sécurité et la coopération en Europe (CSCE) qui lance le « processus d'Helsinki » réputé avoir fortement contribué à la fin de la guerre froide. La France joue tout au long des négociations un rôle majeur dont l'orientation est donnée par le général de Gaulle qui, dans sa conférence de presse du 4 février 1965, avait annoncé une politique de « détente, entente et coopération ». En effet, dans l'esprit du chef de l'État, la bipolarisation du monde en deux blocs antagonistes est une anomalie historique. Il souhaite que les peuples du vieux continent puissent se développer et agir indépendamment des alliances contraignantes. La France appuie sa position sur trois principes : l'idée d'une réunification ultérieure de l'Allemagne, la construction européenne et le bloc détente-entente-coopération préconisé par de Gaulle. Dans le

même temps, du Général à Mitterrand, se manifeste une égale volonté : maintenir la France à son rang d'influence réelle et se faire le champion du dialogue entre les deux blocs. Si, pour la France, la CSCE doit aboutir au démantèlement de l'ordre institué à Yalta et dissoudre progressivement les divisions, l'URSS souhaite à l'inverse le gel de la division de l'Europe et de l'Allemagne. La conférence aboutit à des résultats importants. La première série de ceux-ci se rapporte à la sécurité. Elle comprend notamment l'inviolabilité des frontières, la renonciation à la force, la non-intervention dans les affaires intérieures, le respect de la souveraineté des États, la droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Un autre volet porte sur le développement des contacts humains et des échanges culturels, ce qui touche aux droits de l'homme. Enfin la conférence annonce des progrès dans le domaine de la coopération économique, scientifique et technique. Les Soviétiques considèrent que la CSCE aboutit pour eux à un grand succès et entérine la carte politique de l'Europe. À ceux d'entre eux qui perçoivent un danger à travers la promotion des droits de l'homme, les dirigeants répondent que les profits politiques et économiques valent largement le risque d'une éventuelle contestation. La presse occidentale elle aussi souligne le succès de la diplomatie de Moscou. Or, dans le long terme, le résultat se révèle inverse. La France est la première à tabler sur une telle issue car, selon elle, le principe du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, la coopération et les droits de l'homme constituent de puissants germes de liberté et compromettent la survie des blocs, tandis que la signature de l'Acte final consacre la détente. De même la France ne perd pas de vue l'idée d'une réunification allemande. En outre la conférence a admis l'idée que tous les principes proclamés se situent sur un pied d'égalité, ce qui ouvre de larges possibilités d'action pour les occidentaux. De fait, au cours des années suivantes, les revendications en faveur des droits de l'homme grandissent dans le bloc de l'Est. Sur tous ces points, Nicolas Baldassi livre une étude magistrale, neuve, convaincante, nourrie de nombreuses archives inédites, étude à la fois foisonnante et maîtrisée. Dans le détail la généalogie de la négociation, ses suites à long terme, les inflexions dues aux choix des présidents français dans la lignée gaullienne inspirent des développements riches. L'auteur montre bien que la CSCE a participé à l'entrée en agonie de la guerre froide et qu'elle a, selon le mot de Georges Pompidou, introduit « le virus de la liberté » à l'Est.

Ralph Schor

BAUDUS, Florence de. *Caroline Bonaparte, sœur d'empereur, reine de Naples*, Paris, Perrin, 2014.

Née en décembre 1946, Florence de Baudus a une maîtrise de lettres modernes. Elle a animé des chroniques radiophoniques et publié des articles de critique littéraire. Agatha Christie est l'héroïne de l'un de ses romans. L'un des aïeux de Florence de Baudus a été gouverneur des fils de Caroline Bonaparte. L'auteur de cette biographie a utilisé, entre autres, la correspondance, souvent inédite, de Caroline pour écrire ce livre. Elle dit : « *J'ai voulu la suivre dans les changements majeurs de son existence, la regarder passer de l'enfance à la maturité, être reine à travers les yeux des Napolitains autant qu'à travers ceux des Français. Car, à la différence de ses sœurs, Caroline a régné, et, nous le verrons, avec un sérieux, une maîtrise, que ses frères, Joseph, Louis et Jérôme, sont loin d'avoir eue.* » Caroline Bonaparte, la plus jeune sœur de Napoléon, a épousé Murat. Reine de Naples, elle occupe la régence quand son mari participe à la campagne de Russie. Elle s'est activement occupée des fouilles de Pompéi. Quand Murat rejoint l'Empereur au moment des Cent-Jours, elle fait tout pour garder le pouvoir avant d'être contrainte à l'exil. Elle meurt à Florence en 1839. Par un livre bien documenté, Florence

de Baudus nous présente un destin hors du commun et fait apparaître sous un angle original un aspect important de la domination napoléonienne.

Roger Klotz

CONTRUCCI, Jean. *Les Nouveaux Mystères de Marseille. Rendez-vous au moulin du diable*, Éditions J.-C. Lattès, 2014.

Jean Contrucci, né le 7 juin 1939 à Marseille, est licencié ès-lettres et journaliste. Il a été pendant un certain temps responsable de la page littéraire du journal *Le Provençal* puis de *La Provence*. Il a également été correspondant à Marseille du journal *Le Monde*. Il appartient donc à l'univers culturel marseillais. Le sous-titre de son roman, *Les Nouveaux Mystères de Marseille*, est peut-être un clin d'œil à Zola. Jean Contrucci se situe ainsi dans toute une tradition littéraire. L'action du roman se situe en 1908. Un petit garçon de deux ans est enlevé dans le jardin public du Pharo, près du Vieux-Port. Cette vaste affaire constituerait simplement un roman policier si son originalité ne résidait pas en 2014 dans l'utilisation du « parler marseillais ». L'auteur précise, dans une note située en préambule de son roman, que les Marseillais de la Belle Époque sont bilingues : ils parlent franco-marseillais, truffant leur langue d'expressions venant du Provençal. Formé à l'université par les professeurs Rostaing et Mounin Le Boucher, Jean Contrucci évoque dans son roman un état de langue qui a mis beaucoup de temps à s'estomper. L'originalité du roman est sans doute d'être un « polar » qui repose sur un état de langue particulier. Pagnol avait déjà introduit le parler marseillais au théâtre avec *La Trilogie*. Contrucci introduit cet état de langue dans le roman, donnant ainsi à son œuvre une forme d'humour. Jean Contrucci n'est pas seulement un chroniqueur littéraire. Il sait aussi être romancier. C'est un écrivain.

Roger Klotz

FONTAINE, Thomas et PESCHANSKI, Denis. *La Collaboration Vichy Paris Berlin*, Paris, Tallandier 2014.

« *Radio Paris ment, Radio Paris est allemand* ».

Ce livre sort au moment où se tient à Paris, aux Archives nationales, une exposition sur le sujet. Il est coédité avec le ministère de la Défense et les Archives nationales. Thomas Fontaine a soutenu une thèse de doctorat sur la déportation. Denis Peschanski est directeur de recherche au CNRS. Ce livre rassemble et commente un grand nombre de documents : affiches, tracts, procès-verbaux, mains courantes, registres d'écrou, etc. Les préfaciers soulignent que le but essentiel du livre est « *de donner à comprendre toute la complexité de la Collaboration* ». Cet ouvrage illustre la mission des Archives nationales, qui est de conserver et, surtout, de faire connaître les documents dont ce service est dépositaire. Les auteurs ont cherché à étudier les différentes formes prises par la Collaboration : naissance de l'État français, une politique raciale, le rôle joué par l'amiral Darlan, l'importance du STO, les activités de Doriot, Brasillach, la responsabilité du gouvernement de Vichy dans la dénonciation des citoyens français de religion juive... Cet ouvrage de luxe, qui est en même temps une somme, mérite d'être connu.

Roger Klotz

FRANK, Robert et ROUSSEL, Éric, (dir.). *Deux passions françaises. Pierre Mendès France et Charles de Gaulle*, Paris, CNRS Éditions, 2014.

Le thème classique des vies parallèles, jadis pratiqué par Plutarque, est appliqué avec bonheur au général de Gaulle et à Pierre Mendès France. Les divergences entre les deux hommes sont probablement mieux connues que leurs rencontres. Ils sont issus de deux milieux sociaux et culturels différents. De Gaulle, influencé par le catholicisme social est moins sensible à l'enseignement des Lumières que Mendès France. Ce dernier accorde un rôle central à la Révolution française, à la République démocratique et parlementaire, aux principes civils, à une inspiration souvent technocratique, tandis que le militaire pragmatique et soucieux d'efficacité incline davantage vers une République plébiscitaire. Cependant de nombreuses convergences peuvent être observées. Outre leur combat commun dans la résistance, les deux hommes partagent certaines expériences comme le service dans des armes techniques, chars et aviation, et la détention en temps de guerre. Certaines rencontres, pour être apparemment anecdotiques, sont très significatives d'une réelle estime : PMF aurait initialement envisagé de s'abstenir lors du référendum du 28 septembre 1958 et ne se ravisa que sur l'insistance de ses amis ; de Gaulle demande un découpage électoral facilitant l'élection de PMF à Louviers en vue des législatives de novembre 1958. Plus fondamentalement ils montrent de réelles facultés d'anticipation et vont rapidement à l'essentiel. La haute idée qu'ils sont de la patrie et leur ouverture aux débats intellectuels les transforme en avocats de la modernisation économique et sociale. Adaptables et hommes de mouvement, ils refusent le diktat de la fatalité et les compromissions. Ils acceptent la décolonisation, la construction rationnelle de l'Europe, l'arme nucléaire, l'usage de la communication de masse. Démocrates et laïques, ils refusent la toute-puissance de partis et barrent la route aux extrémistes. Ils dépassent les clivages habituels entre droite et gauche et cherchent à rassembler. Tous deux sont détestés par l'extrême droite. Certes les deux hommes obéissent à leurs priorités respectives et adoptent des rythmes différents. Le livre montre de très nombreuses nuances et des divergences fondamentales, surtout dans le domaine des institutions. Mais de Gaulle et Mendès France occupent en commun une place éminente dans le panthéon des grands Français du XX^e siècle.

Ralph Schor

MACMILLAN, Margaret. *Vers la Grande Guerre. Comment l'Europe a renoncé à la paix*, Paris, Autrement, 2014.

Margaret MacMillan, professeur au St Antony's College d'Oxford, publie une fresque gigantesque et colorée sur la période qui a conduit l'Europe au drame de 1914. En vérité ce travail ambitieux et érudit fut rendu possible grâce au travail de cinq assistants de recherche que l'auteur remercie chaleureusement. L'ouvrage met le lecteur en contact avec l'historiographie anglo-saxonne. En effet, la thèse de Jean-Jacques Becker mise à part, il ne cite aucune étude française, pas même les classiques de Renouvin et Duroselle portant sur les relations internationales. Le lecteur sera peut-être surpris par une liberté de ton inhabituelle : Guillaume II est « un enfant », le sultan ottoman « un misérable despote ». Pour se faire comprendre, l'auteur opère des rapprochements audacieux : l'épisode de Fachoda est mis en parallèle avec la crise des missiles à Cuba en 1962, l'affaire Dreyfus préfigure le scandale du Watergate, les attentats anarchistes de la Belle Époque évoquent Al-Qaïda et le 11 septembre 2001. La lecture de ce gros livre se révèle agréable car Margaret MacMillan se signale par la clarté et la vie de son propos qui, tout en gardant une dimension scientifique, ne recule pas devant certains procédés journalistiques, le recours fréquent à l'anecdote significative, la démonstration impressionniste.

Quant au fond, on retiendra des développements bien venus sur le mouvement des idées, le darwinisme social, le nationalisme, le militarisme, le pacifisme, la politique des grandes puissances. La thèse centrale de l'ouvrage est que les institutions, les rivalités économiques, les idéologies ont pu jouer un rôle dans le déclenchement de la guerre, mais que l'action des hommes se révèle déterminante. Un rôle central est attribué à la faiblesse de Nicolas II face à ses généraux, à l'aveuglement et à la morgue de Guillaume II, au fatalisme du chancelier Bethmann-Hollweg affligé par la mort de son épouse bien-aimée, à la soif de gloire du chef d'état-major autrichien Conrad voulant impressionner sa future épouse, aux préjugés de sir Edward Grey... Cette conception conduit l'auteur à broser des portraits fouillés cherchant à dévoiler la psychologie des personnages. On retiendra, parmi beaucoup d'autres, les figures de Salisbury, von Bulow, Tirpitz, Schlieffen, Moltke, les pacifistes Bertha von Stuttner et Ivan Bloch... Pour Margaret MacMillan trois pays portent la responsabilité essentielle de l'entrée en guerre, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Russie ; la Grande-Bretagne et la France sont exonérées de toute volonté belliciste mais soupçonnées de n'avoir pas assez fait pour empêcher le conflit. Cependant, au-delà des pays et en opposition totale à la vieille conception historiographique marxiste, c'est un petit groupe d'hommes puissants qui est mis en accusation devant le tribunal de la postérité, des hommes trop médiocres pour avoir su résister aux pressions impérialistes et en avoir prévu les dramatiques conséquences.

Ralph Schor

MARES, Antoine et REY, Marie-Pierre (dir.). *Mémoires et émotions. Au cœur de l'histoire des relations internationales*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2014.

Vingt-six historiens se sont réunis pour rendre hommage à leur collègue Robert Frank qui a souligné l'importance du concept d'émotion dans l'évolution des relations internationales aux XIX^e et XX^e siècles. Parmi les contributions réunies dans le livre, l'Allemagne et ses rapports avec la France tiennent une place de choix. La première étude est à juste titre centrée sur Auschwitz, le plus grand cimetière du monde, lieu d'expression d'une émotion universelle en raison de la violence absolue qui y fut déployée. Le livre *Das Amt* qui suscita un intérêt passionné en Allemagne, lors de sa parution en 2010, pose la question de l'implication des diplomates germaniques dans le régime nazi et leur degré de connaissance de la shoah, voire leur complicité avec le génocide. La chute du mur de Berlin en 1989 éveilla une intense émotion nationale et internationale. Les relations franco-allemandes constituent un vaste réservoir d'émotions et de ressentiments nourris par les guerres, le traité de Versailles, les rejeux de la mémoire, la périodique crainte française de voir renaître un Reich dominateur, toutes passions que la construction européenne et le traité conclu entre les deux pays essaient de ramener sur le chemin de la raison. Il n'en demeure pas moins que la célébration des anniversaires de la construction de l'Europe suscite encore des émotions, celles-ci non agressives, exprimant espoir, fierté ou déception quant à l'avenir collectif du vieux continent. Les crises européennes récentes, comme celle de 2010-2013, paraissent plus violentes que celles du passé car elles sont amplifiées par l'écho moderne des médias et des sondages. L'ouvrage analyse ensuite des émotions plus anciennes comme la stupeur et le désenchantement ressentis par les Français après la campagne de Russie menée par Napoléon I^{er} ; le siège des légations étrangères à Pékin en 1900 et les violences qui s'ensuivirent ; le petit incident de Tampico au Mexique en 1914 devenu une vaste crise diplomatique, militaire et géostratégique impliquant les États-Unis ; la guerre civile d'Espagne qui engendra tant d'enthousiasmes, d'engagements, de peurs ; la conférence de Munich en 1938 devenue le symbole stéréotypé de tous les échecs, les démissions, les indifférences ; la guerre froide qui éveilla de part et d'autre de multiples

craintes ; la naissance contemporaine d'une culture-monde qui, en dépit du progrès matériel, suscite des appréhensions. La peur des épidémies, de l'effondrement économique général, du terrorisme traduit des angoisses collectives mêlant faits bien réels et irrationalité. Ce livre savant montre que les émotions, individuelles ou collectives, liées à des événements traumatisants, attentats, crises, guerres, événements de plus en plus médiatisés, naissent *motu proprio* ou sont fortement instrumentalisés. Ces émotions constituent dans tous les cas un des grands moteurs des relations internationales.

Ralph Schor

TEXIER, Fabienne et HIGUERAS, Jean. *Monaco il y a cent ans en cartes postales anciennes.* Éditions patrimoine media. Prahecq, 2016.

Fabienne Texier est l'auteur du texte de ce livre ; Jean Higuera est responsable de l'iconographie. L'ouvrage présente un peu plus de cent cartes postales d'avant 1930. Collectionnées depuis le début du siècle, les cartes postales ont traversé le temps. Les rassembler permet de donner une image de la ville et de créer un ouvrage d'histoire locale où se mêlent architecture et patrimoine. En ce qui concerne la Principauté de Monaco, on voit apparaître des vues générales de Monte-Carlo, le Palais princier, des aspects de la route de Nice à Monaco, l'église Sainte-Dévote. On ne peut oublier bien sûr la relève de la garde, sans doute parce que c'est un élément qui attire les touristes. Il y a également des photographies de vieilles rues, comme la rue Basse, la rue du Milieu ou la rue de l'église avec ses voûtes de pierres. Une certaine place est accordée au Musée océanographique créé en 1899 par le Prince Albert 1^{er} ; à l'origine, ce musée devait abriter les collections scientifiques accumulées par le prince au cours de ses expéditions ; il est rapidement devenu un véritable institut de recherches scientifiques. Ainsi, Monaco n'a pas qu'une vocation touristique mais participe également au développement des sciences. Le Jardin exotique, qui attire énormément les visiteurs, abrite des plantes que l'on trouve habituellement dans des zones tropicales ; ainsi Monaco apparaît comme un centre de la botanique. La Principauté se présente comme un État ouvert à toutes les sciences, qui attire et qui enrichit la région. Si l'on ne peut nier l'importance de l'industrie touristique de Monaco, on ne peut cependant pas négliger les autres aspects de l'économie monégasque.

Roger Klotz

RECHERCHES RÉGIONALES

se propose de faire mieux connaître les Alpes-Maritimes et les contrées limitrophes telles qu'elles apparaissent au travers des recherches en sciences humaines et sociales.

La revue publie, dans un esprit multidisciplinaire, des travaux originaux, des résumés de thèses ou de mémoires de maîtrise, des documents d'archives, des données statistiques, des notes de lecture, toutes les informations qui font progresser la connaissance ou facilitent les études ultérieures.

En assurant ce périodique, la Direction des Archives du Département des Alpes-Maritimes reste fidèle à sa mission qui est essentiellement de fournir aux chercheurs les instruments de documentation indispensables à la réalisation de leur œuvre.

FONDATEURS

Étienne Dalmasso

Andrée Devun

COMITÉ DE RÉDACTION

Anne Jolly

Yves Kinossian

Ralph Schor



DÉPARTEMENT
DES ALPES-MARITIMES

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES
CENTRE ADMINISTRATIF DÉPARTEMENTAL
06206 NICE CEDEX 3 - TÉL. 04 97 18 61 71

ISSN 2105 - 2891